

Jean Héricart



LES
CŒURS NOUVEAUX

PRIX:

1^{fr.}
50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
Mme LESCOT : 95. *Martages d'aujourd'hui.*
Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Mîche.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
B. NEULLIÉS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésoiue.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
— 257. *L'Aube sur la montagne.*
Procopé LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIERY : 138. *A grande villesse.* — 158. *L'Idée de Suzte.* —
210. *En lutte.*
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Petitote. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
fille moderne. — 122. *Le Droit d'atmer.* — 144. *La Roue du moulin.*
— 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Vasco de KEREVEN : 247. *Syloia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté. — 251. *L'Eglantine sauvage.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C 92709

Jean HÉRICART

Les Cœurs Nouveaux



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Les Cœurs Nouveaux

— Alors, vraiment, cela ne te gêne pas du tout, Hélène, de recevoir Nicole, pendant ces quelques semaines d'automne ?

— Mais non ; ne sais-tu pas que c'est une joie de vous avoir, les uns ou les autres...

— Merci ; il fait tellement beau que ce sera pour elle un dédommagement de cet été pluvieux que nous avons eu.

C'était à sa cousine Hélène de Villarmé que M^{me} Millières demandait ce service, si l'on peut appeler service, pour une tante, de recevoir une nièce jolie, élégante, et dans toute la fraîcheur de ses vingt ans.

Square Monceau, dans l'appartement que Jane Millières avait meublé avec un goût parfait, les deux cousines étaient assises.

Elles avaient toutes deux le même âge, à quelques mois de différence ; liées par une étroite amitié, que leur parenté facilitait, elles s'aimaient comme deux sœurs ; mais tandis que Jane, mère de Nicole, était

restée à Paris, Hélène, après dix années d'une union désastreuse, devenue veuve, et sans enfant, s'était fixée en province, faisant toutefois de fréquents séjours à Paris.

— Je comprends, dit M^{me} de Villarmé, que le soleil soit un hôte que l'on reçoit rarement dans ton appartement. Nicole le verra mieux au-dessus de la plaine qui s'étend de Luc à Presville...

— Ah! tu es heureuse d'habiter là-bas..., dit M^{me} Millières, sans conviction, en s'avançant jusqu'à la glace qui surmontait la cheminée...

— Heureuse,... c'est vrai; je ne me plains pas. Hé oui! certes, j'aime Paris; mais je ne me lasse pas de l'horizon doux et calme de cette belle Normandie... Je suis une demi-campagnarde...

— Demi-campagnarde m'amuse, reprit M^{me} Millières, car je te trouve bien citadine.

— Enfin, citadine ou campagnarde, il faut que je me sauve, dit M^{me} de Villarmé en se levant. Elle vint, elle aussi, devant la glace, pour poser son chapeau sur ses cheveux flous, déjà tout blancs...

Le contraste avec sa figure restée jeune ne manquait pas de charme, mais la vivacité de ses yeux trop petits enlevait de la douceur à ses traits estompés.

— Je me sauve... Tu sais que je pars demain matin, par l'express, et j'ai encore mille choses à faire...

Au moment où les deux cousines allaient se séparer, la porte s'ouvrit posément.

— Ah! tante Hélène!...

D'un pas rapide, Nicole, car c'était elle, retint M^{me} de Villarmé, qui l'examina et lui dit avec bonne humeur :

— Allons, jolie nièce, je repars et je t'attends dans mon *Hermitage* de Presville; nous venons d'arranger cela avec ta mère...

— Si c'est entendu avec maman, c'est entendu avec moi, répondit, gamine, la grande fille, qui semblait presque la sœur cadette de sa jeune mère.

— A bientôt...

— A bientôt...

Bruits de baisers dans l'escalier... Penchées sur la rampe, M^{me} Millières et sa fille jetaient encore des mots d'affection à l'aimable parente qui les quittait.

Le lendemain matin, M^{me} de Villarmé arriva à la gare Saint-Lazare quelques minutes à peine avant le départ du train.

C'était une de ses habitudes, d'arriver ainsi; elle n'avait pas cet affolement qui précipite certains voyageurs bien avant l'heure du départ, les fait s'agiter, s'énerver d'impatience, et les jette, furieux, angoissés, dans le compartiment où ils ne se trouvent jamais bien.

M^{me} de Villarmé arriva posément, de son pas tranquille, un peu nonchalant, et, sans même répondre à l'ordre impatienté du contrôleur : « Ligne de Cherbourg, pressez-vous!... » elle monta dans une des voitures de milieu, ne vit personne de connaissance, et s'installa dans un coin, du côté du couloir, au moment où le train glissait pour le départ.

La route, qu'elle connaissait bien, pourtant, ne lui parut pas longue; elle aimait les voyages... L'arrêt dans les gares, le mouvement de ceux qui partent, de ceux qui montent avec vous quelques instants, puis qui descendent, dont on ne sait rien, dont on suppose tout, et que l'on ne reverra jamais..., l'amusaient beaucoup.

Et puis c'était toujours avec un rare bonheur qu'elle contemplait la campagne si verte, si florissante, si riche dans cette région.

Lisieux, la jolie ville aux vieilles maisons, avec

le souvenir radieux de la petite sainte Thérèse faisant une ombre douce et calme sur la cité maintenant en effervescence.



Comme midi sonnait, le train entra en gare de Tournebec... M^{me} de Villarmé rassembla ses bagages, et, traversant l'étroit corridor de la sortie, ne se laissa pas arrêter par les employés de l'octroi, qui, d'un doigt douteux, semblaient interroger les voyageurs.

Au dehors, le tumulte de l'arrivée... Des autos, un omnibus dont le maigre cheval semblait dormir... En face, le tramway qui traverse la ville... En face aussi s'étendait le ruban vert du train qui conduisait à la mer.

Rangés sur le bord du trottoir, trois fiacres et deux taxis attendaient les clients. Les cochers devaient tranquillement... M^{me} de Villarmé, d'un coup d'œil rapide, fit signe à Laurent, qu'elle avait accoutumé de prendre pour ses fréquents passages à travers la ville.

Il chargea les bagages et se mit en route... M^{me} de Villarmé aimait la sage philosophie du bon cocher qui la véhiculait avec complaisance...

Laurent, du haut de son siège, caressait du fouet la croupe de son cheval étique, et faisait aussi la conversation avec M^{me} de Villarmé, « qu'était une bien bonne dame, et pas fière ».

Dans cet équipage, il fallait traverser la ville, remonter la longue rue principale, la rue des Alliés, pour arriver à une autre gare, orgueilleusement perchée tout en haut d'une belle avenue...

Après un déjeuner hâtif, M^{me} de Villarmé fit une visite, dans ce quartier tranquille, à de bons amis. qui la retinrent jusqu'à l'heure du train.

Varachef, Tirambes, Saint-Mathieu... Le petit chemin de fer de Tournebec à Luc roulait, ou, pour mieux dire, semblait rouler sur place.

... A Saint-Mathieu, long arrêt interminable ; des facétieux mirent la tête à la portière, et demandèrent si on louait des oreillers pour la nuit... Sourd à ces saillies gaillardes, le chef de gare continuait sa conversation, là-bas, à l'extrémité du train, monté sur un marchepied, nez à nez avec un voyageur qui se trouvait être de ses amis...

La manœuvre se faisait lentement sur l'autre voie encombrée de wagons chargés de betteraves.

Un coup de sifflet, comme un encouragement, donna le signal du départ, et, tout essoufflé, le train se remit en marche.

Bien assise dans le coin de son compartiment, M^{me} de Villarmé, entourée d'innombrables paquets, une grande valise à côté d'elle, une autre s'appuyant à ses genoux, écoutait les propos qui partaient, joyeux ou impatients, et lisait sur les physionomies qui l'entouraient, la colère ou la résignation...

Presville!... Enfin on arrivait... De loin, les flèches de la basilique s'élançaient dans le ciel incomparablement bleu... Il y avait encore aux arbres quelques feuilles toutes vertes, malgré que ce fût déjà l'automne. Un brouillard, invisible encore, mais qu'on sentait venir là-bas, de la plaine de Langrune, allait voiler très tôt ce jour radieux.

Les grands arbres penchaient leur ombre sur la gare... Il semblait que tout fût silencieux, en arrivant à la station. Le train ne s'arrêtait pas longtemps, ... mais M^{me} de Villarmé était prête à descendre, et, tandis qu'elle rassemblait ses paquets, la portière s'ouvrit, et la figure rouge de Nathalie, sa servante, apparut dans l'encadrement.

Le buste large et court, elle avait l'air d'avoir les jambes accrochées aux épaules ; une petite coiffe

du pays surmontait de sa blancheur immaculée le mince bandeau noir qui couvrait ses cheveux grisonnants.

— Ah!... enfin, voilà Madame! dit-elle en prenant paquets et valises... En voilà-t-y des paquets!...

Elle hochait la tête d'un air réprobateur; ses vingt années de services lui valaient bien le droit de critiquer sa maîtresse, quand cela lui paraissait sage...

Devant la porte, M^{me} Leboeuf, la face pâle et renfrognée, prit le billet de la voyageuse et salua d'un bref hochement de tête Nathalie et ses paquets. Un brouillard fin descendait sur Presville; il semblait traîner au-dessus du sol, là-bas, du côté de Luc...

Le ciel, qui avait été si beau tout le jour, s'assombrissait à l'approche de la nuit.

M^{me} de Villarmé, suivie de Nathalie, attendit que le train eut dépassé la station et que les larges barrières de bois fussent ouvertes, pour traverser le passage à niveau.



Sa grande maison, qu'elle avait appelée *l'Hermitage*, n'était pas un château, mais une confortable habitation. La porte d'entrée ouvrait directement sur la route qui va de Presville à la mer, et les fenêtres sans symétrie donnaient à la façade un aspect renfrogné qui ne séduisait guère...

Mais, aussitôt la porte ouverte, l'enchantement commençait : un vestibule de grandes proportions laissait entrevoir la porte vitrée du jardin, au fond duquel de beaux arbres donnaient de la profondeur.

Les pièces, de plain-pied, étaient larges et hautes; à droite, la salle à manger, toute boisée de chêne,

s'ouvrait sur le salon de dimensions aussi heureuses.

Les fenêtres donnaient toutes sur le jardin, de sorte que la rumeur de la rue n'arrivait plus qu'assourdie, ouatée par l'espace d'un corridor qui longeait les deux grandes pièces.

Sur le vestibule s'ouvrait également le petit salon, dont tante Hélène avait fait son studio. C'était là qu'elle vivait, là qu'était son bureau, là aussi qu'elle laissait traîner son ouvrage pour choisir parmi les livres qui couvraient, en belle ordonnance, les rayons de la bibliothèque.

Enfin, tout à l'extrémité du hall se trouvait la porte qui conduisait au domaine de... Nathalie : la cuisine et ses vastes dépendances.

Là, la fidèle Normande régnait en souveraine, et si tante Hélène avait le droit d'entrer, ses droits n'allaient guère plus loin que cela...

M^{me} de Villarmé avait pris possession de cette calme demeure depuis de très longues années déjà.

Une tante âgée, qu'elle avait à peine connue, la lui avait laissée en mourant, et tante Hélène y était arrivée, un soir d'automne, seule déjà, suivie de Nathalie qui, le visage fermé, gardait en elle tous les secrets de l'union malheureuse de sa jeune maîtresse.

C'était un soir langoureux et gris, comme ce soir, pensait tante Hélène, en montant l'escalier qui conduisait à sa chambre.

Tandis qu'elle allait et venait, enlevait son chapeau, ouvrait hâtivement quelques paquets, elle refaisait rapidement le long chemin du souvenir qui la ramenait à vingt années en arrière.

... Des fleurs, des amis, Saint-François-Xavier tout illuminée, un ciel de Paris radieux, et c'est le double mariage d'Hélène Marès et de sa cousine Jane Marès, l'une au bras de M. de Villarmé, l'autre d'un ami d'enfance : M. Millières...

Cousines et amies, elles ne se sont guère quittées. Pourquoi ce grand sanglot, comme un déchirement, lorsqu'elle a dit « au revoir » à Jane, après les banales félicitations à la sacristie?... N'allaient-elles pas se revoir, puisque toutes deux demeureraient à Paris?...

Mais que sont les pressentiments?... Pourquoi, dans ce jour de joie sans mesure, Hélène avait-elle un grand songe au fond de ses yeux rieurs?

Pourquoi Jane était-elle éperdument heureuse?...

... Dehors, un oiseau vint chanter, si tardivement que tante Hélène interrompit le fil de ses pensées pour aller jusqu'à la fenêtre, où la nuit était complète, maintenant... Un instant, elle regarda l'ombre des grands arbres se détacher sur le ciel sans étoiles, et la fraîcheur du vent lui apporta l'odeur salée de la mer.

A quoi bon rêver?

... Pourtant, se rappelant encore, elle évoquait, dans son souvenir, ses premiers mois de mariage, puis la rupture, après laquelle elle restait seule, désemparée à jamais... Puis le veuvage,... et le temps qui passe et nivelle toutes choses...

N'ayant jamais été mère, elle était tante, et tante maternelle et délicieuse.

Trois coups frappés à sa porte la tirèrent de sa rêverie...

Nathalie, sévèrement, prévint « Madame » qu'elle était servie...

Tante Hélène demanda quelques minutes encore pour revêtir sa robe d'intérieur, et, dès qu'elle fut prête, descendit, élégante, encore jolie.

Nathalie la précédait, ronchonnant et mâchonnant ses gencives.

A vivre ainsi, côte à côte, depuis tant d'années, M^{me} de Villarmé et sa fidèle servante échangeaient toujours quelques menus propos, et, généralement, tante Hélène choisissait d'être à table, et d'avoir à complimenter Nathalie sur un plat fin, pour lui annoncer les nouvelles, surtout quand ces nouvelles devaient être mal accueillies.

Ayant donc savouré une perdrix, envoi de M^e Pigois, le notaire, M^{me} de Villarmé releva la tête et dit, d'un air indifférent :

— A propos, Nathalie... : M^{lle} Nicole arrive sans doute vendredi...

Silence !...

Les silences de Nathalie n'étaient jamais bon signe. Elle continua les rites de son service quotidien, mais ses lèvres se plissèrent comme une huître sur laquelle on jette quelques gouttes de citron.

Elle hochait la tête et disparut là-bas, dans son domaine.

Tante Hélène l'avait suivie du regard avec une folle envie de rire ; elle connaissait ces muets soupirs qui précédaient de longs discours. La vieille bonne acheva de servir ; mais tout de même, en apportant la crème, elle ne put s'empêcher de dire d'un air furieux :

— Alors, M^{lle} Nicole pouvait pas choisir un autre jour qu'l'vendredi ?

— Et pourquoi ?

— Heu... Madame se rappelle pas qu'l'vendredi c'est l'marché à Tourneboc ?

— Ah ! si, au fait.

Et, revenue à elle, tante Hélène eut la maladresse d'ajouter, tandis qu'elle passait au salon :

— Justement, ce sera bien plus commode pour

aller au-devant de ma nièce; s'il y a des achats à faire, je les ferai, et nous rentrerons ensemble par le train de cinq heures.

Plantée au milieu de la salle à manger, sa haute taille dressée, Nathalie devint plus rouge encore que de coutume, et, d'une voix où perçait un indigne désappointement, mêlé d'un peu de colère, la Normande, qui tenait d'une main un compotier, de l'autre l'argenterie qu'elle venait d'enlever, déclara :

— Eh ben ! alors, moi ? Comment Madame veut-y que je fasse pour y aller, au marché?...

Le marché de Tournebec,... quel jour de liesse pour les environs, depuis le Bocage jusqu'au Pays d'Auge!... Et Nathalie ne manquait jamais cette fête hebdomadaire...

On ne sait quel effet magique ce mot de marché opère sur les citadins et les campagnards... Mais le marché de Tournebec offre sans doute des attraita tout particuliers, à voir la vie soudaine qui enfèvre la ville ce jour-là...

Et, pour Nathalie, manquer le marché prenait les proportions d'un désastre...

Tante Hélène, dont la psychologie n'était jamais en défaut, rassura sa servante et dit, conciliante :

— Mais oui, nous nous arrangerons.

Après le départ de tante Hélène, Nicole avait dit à sa mère :

— Je vais m'embêter à mourir, là-bas, dans ce patelin perdu.

Et Jane Millières s'était retournée brusquement, regardant sa fille, qui riait de sa vive apostrophe... Mère et fille?... ou deux sœurs,... ces jolies femmes qui étaient en face l'une de l'autre ? M^{me} Millières, un peu plus brune que Nicole, avait tout juste au-dessous des yeux un cerne attendrissant, qui faisait son regard plus profond que celui de sa

filles; chez celle-ci, comme chez sa mère, les traits étaient fermes, le regard assuré, mais les yeux étaient moins beaux; leurs tailles étaient égales, leurs silhouettes aussi fines, et cependant, en regardant Nicole, on disait :

— Elle ne sera pas aussi bien que sa mère.

Elle était cependant une fort jolie personne; tout au plus pouvait-on lui reprocher d'être jolie comme ses amies Martine, Cécile, Zabeth, enfin comme toutes les jeunes filles de son âge; elles se ressemblaient toutes; mais, pour être à la mode, ne devaient-elles pas être toutes de même, avec les cheveux coupés, le regard assuré, jupes et bas clairs; toutes habillées de vert, quand la mode l'exigeait; toutes de gris vêtues, pour être ensuite plongées dans la gamme du bois de rose, en passant par le beige et le marron.

Fille unique, Nicole avait eu l'éducation et la liberté que le ménage de M. et M^{me} Millières, uni et toujours jeune, pouvait donner à cette jolie enfant.

Ayant une bonne nature, elle n'était pas déformée par le laisser-aller de l'époque ambiante, mais, tout de même, elle était suffisamment égoïste et pratique pour n'avoir ni rêve, ni vain désir, en dehors de ce que l'argent peut donner.

C'était une charmante petite personne, péremptoire et pleine d'assurance...

Elle venait d'exprimer si nettement sa façon de penser que sa mère, qui allait quitter le salon, lui dit tout de suite :

— Écoute, Nicole, si tu m'avais dit cela, je n'aurais pas accepté la proposition de ta tante; mais, à te dire ma pensée, je crois que tu ne t'ennuieras pas du tout... Ta tante est charmante..

— Hum!... trop sentimentale...

Et Nicole fit la moue.

M^{me} Millières sourit :

— Ah ! cela, je te l'accorde ; mais, que veux-tu, nous étions toutes plus ou moins romanesques, et tante Hélène l'est encore, je crois bien.

— Oh ! oui...

Jane Millières leva les sourcils, étonnée du ton un peu trop sec de sa fille.

— Quoi ? cela te déplaît ? Pourtant avoue que ta tante est amusante ; tu le disais toi-même, ces jours-ci...

— Et je le dis encore, termina Nicole en agitant ses cheveux courts. Je concède que tante Hélène est agréable, originale ; mais, à mon avis, les gens originaux sont trop déconcertants. Je l'aime beaucoup, mais avouez, maman, qu'elle est romanesque comme un géranium sur une fenêtre de mansarde... Sur ce, je me trotte chez Josette que je dois rencontrer à six heures ; elle veut me montrer ses batiks et me faire choisir une écharpe.

On entendit une porte se fermer, et, sans se retourner pour un dernier « au revoir », Nicole disparut du salon.

Presque au même instant, la porte de droite, qui donnait sur le bureau, s'ouvrit : M. Millières parut ; et, avant même que Jane ne se soit retournée, son mari l'étreignait tendrement dans ses bras.

— Tu es fou, dit-elle ; mais, souriante et vaincue, elle tendit les lèvres...

Comme la porte de l'appartement se fermait, M^{me} Millières dit à son mari, qui l'interrogeait du regard :

— C'est Nicole ; elle va chez Josette...

— Et toi ?... demanda-t-il.

— Moi, je ne sors pas, puisque tu es rentré.

M. Millières attira sa femme jusqu'à lui ; c'était un homme fort, encore svelte, cependant, bien qu'il approchât de la cinquantaine.

De taille haute, il donnait, au premier abord, une idée de grande force, mais les épaules un peu voûtées disaient la lassitude de l'homme qui a lutté.

Pour arriver à la belle situation qu'il avait aujourd'hui, il avait lutté, en effet; et, quelquefois, à l'anniversaire de son mariage, qui, chaque année, lui rappelait le commencement de son grand amour, il évoquait, avec sa femme, leurs débuts difficiles de jeunes amoureux.

Les parents de Jane rêvaient, pour elle, d'un mariage brillant qu'une vieille tante avait combiné d'avance; mais Jane n'avait voulu dire « oui » que lorsque Robert Millières lui avait demandé de devenir sa femme...

Et, dans les assurances, où il avait débuté, les appointements étaient modestes. Ces pénibles débuts étaient loin maintenant, mais leur amour parfait était le même.

En parlant de ses parents, Nicole disait sans respect : « les amoureux »... Elle riait un peu, car elle affectait cette aridité de cœur qu'elle prenait pour de la raison.

Elle n'enviait pas une union avec des débuts difficiles, et rêvait complaisamment, comme ses amies, de faire « la bonne affaire ».

Pour le moment, elle s'en allait d'un pas rapide, assuré, rue de la Boétie, où demeurait Josette. L'animation des rues la laissait indifférente; il n'y avait pas de surprise, pas de temps perdu à rêver, dans cette jeune existence remplie.

Elle sonna chez son amie, qui lui ouvrit elle-même, ayant reconnu le double coup de timbre.

Josette était presque la réplique de Nicole : même taille, même finesse, souple et robuste, cheveux coupés, plus foncés chez celle-ci; le teint avait de chauds reflets, qu'un peu de rouge animait, donnant à ses longs yeux noirs un éclat plus brillant.

Les deux jeunes filles entrèrent dans le salon, où se trouvaient déjà Maryse Valentin, une amie, et Jacques Laurentville, que toutes appelaient Bob.

Nicole, toujours si maîtresse d'elle-même, ne put cependant retenir un léger mouvement des lèvres; elle tendit tout naturellement la main à Maryse, puis à Bob, qui s'était à peine retourné à son arrivée.

Tous les quatre semblaient uniquement absorbés par les tons harmonieux des batiks : fichus, écharpes, mouchoirs, que Josette leur présentait.

C'était une orgie de coloris, de tons hardis qui se complétaient; des violets chauds, des verts chatoyants, un peu de noir qui mettait sa note pensive, une gamme orangée que des grisailles adouçissaient et qui était rehaussée par quelques touches d'or.

— Épatant!... disait Bob, passant ses deux mains sur ses longs cheveux plats.

— Ravissant!... répondait Maryse... Quelle richesse de tons! Sais-tu que tu es une véritable artiste!

— Oui,... appuyait distraitement Nicole, tandis que ses yeux suivaient la marche des mains de Bob.

Celui-ci, qui s'était écarté de la table exposition, commença à donner de vigoureuses poignées de main en disant :

— Je me débine...

Et, sans plus de façons, il ouvrit la porte...

— Moi, je vous dis adieu, Bob, paré que je pars...

C'était Nicole qui jetait sa phrase avec une fausse indifférence.

Bob s'arrêta et, goguenardant :

— Quoi, Nicole, vous partez... jusqu'au Square Monceau? Eh bien! je vous ramène.

— Mais non, dit vivement Josette : Nicole part après-demain ; elle va faire une cure d'air chez tante Hélène.

— Ah ! la tante Hélène de Villarmé, là-bas, à l'Hermitage... En voilà une idée de partir en vacances au mois d'octobre !

Et, avant même que les trois jeunes filles eussent ajouté un mot, Bob disparut en disant :

— Eh bien ! je vous souhaite bon voyage ; s'il fait beau et que ma machine gaze bien, on ira vous voir.

— C'est ça, c'est ça,... dirent Josette et Maryse, enthousiasmées comme des petites filles auxquelles on a promis une jolie promenade.

En bas, on entendit un vrombissement formidable : Bob démarrait...

Les trois amies demeurèrent ensemble quelques instants ; Maryse s'en alla la première.

C'était une jeune étudiante studieuse et calme ; fille d'un avocat tué à la guerre, elle tenait de son père le goût de l'étude et de l'effort continu. Bachelière, elle préparait maintenant une licence.

Lorsqu'elle eut quitté son amie, Josette revint à ses batiks qu'elle prit dans ses mains : fluides légers, voiles impalpables, les tissus frémissaient, comme secoués d'un invisible souffle.

— Nicole, prends cette écharpe, tu me feras plaisir... Et, d'un geste gamin, elle entoura deux ou trois fois le cou de son amie, lui emprisonnant le menton jusqu'à la bouche.

Riant de la surprise de celle-ci, elle déroula l'écharpe, et ne voulut pas même accepter les remerciements de Nicole.

Josette était la plus gaie des trois amies ; mais, cependant, sa gaieté, pas plus que celle de Nicole et de Maryse, ou l'entrain de Bob, n'était spontanée.

Cette jeunesse s'était épanouie avec effort, trop près des souvenirs de l'horrible guerre et de ses innombrables morts...

— Alors, tu t'en vas, Nicole? et pour combien de temps?... Tiens, je vais te reconduire...

Josette, en posant des questions, sans attendre les réponses, avait laissé ouverte la porte du salon qui donnait sur une galerie; de là, elle était allée dans sa chambre, et parlait seulement plus haut, continuant :

— Juste le temps de mettre mon chapeau, mon manteau, et me voilà prête...

En effet, Josette était prête; avec son petit bibi de velours, enfoncé sur ses cheveux courts, elle avait l'air d'un jeune éphèbe. Les deux amies montaient la rue de Miromesnil, plus calme, plus sombre, et Josette, sans prudence, dit à Nicole :

— Dis donc,... et Bob?...

— Quoi, Bob?... répondit celle-ci avec humeur.

— Bonsoir, Mesdemoiselles; comme vous avez l'air pressées...

Un suiveur attardé marchait dans le sillon de leurs bas clairs; mais, habituées à sortir seules, ni l'une ni l'autre n'étaient émues par les propos indiscrets.

— Vieille bête!... murmura Nicole, qui était la moins polie.

Dits sur un certain ton, ces simples mots découperèrent le galant.

Josette hésitait à interroger encore Nicole; tout de même elle s'enhardit, parce qu'il faisait noir, peut-être.

— Tu as de la peine, Nicole?...

— Moi, de la peine? et pourquoi?...

Et, comme pour cacher l'émoi qu'elle ne voulait pas même laisser deviner, elle ajouta très vite :

— Mais qu'est-ce que tu vas donc te figurer?... Bob? eh bien! quoi, Bob? C'est notre camarade,

comme Yves de Trédeck, comme Henry Lartigue; il m'amuse, et puis il a une chic auto, voilà tout...

Elles tournèrent sur le boulevard :

— Ah! je croyais!...

Et Josette, un peu curieuse tout de même, osa poursuivre :

— Je croyais que tu l'épouserais volontiers...

Nicole, sèchement, répondit à son amie :

— Épouser Bob Laurentville, moi? Ah! tu m'amuses! Je ne sais pas si, vraiment, son père vaut six millions, comme on le dit; alors ce serait différent; parce que tu sais mes idées : j'ai fait mes comptes, je ne traite pas à moins de...

Elle dit un beau chiffre... Josette hocha la tête.

— Pfft!... tu n'y vas pas avec le dos d'une cuiller!

— C'est comme cela; il me faut de l'argent, j'en conviens; je ne conçois pas d'être éprise d'un fiancé qui ne m'apporterait pas, avant tout, confort, toilettes, auto, bien entendu.

— Nous en sommes toutes là..., conclut sagement Josette.

— Maintenant, je te dis adieu..., reprit Nicole.

— Reviens-nous bien vite, ou bien on ira te chercher...

Les deux jeunes amies se serrèrent la main; un tramway et trois taxis, qui suivaient, les séparèrent, chacune sur un trottoir différent.

M^{me} de Villarmé, au lendemain de son retour, avait interrogé Nathalie sur les menus faits qui s'étaient passés en son absence.

Tout en faisant le tour de la grande allée qui contournait la pelouse, elle avait accompagné la fidèle Normande qui, les bras chargés de chicorée et d'un sac plein de grain, s'en allait, au fond du jardin nourrir poules et lapins.

— Alors, quoi de neuf, Nathalie? demanda tante Hélène, en suivant sa servante.

Sans se détourner de son auguste besogne, Nathalie éleva un peu la voix, toute fière d'avoir tant de nouvelles à annoncer :

— M. le curé est venu demander à Madame de quêter dimanche, parce que M^{me} de Longpré est reprise de sa bronchite.

« M. Maillefer est venu de Luc avant de s'en retourner pour l'hiver, qu'il a dit. Il était bien dépité que Madame soye pas là.

« Y a la femme Lemouton qu'a encore z'eu un p'tiot... »

— Pauvre femme? interrogea tante Hélène.

— Pauvre femme,... et Madame va la plaindre?...

Nathalie s'était arrêtée, la main sur la porte du poulailler :

— En voilà cor' une qu'a pas besoin de pitié...

Et, digne, elle alla donner à manger à ses bêtes.

La femme Lemouton devenait sujet épineux entre tante Hélène et sa servante.

La fidèle domestique, ayant le souvenir d'une enfance triste, d'une jeunesse malheureuse, était impitoyable à la misère des autres. Longtemps vieille fille, elle faisait du filet pour vivre; et puis, sur le tard, elle n'avait connu du mariage qu'une brève année de coups et de sévices, administrés régulièrement, les soirs de paye, par un fort gaillard qui était pêcheur, là-bas, du côté de Port-en-Bessin, et qui, dans sa folie d'ivrogne, lui répétait :

— T'es trop laide, pour une seule femme...

Un jour d'hiver, il était mort de congestion; elle l'avait pleuré comme on doit pleurer son homme, puis, rassemblant son maigre bagage, vendant « son meuble » pour payer l'enterrement et son terme en retard, elle avait quitté la mauvaise habitation.

De son expérience conjugale, il lui restait **une**

humeur un peu farouche, du dégoût pour les hommes, et du mépris pour les femmes qui ne savent pas rester filles.

De l'hospice de Lorne, où elle était entrée pour faire les gros ouvrages, elle était venue chez M^{me} de Villarmé, dûment recommandée par la Sœur Économique; et elle s'était attachée à cette jeune maîtresse facile et charmante, avec cette rudesse sauvage qui est la tendresse des humbles.

Tante Héléne jugea bon de ne point insister, mais se promit d'aller visiter, en cachette, la nouvelle accouchée.

Une journée superbe encore s'annonçait par un ciel sans nuages et un soleil presque chaud. De bonne heure, tante Héléne se mit en route pour aller chez M^{mo} de Longpré que sa vieille bronchite annuelle avait reprise.

En sonnant au lourd portail, on entendait la cloche tinter dans le lierre si touffu qu'il avait envahi le mur et débordait jusque dans la rue.

Sur le pavé inégal d'une cour où l'herbe poussait timidement, on entendit un bruit de galoches venant à petits pas.

Le judas s'entr'ouvrit, et les yeux louches de Marcelline clignèrent avant de reconnaître M^{mo} de Villarmé.

— C'est moi, Marcelline!... dit tante Héléne, que ces bruits familiers, ces précautions désuètes n'étonnaient plus.

— Ah! c'est Madame... Et, d'une vigoureuse pesée, la vieille bonne ouvrit le lourd battant.

Tante Héléne franchit les marches du perron, sur lequel ouvrait la porte-fenêtre du vestibule.

Il faisait froid; une odeur de moisissure et de vieux meubles montait des dalles de pierre.

— Madame est restée dans sa chambre; j'ai fait

une petite flambée, car la toux ne la quitte guère; si Madame veut monter...

Marcelline suivait M^{me} de Villarmé qui connaissait bien le vieil hôtel; elle y venait si souvent animer de sa vive causerie la solitude de la vieille comtesse, qui achevait de vivre.

Par un étroit couloir, on arrivait aux chambres; Marcelline, étouffée par l'asthme, soufflait en tenant la rampe; après avoir poussé un « hein » d'encouragement, elle arriva devant la première porte, qui était la chambre de sa maîtresse.

Son doigt en crochet, elle frappait en appliquant son oreille; mais, n'ayant pas eu de réponse, elle se retourna vers tante Hélène et dit en manœuvrant le bouton de la porte :

— C'te pauvre dame, elle se sera assoupie.

L'entrée de la vieille bonne, suivie de M^{me} de Villarmé, fit retourner l'octogénaire qui somnolait dans son fauteuil.

Près d'un feu doux, quelques cendres chaudes donnaient de la tiédeur à la pièce.

Accueillante, M^{me} de Longpré tendit la main à tante Hélène et la remercia d'être venue. Elle la fit asseoir en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée; cet effort provoqua une quinte de toux.

Tandis qu'elle tentait vainement de se calmer par des pastilles et des tisanes qui sentaient la violette et le tilleul, tante Hélène regardait les lourds rideaux de velours grenat qui obscurcissaient le jour, les meubles de teintes sombres; et sa pensée l'emporta Square Monceau, chez sa cousine Jane Millières...

La vieille dame toussait; sa langue, pâle et desséchée, sortait pour reprendre l'air; ses joues étaient colorées par l'effort, et toute sa haute taille semblait secouée par la bronchite qui ne la quittait pas, dès l'hiver venu. Enfin la crise prit fin; les

deux dames échangèrent quelques mots; puis, tout de suite, M^{me} de Longpré retomba dans ce silence morne des vieillards qui semble déjà les emporter dans le songe éternel.

Alors, jugeant sa politesse faite, tante Hélène se leva, souhaita prompt rétablissement à sa vieille amie, et s'en alla à travers le couloir sombre, l'escalier froid, la cour abandonnée.

Sur le perron, Marcelline la rejoignit; elle lui souhaita le bonsoir et versa une larme sur la bronchite de la « pauvre dame »; du coin de son tablier bleu, elle essuya son visage parcheminé, et demanda sans transition si Nathalie irait vendre au marché par le train, à seule fin de lui donner une commission.

Derrière M^{me} de Villarmé, la porte se referma...

Au dehors, le soleil brillait encore, mais déjà la brume du soir s'épandait sur Presville. Le ciel était si radieux qu'il invitait à flâner, et tante Hélène avait gardé, d'une enfance heureuse et d'une vie de femme solitaire, l'âme un peu vagabonde et le caractère fantaisiste. Elle suivit l'étroit sentier qui la ramenait sur la route, et prit la large voie qui longe un vieux couvent.

D'un pas insouciant, martelant le sol de sa canne recourbée, elle descendit jusqu'à Créroux. Ayant pris un petit sentier à travers champs, elle s'en revint chez elle par la grand'route qui vient de la mer entre deux rangées d'arbres.

Le jour tombait si vite, à cette saison d'automne, que, en rentrant, le ciel lui parut tout sombre.

D'un geste machinal, elle ouvrit la boîte aux lettres qui était incrustée à l'intérieur du mur, dans le vestibule; elle y trouva tout un courrier : des revues, un catalogue d'exposition, mais rien d'intéressant.

« Un jour creux », comme elle avait accoutumé de dire, quand elle n'avait pas de lettres.

Deux jours avant l'arrivée de Nicole, tante Hélène fit une révision dans la chambre qu'elle réservait à sa nièce.

Vaste pièce, tout à l'extrémité de la maison, si bien exposée que, dès le matin, le soleil venait réchauffer les fenêtres et les caressait de ses rayons, jusqu'à l'heure où il disparaissait, là-bas, derrière le bois des Dunes.

« Nicole sera bien là », avait-elle pensé, en ouvrant les fenêtres; en bas, le jardin encore vert et touffu; au fond, les grands arbres... Derrière le mur, une petite rue où l'on ne passait guère, et puis, au delà, la campagne; pas de maison en face, que le ciel à perte de vue, s'inclinant sur les terres et les bois, là-bas, à l'horizon.

La salle de bain et un grand cabinet séparaient seulement cette chambre de celle de tante Hélène.

Elle s'arrêta quelques instants pour contempler les grands espaces qui s'étendaient devant elle; puis elle rangea des meubles, déplaçant, ici, une petite table, disposant des fauteuils et des chaises, pour leur redonner de la vie et cet air accueillant que prennent difficilement les pièces qui ne sont pas habitées.

Dans la chambre, un papier clair, gaiement fleuri, retenait toute la lumière; le grand lit de coin, garni de toile unie, semblait presque perdu, dans la pièce aux vastes proportions; un petit secrétaire ancien, une table, tous les menus souvenirs de la vie de famille se trouvaient là.

Comme la chambre semblait encore froide, sans vie, tante Hélène descendit au jardin, fit le tour des allées et cueillit les dernières fleurs pâlies de ce début d'automne; quelques feuillages très verts;

ravivaient le ton morne des fleurs écloses sans soleil ; et ce peu de verdure, disposé agréablement dans les vases, rendit à la pièce le goût de la parure et l'habitude d'être ornée.

Là-bas, du côté de Langrune, on entendait le train venir ; il devait avoir déjà dépassé Luc. Sa masse tranquille arriva à Presville où il stationnait longtemps, comme pour reprendre haleine, après son effort peu rapide.

Et tout à coup, sans raison, sans cause, le ciel se voila soudainement de brouillard ; la petite ville silencieuse semblait s'assoupir...

La fraîcheur entrait dans les maisons ; les beaux jours allaient être rares, maintenant... Bien vite, que Nicole se hâte d'arriver ; octobre n'est beau que lorsqu'il est sans pluie.

Tante Hélène donna un dernier coup d'œil à la chambre, ferma les fenêtres, tandis que, en bas, la ponctuelle Nathalie fermait les persiennes.

Cette claustration, comme s'il fallait se défendre des voleurs, était bien contre le gré de M^{me} de Villarmé ; mais « charbonnier n'est pas toujours maître dans sa maison », et Nathalie avait, plus que tante Hélène, le goût de la domination.

La journée avait été si belle au dehors que, dans les appartements, la fraîcheur d'automne se faisait davantage sentir ; malgré soi, sur le seuil des portes, on avait froid, et tante Hélène, rentrant du jardin, eut comme un frisson en passant dans le vestibule.

Frisson indéfinissable, qui n'est pas le froid, pourtant, mais qui vient plutôt de cette secrète angoisse, à l'approche des journées sans soleil, des soirées solitaires devant les grandes flammes de la cheminée.

On redoute on ne sait quoi : l'horizon borné par le brouillard, le ciel sans couleur et la terre sans verdure ; et puis, surtout, l'inquiète solitude qui se

glisse au foyer, complice de la nature endormie, qui pèse sur les cœurs, oppressant les désirs et troublant la pensée...

La voix rude de Nathalie perça le silence du crépuscule :

— Je vais allumer une flambée dans le petit salon ; l'humidité suinte des murs...

— Oh ! déjà... , murmura tante Hélène avec mélancolie.

— Ah ! qu'on sera donc bien plus tranquille quand l'hiver sera venu !... reprit la servante.

— L'hiver ? les jours courts ? le froid ? Oh ! Nathalie !... Et tante Hélène riait avec indignation... L'hiver, ... le triste hiver...

Un instant, elle eut un moment d'inquiétude, en songeant à l'arrivée de Nicole.

Cette jolie Nicole, habituée aux journées fiévreuses de sa vie parisienne, n'allait-elle pas trouver bien monotone ce séjour à la campagne, dans une saison si morose ?

— Ah ! et puis, après tout, tant pis ! Si Nicole s'ennuie trop, elle ne restera que le temps d'un aller et retour !...

Et tante Hélène redescendit tranquillement, satisfaite de la conclusion philosophique qui la faisait sourire.

Comme elle venait de s'asseoir dans le petit salon, en attendant l'heure du dîner, on sonna à la porte.

Nathalie, du fond de sa cuisine, se mit majestueusement en marche, sans trop se presser...

C'était une habitude chez elle de mettre fort longtemps pour parcourir le petit corridor qui allait jusqu'à la porte d'entrée.

Par la pluie, par le vent, la tempête ou le soleil ardent, il fallait stationner avec patience à la porte de M^{me} de Villarmé.

Les plus pressés sonnaient deux fois, ce qui faisait murmurer Nathalie, mais non point se hâter.

Ce soir, le coup était si timide, si discret, que tante Hélène alla ouvrir, avant même que la servante ne fût arrivée jusqu'à la porte.

L'ombre de la nuit dessinait une silhouette incertaine.

— Entrez donc... Ah! c'est vous?... dit, fort surprise, M^{me} de Villarmé, tandis qu'une femme jeune encore, et qui semblait bien lasse, entra dans le vestibule.

La vive lumière, après la presque obscurité de la rue, fit cligner les yeux de l'humble visiteuse... A ce moment parut Nathalie, haute, droite et fière; elle s'arrêta, médusée, sur la porte de sa cuisine, pinça les lèvres et fit demi-tour, en esquissant un geste significatif avec le torchon qu'elle tenait à la main.

C'était la femme Lemouton qui venait implorer un secours.

Tante Hélène, bonne et toujours prête à donner, s'étonnait :

— Mais quand donc est né votre bébé?...

— Avant-hier, ma pauvre dame!... Mon homme est sans travail, et j'ai seulement rien en tout!...

Pauvre femme!... Nathalie pouvait bien la mépriser, secouer la poussière de son torchon, en refermant la porte; elle était, hélas! l'image même de la misère : une jupe roussie par les intempéries, un corsage couleur délavée; tout son être avait cet aspect minable des déshérités...

M^{me} de Villarmé écoutait le récit, toujours le même : un nouveau petit être venu au gré du hasard, le mari bon à rien, buveur et paresseux.

Il brandissait, en ses jours d'éloquence d'ivrogne, sa manche vide, d'où pendait un crochet; mutilé de guerre, la boisson le rendait patriote; mais ses dis-

cours, proférés à la porte du petit café Denis, au coin de la grande place, n'apportaient pas de pain à la maison.

Des onze maternités qu'avait supportées la femme Lemouton, il lui restait trois enfants; ce dernier venu serait beau et fort, sans doute, comme l'étaient les deux autres, qui, pieds nus, à peine vêtus, couraient par tous les temps sur la grand-route.

Comme une plainte monotone, la femme murmurait sa détresse, les yeux fixés à terre, roulant dans ses doigts sales un tablier déchiré.

Tante Hélène, prise de pitié, préparait discrètement son aumône; à ce moment, Nathalie parut dans l'encadrement de la porte, soutenant avec dignité une pile d'assiettes, qu'elle transportait dans la salle à manger.

Affectant de ne voir ni sa maîtresse, ni la femme Lemouton, elle traversa, le regard fixe et les lèvres serrées.

— Allons, bon courage; j'irai vous voir..., disait doucement M^{me} de Villarmé.

— Merci bien, ma bonne dame; on a trop de misère... Et, du coin de son tablier, elle essuya ses yeux secs.

La porte fermée, Nathalie traversa de nouveau le vestibule, et laissa tomber dans le silence l'exclamation de sa maîtresse :

— Pauvre femme!...

Tante Hélène retourna au salon, tandis que la Normande murmurait à son tour, mais sur quel ton :

— Ah! oui, pauvre femme!...

La soirée s'acheva dans un léger froissement entre Nathalie et sa maîtresse.

Non, non, la vieille servante n'admettait pas qu'on fit l'aumône, et, sur ce point, la généreuse tante Hélène n'avait jamais cédé.

Tandis que, à *l'Hermitage*, tante Hélène se préparait à recevoir sa nièce, Nicole, à Paris, faisait son léger bagage « pour partir ».

Nicole, comme ses amies, allait, venait, hors et dans Paris, seule, avec cette assurance qu'a donnée aux jeunes filles d'après-guerre une éducation libre.

Jane Millières, comme toutes les mères de sa génération, avait délaissé un peu l'enfant, durant les longues années d'angoisse, de crainte et de séparation, pendant lesquelles elle avait tremblé pour son mari.

Toute cette jeunesse, sans éducation, sans formation aucune, n'était peut-être pas tout à fait responsable de cette indépendance, qu'on lui reprochait maintenant que la vie avait repris son calme.

Nicole, il faut le dire, n'abusait pas; évidemment, elle marchait avec son époque; mais rien de laid, rien de vulgaire ne se cachait dans son âme claire, dans son jeune cœur, un peu égoïste seulement, d'avoir été jusqu'alors si comblé.

La veille de son départ, elle avait fait emplette d'un trousseau de campagne : chauds lainages, élégants deux-pièces en jersey, et confortable manteau de voyage; puis elle était passée à la poste télégraphier à tante Hélène son arrivée pour le lendemain.

Sans émotion, avec un affectueux « au revoir » à ses parents, elle avait quitté Paris.

À Presville, Nathalie, sur le pas de la porte, attendait le retour de M^{me} de Villarmé, que sa promenade quotidienne avait conduite jusqu'à la mer.

En franchissant le seuil de sa maison, elle fut accueillie par un regard hostile, plein de reproches; Nathalie n'était pas contente, c'était visible.

— Une dépêche pour Madame...

Ce seul mot fit hâter tante Hélène; une dépêche, même attendue, vous met toujours un peu d'angoisse au cœur.

Elle déchira le pli avec vivacité.

— Ah! bon : c'est M^{lle} Nicole qui arrive demain.

— Demain!... demain!... En voilà un jour pour voyager!...

Sans vouloir écouter l'orage qui grondait, tante Hélène, qui avait le don d'aplanir toutes les difficultés et de rendre heureux les malcontents, ajouta avec calme :

— Eh bien! Nathalie, vous irez au marché comme à l'ordinaire; moi, j'irai chercher M^{lle} Nicole à midi; nous resterons déjeuner à Tournebec, et nous ne rentrerons que pour le dîner...

— Que Madame ne se mette pas en peine; j'irai dans la carriole de la mère Pillard; on s'est entendu.

— Parfait..., dit M^{me} de Villarmé, voyant comme tout s'arrangeait bien...

Mieux encore, le soir même, M^e Lecoq fit savoir à l'*Hermitage* que, allant à Tournebec le lendemain, vers dix heures, il offrait une place dans sa modeste *Ford*; de mieux en mieux...

M^{me} de Villarmé accepta, heureuse de ne pas être obligée d'attendre l'heure du train.

.

Le jour du marché, la ville revêt un aspect inaccoutumé...

Dès la première heure, les trains déversent des flots de voyageurs, venus de tous les environs.

Cette foule déferle à travers les rues, emplissant les tramways et les magasins.

Les hommes, rouges et forts, coiffent la casquette plate, qui semble collée à leur large tête sans cou; vêtus de vastes blouses sous lesquelles se dissimulent les portefeuilles bien garnis, le bâton noueux à la main, ils emplissent la ville de leur rude éclat. Les femmes empanachées, revêtues de tous les beaux vêtements que l'on ne sort qu'à cette occasion, marchent d'un pas pressé, s'arrêtant à chaque instant; les modes les plus diverses les parent : robes de couleurs, chapeaux branlants.

Les faces rubicondes sont recuites et fanées avant l'âge par le grand air, le soleil et les intempéries.

Quelques belles filles promènent leur jeunesse devant les étalages, qui, ce jour-là, surabondent de marchandises.

Il y a les Corentiennes que l'on reconnaît à leur petite coiffe proprette, serrée sur un front têtue, comme pour en garder hermétiquement les secrets.

Tout ce monde évolue dans les principales artères de la ville, et se dirige d'abord en foule pressée à la grande place du marché. Ce jour-là, la rue qui y conduit, d'ordinaire si calme, est animée d'une foule grouillante; le passant oisif est arrêté, bousculé par les larges paniers remplis d'œufs et de beurre.

Tout le long de la rue s'étagent les petites voitures de marée fraîche : moules et coquillages.

Une odeur se répand, vous monte aux narines, et force votre attention à se pencher sur ce spectacle vivant.

Odeur de poisson, de goémons, mélangée à celle de volailles qui passent et vous heurtent : têtes de canards effarés, sortant de larges paniers; cris étranglés de poules tenues pattes en l'air, tête en bas.

Il y a aussi les rencontres inopinées : une amie

croise cette autre; ce gros cultivateur entraîne un acheteur éventuel devant l'apéritif; on se bouscule, on se reconnaît, on tope là avec de bruyantes effusions; c'est vraiment un jour de liesse.

Sur la grande place, c'est la vie intense... Marchands de légumes, de volailles, voient avec les spécialistes d'articles de Paris; les étalages de vaisselle, d'ustensiles de cuisine, s'épandent par terre.

Bourgeoises et ménagères se pressent sous un vieux porche d'église désaffectée, d'où s'échappe le relent écœurant et fade des mottes de beurre.

Comme à l'arrêt d'une procession, les vendeurs attendent, calmes et dignes, derrière leurs marchandises; les acheteuses goûtent, enlevant d'un doigt preste une parcelle du précieux beurre; on prend des mines de dégoût, pour mieux marchander.

Et puis il y a les camelots...

Vivants, criants, hurlants, les camelots appellent, chantent, saluent, rient, blaguent, font des discours, retiennent ces gens tout à l'heure si affairés : Ici une pâte mirifique rend l'éclat du neuf à tout métal rouillé, oxydé, taché ou dédoré...

Là des plantes merveilleuses assouplissent les membres de l'arthritique, font circuler le sang de l'obèse, calment les douleurs du dyspepsique, enlèvent les humeurs noires de la femme, au mauvais tournant de la vie.

Cet autre, juché sur une caisse retournée, le chef coiffé d'un casque colonial, dispose sur une table en trépied des produits exotiques.

Enfin, rouge, tonitruant, le col ouvert, debout sur le siège d'une roulotte, voici le marchand de couvertures et de tapis; agité comme pour quelque parade burlesque, la face congestionnée, le bras chargé de marchandises qu'il empile les unes sur les autres, il crie, il hurle, invite la foule de ba-

dauds à ouvrir leur porte-monnaie et à emporter comptant le cadeau qu'il leur fait pour un prix dérisoire. Des mains fouillent dans les porte-monnaie, tendent les billets, et la camelote s'écroule au milieu des vociférations du vendeur ambulante.

En montant du côté de l'avenue, on longe une haie de marchandes d'œufs. Derrière de vastes paniers, les vendeurs rapaces se tiennent debout et compassés...

Là encore, les ménagères s'arrêtent, vont, viennent, et reviennent au moins cher, tout heureuses d'avoir économisé deux sous et perdu une demi-heure en allées et venues.

Plus loin, sur la place, les hommes traitent les gros marchés de bestiaux; les blouses s'agitent, les voix s'élèvent, les faces se congestionnent, et... les cafés s'emplissent, jusqu'au soir.

M^{me} de Villarmé goûtait un vif plaisir à traverser, le vendredi, ce quartier animé de Tournebec; tout la divertissait de cette vie intense...

M^e Lecoq l'ayant déposée près de la gare, comme onze heures et demie sonnaient, tante Hélène put, sans se presser, traverser le marché, particulièrement vivant à cette heure-là.

— Hé, ma p'tite dame, des œufs bien frais, garantis...

— Du beurre,... goûtez-y...

— Faut pas de carottes, de navets?

— Un peu de salade?... Venez donc voir, choisissez...

Et les invites se croisaient sur son passage, sans même qu'elle eût le temps d'incliner la tête ou de dire non.

Elle fut donc ainsi bien à temps à la gare, pour attendre l'express de Paris.

Comme le temps était sombre et gris, le couloir d'attente semblait plus noir encore.

A l'heure exacte, le train entra en gare; un mouvement se fit : chacun voulait avancer de quelques pas, être plus près quand les portes seraient ouvertes; et puis, dans la poussée des voyageurs, chacun craignait de perdre celui qu'il attendait.

Un bruit sourd venait du quai; on entendait des piétinements d'impatience, l'arrêt d'une foule; et toutes grandes les portes furent ouvertes.

M^{me} de Villarmé aperçut, dans les premiers arrivants, le petit chapeau de velours de Nicole.

Elle descendait du train avec un air frais et reposé qui contrastait avec les mines congestionnées ou écoeurées de ses compagnons.

De son pas alerte, elle marcha droit vers tante Hélène, qui lui souriait.

Toutes deux se faulfilèrent prestement à travers les groupes arrêtés, qui restaient plantés sur le trottoir, pour se livrer plus facilement à leurs bruyantes effusions.

— As-tu fait bon voyage, Nicole?...

— Excellent, tante Hélène; ce train est vraiment commode et suffisamment confortable... Nous étions très nombreux dans notre compartiment, presque complet... Un vieux ménage, assis face à face, se chamaillait, bien entendu...

— Pourquoi, bien entendu?...

— Parce que les gens qui voyagent seuls sont déjà grognons, et ceux qui voyagent à deux sont pire...

— C'est vrai!... dit tante Hélène; si les voyages forment la jeunesse, ils ne forment guère les caractères.

Qui donc, en mettant le pied dans un wagon, n'a pas été happé par cette sourde rancœur contre l'étroitesse du couloir, la chaleur qui paraît suffocante, la banquette mal rembourrée et le filet déjà trop rempli de bagages? On s'assied dans le

coin libre, mais c'est justement l'autre que l'on aurait préféré occuper. On jette un coup d'œil sur son voisin d'en face : il a déjà l'air rogue, son lorgnon dilate son regard maussade, il a des pelli- cules sur son col de veston ; là-bas, cette voyageuse semble déjà se mettre en garde, et toise l'intrus qui s'installe.

En voyage, il n'y a plus ni politesse, ni aménité, ni distance d'âge ou de caste : on devient le voya- geur anonyme, qui se résigne mal à l'internement obligatoire dans l'espace restreint d'un compartiment.

Il y a aussi les enfants, terreur des voyageurs...

Zozo traverse le compartiment de long en large pour aller dans le couloir regarder par la fenêtre, et puis il revient bien vite pour voir si c'est la même chose de l'autre côté.

Il écrase les pieds, met ses petites mains sales sur les genoux, pour se servir d'appui, et si la vitre est entr'ouverte, il attrape un charbon dans l'œil et pleure en se frottant la paupière.

Nicole n'aimait pas non plus les voyages en che- min de fer, et ne comprenait que les grandes vi- tesses en auto... « plus tard »,... pensait-elle... Et la figure de Bob Laurentville traversait son esprit.

Tout en causant, la tante et la nièce étaient arri- vées au bas de l'avenue de la gare, mêlées, sans même s'en être aperçues, au flot des voyageurs qui déferlait sur la ville.

Cette animation particulière ayant surpris Nicole, tante Hélène lui en donna la raison : c'était le jour du marché.

Le bon cocher Laurent, sortant sa tête hirsute d'une houppelande verdâtre, s'était occupé du trans- port pour l'heure exacte.

Nicole n'était encore jamais venue à Tournebec, pas plus qu'elle ne connaissait *l'Hermitage*.

Chaque année, ses vacances s'écoulaient sur une plage élégante de l'Océan, où ses parents avaient une confortable villa. On y retrouvait toute une bande d'amis, et, en septembre, les plus fortunés passaient quelques semaines à Biarritz.

Alors, quand arrivait octobre, M. et M^{me} Millières regagnaient Paris, enchantés de leurs vacances mondaines, où ils n'avaient pourtant pas pu goûter le charme reposant du grand air et de la solitude.

Tante Hélène, dès que l'automne était fini, allait séjourner chez ses cousins et leur reprochait chaque année de ne pas lui consacrer une quinzaine; ils promettaient pour l'an prochain, et ne venaient jamais ni les uns ni les autres; lui, repris par le trac des affaires; elle, parce qu'elle n'aimait pas quitter son Robert.

Tout au début de leur mariage, ils étaient venus à *l'Hermitage* montrer leur bonheur épanoui.

Et puis la petite Nicole, bébé tout rose, avait eu une enfance délicate à laquelle le climat humide et pluvieux de la Normandie n'aurait pas réussi... Tout était donc nouveau dans cette arrivée de Nicole, et la joie de tante Hélène ne se dissimulait pas.

Toutes deux arrivèrent au boulevard et décidèrent de déjeuner.

Un restaurant, envahi de gens rouges et bruyants, leur sembla trop enfumé.

— Ça sent déjà le cidre!... dit Nicole avec malice...

Elles s'arrêtèrent à *l'Hôtel des Alliés*, situé place de la Victoire.

M^{me} de Villarmé voulait donner une bonne première impression à sa nièce. On a toujours l'orgueil du terroir.

Nicole était satisfaite, c'était visible; mais elle était calme et pondérée et n'avait pas de ces enthousiasmes inopportuns qui semblent enfantins à une génération pratique.

C'est ainsi que devant les richesses d'architecture, les souvenirs magnifiques que garde intacts la cité normande, Nicole resta indifférente, jugeant que la boue était épaisse et les tramways rares.

Au hasard, elle acheta des cartes postales, écrivant quelques mots à ses proches amis, et fit part à sa mère de ce qu'elle était arrivée à bon port, dans une ville grise et sale.

A la fin de la journée, quand ce fut l'heure de prendre le train, M^{mo} de Villarmé et sa nièce se hâtèrent vers la gare.

La ville s'apaisait après sa grande fièvre du marché; les magasins semblaient vides, les rues plus désertes; dans tout le pays d'Auge, dans la vallée comme au bord de la mer, chacun allait rentrer, harrassé de fatigue, la tête bourdonnante encore des allées et venues de marche et contre-marche, chargé de lourds paquets.

Nicole et tante Hélène se mirent en route pour Presville. La nuit presque complète venait vite.

M^{mo} de Villarmé avait une sorte d'appréhension à faire entrer Nicole à *l'Hermitage* pour la première fois.

Singulière impression, un peu semblable à celle que l'on éprouve à présenter une personne dont on craint tout à coup d'avoir trop vanté les qualités.

Cette grande maison que tante Hélène habitait avec tant de belle humeur, elle l'aimait, elle la chérissait pour tout ce qu'elle contenait de souvenirs, de chagrins, d'espairs, de regrets, de jours heureux, de larmes aussi; tout s'y trouvait entassé et formait la chaîne des jours que nous appelons notre vie.

Petite chose, pour les autres; grand tout, pour nous-même.

Au bercement du lent convoi, elle laissait courir sa pensée; en face d'elle, Nicole, jambes haut croisées, prenait en bonne humeur la longueur du voyage.

Après l'arrêt de Douvres, toutes deux rassemblèrent les bagages; à la halte, Nathalie les attendait.

— Quel silence!... remarqua Nicole.

Oui, c'était le silence ouaté des petites villes.

Les quelques voyageurs, descendus en hâte, s'empressaient de regagner leur demeure; la nuit tombait sur les hautes flèches de la basilique, nuit sereine, nuit calme, troublée seulement par les tintements des cloches des couvents.

Nathalie était repartie en avant; à grandes enjambées, elle regagna *l'Hermitage*, toute prête à recevoir les voyageuses.

Le vestibule d'entrée était éclairé, quand celles-ci en franchirent le seuil.

— Oh! que c'est joli, tante Hélène!...

Le cri jaillit spontanément, et les yeux de Nicole se posaient tour à tour sur la vieille horloge, sur l'armoire si bien sculptée, sur le buisson de gui disposé dans la jarre de cuivre.

Tout était harmonie, dans cette entrée rustique, et Nicole, sans être artiste, avait le sens précis de ce qui est élégant.

— Alors, vraiment, tu n'as pas trop mauvaise impression, Nicole?...

Et tante Hélène avait de l'orgueil dans les yeux...

— Votre *Hermitage* est tout simplement délicieux, tante Hélène; j'y reviendrai..., dit Nicole sans feinte.

— C'est le meilleur compliment que tu puisses me faire...

Ce fut ensuite la visite de toute la vieille demeure; Nicole voulait tout connaître, et sa tante avait de la fierté à lui faire tout visiter.

Lorsque Nathalie vint avertir que le dîner était prêt, tante et nièce, tout à fait reposées, causaient au coin d'un feu de bois qui brillait dans le studio... Assises en face l'une de l'autre, ces deux femmes, l'une toute jeune, l'autre jeune encore, parlaient comme deux amies; mais, contraste amusant, l'aînée était vive, plaisante et gaie; la cadette était calme, sage et sérieuse.

De bon matin, Nathalie faisait le branle-bas dans la maison; M^{me} de Villarmé avait beau lui recommander de mettre de la discrétion dans son service, aux premières heures du jour, elle n'en faisait qu'à sa tête, et prétendait, en grommelant, que ceux que ça réveillait n'avaient qu'à se lever ou se rendormir.

Fort de cette philosophie sévère, elle ouvrait la porte au laitier à six heures.

De loin on entendait venir, par la route de Langrune, la haute carriole encombrée de bidons.

Ensuite, la boulangère passait, et par elle on apprenait les nouvelles locales.

Tous ces bruits familiers se renouvelaient chaque jour, dans la même monotonie.

Comme le soleil voulait bien se montrer encore, les journées d'automne étaient particulièrement douces; aussi, pendant quelques heures de l'après-midi, tante Hélène et Nicole s'en allaient, leur déjeuner achevé, faire une grande promenade. Elles marchaient d'un pas égal et vif.

Nicole se plaisait vraiment à cette vie nouvelle.

Et puis elle aimait tante Hélène, si différente d'elle-même par ses goûts, ses idées; si différente même de sa jolie maman et des amies de celle-ci.

Elle n'éprouvait nulle envie d'aller à Tournebec, bien que sa tante le lui eût offert pour la distraire.

Elle avait ce snobisme si répandu de croire que, en dehors de Paris, rien ne vaut la peine d'être vu, à moins que ce ne soit en hâte, aux mois d'été, dans les courtes étapes d'une longue randonnée en auto...

Sotte? direz-vous; non pas, Nicole était même intelligente; peut-être avait-elle poussé ses études moins loin que certaines de ses amies, mais elle était de ces nombreuses jeunes filles qui possèdent le même bagage que les jeunes gens de leur âge.

Elle était précise en ses goûts, n'avait aucune fantaisie, l'ayant écartée d'elle pour voir la vie d'une façon plus nette et sans mirage.

De ce manque de fantaisie, de cette sagesse d'imagination, son caractère perdait de la spontanéité, mais il gagnait de l'équilibre, ce qui est une force.

Si Nicole n'avait pas à songer à se faire une situation, elle était dans les privilégiées, car, parmi ses relations et même ses amies, combien avaient été, comme elle, d'heureuses enfants choyées, insouciantes de l'avenir, et qui, au lendemain de la guerre, avaient dû comprendre que tout était ruines autour d'elles et que, sur elles, pesait un lourd devoir.

Ce souci du lendemain avait développé la nécessité de chacun pour soi, et si les « vieux », comme disaient les jeunes, leur reprochaient un peu d'égoïsme, il ne fallait pas trop leur en vouloir. Cet égoïsme nécessaire n'était pas si profondément en-

raciné qu'un souffle nouveau, inattendu, ne pût tout à coup le secouer et même l'arracher.

Jamais encore M^{me} de Villarmé n'avait aussi bien joui de la présence de sa nièce que pendant ce séjour où elle l'avait toute à elle, dans le silence de la grande maison calme.

Curieuse de cette curiosité des âmes et des cœurs, tante Hélène entamait avec sa nièce de ces longues causeries qui sont un charme pour ceux qui sont habitués à vivre dans la méditation.

Il suffisait d'une rencontre, d'un événement, d'une lecture, d'une phrase dite, pour que Nicole dévoilât, par sa répartie, un peu de ce coin secret de sa pensée, que les jeunes filles gardent aujourd'hui plus jalousement que jamais.

Nicole se livrait peu; mais, tout de même, à vivre tout près de cette tante encore jeune, si prête à se répandre, elle se racontait chaque jour un peu davantage, et sans même s'en rendre compte...

Elle se croyait définitivement arrivée au but de sa personnalité, alors qu'elle n'était que l'ébauche d'elle-même, de ce qu'elle serait plus tard, lorsque la vie, les événements, l'amour peut-être, l'auraient touchée.

Un soir, vers cinq heures, comme elles rentraient toutes deux et que, assises dans le bureau, elles se réchauffaient en savourant un thé chaud, Nathalie dressa sa haute silhouette dans l'encadrement de la porte.

— Madame, dit-elle, avançant déjà une lèvre méprisante, y a encore la Lemouton qu'est venue...

— Ah!... pauvre femme; j'irai la voir demain...

Un silence où planaient tant de diverses pensées descendit dans le crépuscule.

La vieille servante regagna sa cuisine; une bûche s'effondra dans la cheminée, et Nicole posa sa

cuillère sur sa soucoupe, ce qui rendit un joli son argentin.

— Qui est cette femme Lemouton, ma tante?... demanda Nicole.

Tante Hélène sourit et avoua que sa protégée n'était peut-être pas très intéressante; mais comment la délaissier, puisqu'elle avait des enfants tout petits?

Un coup de sonnette arrêta de nouvelles questions sur les lèvres de Nicole, et, comme elle rangeait la table à thé près de la fenêtre, M^e Lecoq, notaire, entra.

Aimable, soigné, discret, il salua sans embarras, mais sans élégance, et prit place au coin du feu. Il avait accoutumé de faire ainsi, deux ou trois fois par semaine, une visite à M^{me} de Villarmé.

Il venait, disait-il, se remuer les idées auprès de l'esprit si vivant de sa voisine.

Son étude était située un peu plus loin, de l'autre côté de la route que l'on appelait la grande rue.

Il l'avait achetée, en même temps qu'il épousait la fille de son prédécesseur; mais cette jeune femme, qui rêvait sans doute de destinées plus tapageuses, avait fui, après cinq années de vie conjugale, avec le premier clerc, qui louchait et avait le pied tourné.

Le scandale avait été de petite envergure; on oublie vite ceux qui partent sans espoir de retour.

M^e Lecoq, veuf sans l'être, avait maigri, blanchi dans ses grimoires, et gagné l'estime et la considération du pays. Son étude était prospère, il s'était fait un cercle d'amis, et la proximité de Tournebec lui facilitait les distractions quand il en désirait.

Il avait gardé de son infortune conjugale une méfiance explicable des femmes; seule, M^{me} de Villarmé lui semblait sans danger... Dans son regard voilé on lisait plus de timidité que de peine, et ses

sourcils levés, qui dépassaient au-dessus de ses lorgnons, donnaient à ses yeux une expression de surprise un peu ridicule.

La voix douce et humble devenait sèche et cassante quand il parlait affaires, aussi ses clients avaient-ils peur de lui, ce qui leur donnait confiance en son savoir.

Ses visites à M^{mo} de Villarmé étaient pour lui un délicieux moment de détente; il contait les petites nouvelles du pays, évitait les cancans, sachant que son hôtesse ne les aimait pas; mais comme il ne manquait pas d'esprit, quand il en avait le temps, il parlait littérature, art et musique.

Tandis qu'il interrogeait Nicole avec mille grâces, celle-ci crut observer que tante Hélène se recueillait... Quoi?... quelle pensée soudaine?...

M^{mo} de Villarmé faisait rapidement l'inventaire de son menu; le jugeant suffisant, elle retint à dîner M^r Lecoq qui s'excusa, refusa, pour avoir le plaisir d'accepter, et la maîtresse de maison passa vivement à la cuisine donner quelques ordres à Nathalie.

M^r Lecoq n'essayait pas de briller; c'était un timide que la vie avait trop rapidement molesté; vers dix heures, il se retira, charmé de sa soirée, mais ne sachant pas le dire.

La porte de la rue fermée, on entendait encore, dans la nuit claire, son pas régulier marteler la terre sèche...

— Tante Hélène, c'est tout ce que vous avez à voir?... demanda Nicole d'un ton froidement ironique.

— Veux-tu te taire, petite insolente! dit tante Hélène en éclatant de rire. D'abord M^r Lecoq est beaucoup plus agréable que tu ne le crois... Ce soir, sa grande randonnée en auto l'avait un peu endormi, je te l'accorde...

— Ah! bon, vous me rassurez...

— A te dire vrai, Nicole, je goûte fort le charme un peu désuet des relations qui entourent mon *Hermitage*; tu le sais, je suis la femme des souvenirs...

— Je sais..., dit Nicole avec malice. Et, fermant les yeux, étendant son joli bras, elle récita :

Restons dans notre solitude
Aimons-nous dans ces lieux qui connaissent nos pas,
Ces bois, ces murs, ces champs, ces fleurs ont l'ha-
De nous voir réunis... [bitude

— « Ne nous séparons pas... », acheva tante Hélène en souriant. Ris bien, ris bien, ma grande sceptique; je t'attends...

— Vous pouvez m'attendre..., dit Nicole en se levant.

Et, gentiment, elle ajouta :

— Ah! tante Hélène... : un mimosa sur une fenêtre, un orgue de barbarie qui sanglote dans la rue, une voix qui murmure : « je t'aime »...

Et toutes deux éclatèrent de rire...

Onze heures tombèrent du clocher de la basilique; tout bruit avait cessé dans la maison; au dehors, le silence...

Tante Hélène et sa nièce, en montant l'escalier, s'arrêtèrent devant la porte du vestibule pour admirer le ciel sombre où brillaient mille étoiles...

— Quelle poésie..., dit tante Hélène.

— Il fera beau demain..., répondit Nicole.

M^{me} Millières se réjouissait de ce que Nicole lui écrivait. Ses lettres disaient qu'elle se trouvait très

bien de son séjour en Normandie, et qu'elle y resterait sans doute plus longtemps qu'il n'avait été convenu tout d'abord.

L'automne était doux; Nicole n'avait encore rien vu du pays, et tante Hélène voulait lui faire connaître en détail sa belle ville adoptive.

A Paris, les amies de Nicole la réclamaient; elle aimait à le savoir pour se faire mieux attendre.

Ainsi donc, on touchait à la fin d'octobre, qu'il n'était pas encore question pour Nicole de quitter Presville.

La Toussaint passée, puisque les jours diminueraient encore, il ferait moins bon se promener sur les grandes routes; tante Hélène emmènerait sa nièce à Tournebec. Du reste, un beau concert s'annonçait, il fallait y aller.

Ce matin-là, Nathalie, un pied sur le pas de la porte de l'épicière M^{me} Lebeau, apprenait les nouvelles du pays.

Le père Thibault n'allait pas bien, c'était ses idées noires qui le reprenaient. Marcelline, la bonne de la comtesse de Longpré, se faisait vieille, décidément...

Au coin de la rue, tournant brusquement, rasant le trottoir, une auto stoppa.

Casqués de cuir, vêtus de chaudes fourrures, quatre têtes d'automobilistes émergeaient de couvertures et de plaids.

Celui qui était au volant cria assez fort :

— Hé! dis donc, la mère : où demeure M^{me} de Villarmé?...

Nathalie, à ce nom, s'était mise au port d'armes; mais le son de l'interrogation ne lui plaisait pas; elle releva la tête fièrement et laissa tomber dédaigneusement :

— C'est-y après moi qu'vous en avez?...

La leçon rude avait porté tout de suite; le jeune homme au clair visage ne laissa pas trahir sa surprise, mais reprit :

— Hé! Madame, pouvez-vous m'indiquer *l'Hermitage*?...

Que se passa-t-il dans le cerveau mystérieux de la vieille servante?... Était-ce par colère, mépris ou représaille?... ou n'avait-elle pas bien compris ce qu'on lui demandait? Elle tourna le dos brusquement, et répondit par-dessus son épaule :

— Connais pas...

Entrant dans l'épicerie, elle en ferma la porte et continua sa conversation avec M^{me} Lebeau, quelque peu ahurie.

Des chuchotements, des rires étouffés partirent des casques de cuir et derrière les grosses lunettes; puis le moteur reprit haleine, un sourd vrombissement râcla le sol, et l'auto disparut sur la route de Luc.

Quelques instants après, tante Hélène et Nicole sortaient de la basilique.

Quand elles rentrèrent, Nathalie était à son ouvrage, et ne parla point de l'incident.

Un peu plus tard, Nicole, étant dans sa chambre, entendit un appel de trompe d'auto; elle crut le reconnaître...

« Folie! pensa-t-elle; est-ce que bien des automobiles n'ont pas le même appel?... »

Sa tante, qui était restée en bas, pensait reconnaître la voiture du boulanger qui passait tous les jours.

Maïs l'automobile approchait à toute vitesse, cornait sans arrêt, pour enfin stopper devant *l'Hermitage*.

Nathalie ouvrit la porte, défiante déjà, et se trouva juste en présence des jeunes gens qui l'avaient questionnée quelques heures avant.

Refermer la porte au nez des visiteurs était impossible; elle essaya l'intimidation en prenant son grand air. Mais cette fois, très poliment, portant ses deux doigts au front pour un vague salut militaire, l'homme qui était au volant demanda :

— M^{lle} Nicole Millières, c'est ici?...

— C'est chez M^{me} de Villarmé, ici..., jeta du bout des lèvres Nathalie, offusquée.

— Oui, justement; mais c'est M^{lle} Nicole qu'il nous demandons...

Pendant ce bref dialogue, une main gantée de cuir s'était avancée du fond de la voiture et continuait à corner avec intermittences.

Nicole, intriguée, était descendue; elle allait rejoindre tante Hélène au jardin, quand elle eut l'idée de jeter un rapide coup d'œil par la porte ouverte où Nathalie palabrait...

— Tiens, la voilà!...

Bob et Monique, Jacques et Suzanne, chacun riait de se retrouver de façon inattendue, et Nicole allait parler, lorsque Bob lui rappela son adieu de Paris, chez Josette.

— Je vous avais dit que nous viendrions vous voir, s'il faisait beau; il a fait beau, nous voici, et on vous enlève pour la journée...

Nathalie s'était retirée avec majesté dans sa cuisine; elle espérait tout de même que ces gens, qui ne lui plaisaient guère, ne l'avaient pas reconnue.

Nicole voulut aller prévenir tante Hélène; les amis trouvèrent cela superflu; ni gêne, ni contrainte; finies, les formes désuètes de politesse. On sourit, on se trotte, on rapplique, on tourne, on vire, on s'étourdit avec soi comme point de mire. Mais les « ancêtres », Bob et ses semblables ne les aimaient guère.

Il fallut bien, pourtant, accorder un salut à M^{me} de Villarmé, qui revenait du jardin et s'in-

formait auprès de Nicole de cette visite inattendue.

Aimablement, elle pria les automobilistes à déjeuner; mais, apprenant leur projet d'aller à Bayeux, elle les retint pour le thé, lorsqu'ils ramèneraient sa jeune nièce.

Bob remercia hâtivement; il ne se décida à quitter son volant que pour vérifier le moteur, tandis que Nicole allait se vêtir chaudement.

Elle redescendit habillée de lainage, et se glissa, non sans peine, entre Monique et Jacques, qui étaient assis à l'arrière.

Elle eut un petit mouvement de dépit à voir que ni Bob, ni Suzanne ne lui offraient la place la meilleure, à côté de celui-ci. Elle songea que, en pareil cas, elle aurait agi de même.

Ce départ brusque, sans préparation, sans excuse, ne laissait pas que d'étonner tante Hélène.

Tout à coup elle se reprocha d'avoir imprudemment confié Nicole à ses amis; mais comment refuser? N'était-ce pas ainsi qu'allaient et venaient seuls, comme des camarades, garçons et filles de la nouvelle génération?

« Comme je suis vieux jeu... », pensa-t-elle, en s'asseyant pour son déjeuner solitaire.

« Mes craintes sont vaines; ma cousine n'a-t-elle pas accoutumé Nicole à sortir, non seulement seule, mais avec ces jeunes amis qui mènent à leur gré leur facile existence?... »

Ce Bob Laurentville, oui, elle se rappelait l'avoir vu, à Paris, chez la mère de Nicole; comme il lui déplaisait, avec son front blanc, découvert, ses cheveux calamistrés, sa force nerveuse et son corps trop souple.

Il tenait des propos oiseux qui ne variaient guère entre le sport, la boxe, les marques d'auto et le dernier écho parisien...

Que faisait-il au juste?... Ingénieur, avait dit

Nicole d'un ton agressif... Oui, vaguement ingénieur dans une des usines de son père...

Nathalie, qui, jusque-là, s'était contenue, attendit de servir le café dans la bibliothèque, pour demander de cette voix rauque où dormait la colère :

— C'est pas des parents à Madame, au moins?...

— Non, Nathalie; des amis de M^{lle} Nicole...

— Heum!...

Ah! ce sourire de Nathalie, quand elle mordait ses gencives et soufflait son mépris par le nez!

Là-bas, sur la route de Tournebec à Bayeux, l'auto de Bob emportait, dans une folle vitesse, les deux jeunes gens et les trois jeunes filles.

Tous grisés par la rapidité vertigineuse, ils n'échangeaient que de rares paroles que le vent emportait comme des feuilles légères; les yeux à demi fermés sous les grosses lunettes, ils ne songeaient pas à regarder le paysage qui se déroulait comme d'un film cahoteux...

Et puis Nicole n'avait pas grand'chose à dire; devant elle, la petite tête obstinée de Suzanne arrêtait son regard, sa pensée.

Suzanne parlait à Bob, mais Nicole ne pouvait pas l'entendre, et cela lui gâtait son plaisir, elle le sentait bien.

Elle était nerveuse, trouvait le temps gris, la route maussade, la torpedo inconfortable...

Jacques Lecrin-Vallée avait sur lui une odeur de tabac anglais, mêlée à celle de cuir humide qui lui était désagréable, et plus elle voulait chasser ces impressions mauvaises, plus elle sentait, autour d'elle, le malaise qui l'obsédait.

Par un joli soleil un peu pâle, ils arrivèrent à Bayeux.

LES CŒURS NOUVEAUX

La ville était ouatée de calme, à cette heure où chacun déjeunait.

Cette randonnée rapide les avait mis en bel appétit; ils firent honneur au déjeuner copieux que leur belle santé leur permit de commander.

Bob menait la bande, c'était visible; il pérorait comme il aimait à le faire, criant : « Mon vieux » à Jacques; appelant la sœur de celui-ci : « Ma petite ». Il vous avait des airs pleins de suffisance que ses vingt-trois ans justifiaient.

Au milieu du repas, la gaieté fut tout à fait de la partie, mais une gaieté sage et raisonnée; on fit parler Nicole sur son séjour à *l'Hermitage*, et Bob lui décocha brusquement un compliment sur sa bonne mine.

Suzanne raillait sous ses airs de camaraderie; l'œil le moins exercé eût pu lire de la jalousie entre elle et Nicole.

Après le déjeuner, on hésita beaucoup pour savoir si l'on irait visiter la cathédrale et la tapisserie célèbre...

Bob, Suzanne et Jacques déclarèrent qu'il suffisait d'acheter des cartes postales, et que l'intérieur de l'église était comme tous les intérieurs des belles églises.

Quant à la tapisserie, on la verrait si l'on avait du temps; du reste, une amie de Suzanne lui avait dit que cela n'avait rien d'épatant.

Monique déclara que son frère exagérait, et puisque Nicole était de son avis, toutes deux iraient à la cathédrale et à l'évêché, pendant que les trois autres se promèneraient et mangeraient des gâteaux.

Nicole allait suivre Monique, acceptant l'heureuse solution; mais quand elle vit Suzanne s'éloigner entre Bob et Jacques, ce fut plus fort que sa vo-

lonté; elle, si maîtresse d'elle-même, quitta Monique, prétextant des achats de souvenirs, et vint se joindre aux trois amis qui flânaient devant de médiocres vitrines.

Ils s'arrêtèrent pour choisir des poteries, dont la banalité aurait dû les décourager.

Ils allaient tous les quatre, parlant fort, s'interpellant à haute voix, contents, sans vouloir paraître, d'arrêter le regard des passants.

Tout à coup, Bob tomba en extase devant une superbe auto arrêtée.

Il la regardait, l'examinait; Jacques se rapprocha de lui, et tous deux la détaillèrent en termes techniques.

Suzanne et Nicole attendaient à quelques pas; elles ne se disaient pas grand'chose. Cependant, la première interrogea Nicole et lui demanda si elle comptait rester encore longtemps en Normandie. On annonçait une soirée chez les Jussac et une quinzaine chez la « vicille mère » Lemarais.

Nicole répondit qu'elle y serait, mais que, si ce bel automne se prolongeait, elle passerait la Toussaint chez sa tante.

A ce moment, les deux jeunes gens les rejoignirent, et comme ils se trouvaient devant une pâtisserie, ils y entrèrent.

A travers la vitre, ils aperçurent Monique qui semblait les chercher; ils lui firent signe, elle entra :

— Ah! mes enfants, vous avez manqué un beau coup d'œil : ça valait la visite...

Les paroles de la jeune fille ne trouvèrent pas d'écho, et Bob fit cette réponse superbe :

— Consolez-vous, nous en verrons d'autres...

Suzanne trouva la réplique pleine d'esprit, et, sans doute pour cela, Nicole la jugea assez creuse.

Après les gâteaux, chacun fit provision de bonbons; les jeunes gens goûtaient à tout sans deman-

der l'autorisation que la patronne leur eût peut-être bien refusée, car elle les regardait d'un œil sévère.

Ce fut Bob qui donna le signal du départ; il voulait se hâter. Il fallait reconduire Nicole dans son *Hermitage*, s'en aller dîner à Lisieux pour y passer la nuit, et repartir de bon matin pour Paris.

M. Laurentville, qui faisait travailler son fils dans sa propre usine, ne tolérait pas qu'il prît trop le congé; il lui donnait un jour par mois, pas plus, et trois semaines de vacances...

Lui-même était un travailleur acharné, et s'il était arrivé à édifier cette énorme fortune, il n'oubliait pas ses longues années de labeur, de privations et de gêne.

Bob était à bonne école pour n'être pas un paresseux.

Tante Hélène avait profité de cette journée où elle était tout à fait seule pour aller voir sa pauvre protégée.

Dans son grand sac de toile de Jouy, aux couleurs vives, elle avait glissé quelques provisions, et, en passant chez le boucher, elle fit emplette d'un copieux pot-au-feu.

A l'extrémité d'une petite ruelle, elle poussa une porte basse, qui butait sur un escalier de bois.

— Madame Lemouton?... appela-t-elle d'en bas, redoutant de se trouver face à face avec l'ivrogne.

— Qu'est-ce que c'est?... cria une voix aigre... Ah! c'est vous, Madame; vous êtes bien bonne de vous être dérangée; montez donc...

M^{me} de Villarmé monta d'un pas vif, en sachant qu'elle trouverait sa protégée seule avec sa mar-naille.

Une mauvaise porte ouverte sur une grande pièce froide, des linges sur une corde tendue, une odeur

âcre, pas d'air, et deux enfants sales qui se traînaient sur le carrelage inégal.

Dans une grande corbeille d'osier, un amas de chiffons s'agitait; en approchant tout près, M^{me} de Villarmé reconnut le nouveau-né.

Il était de belle venue, et vagissait, tout en suçant son poing avec voracité... Lamentable intérieur...

M^{me} de Villarmé regarda autour d'elle; il y avait tant à faire pour mettre un peu de propreté que, instinctivement, elle se prit à ranger, pliant les chiffons secs, relevant les enfants crasseux, soulevant le poupon.

— Reposez-vous..., dit-elle à la femme qui la regardait d'un air sournois... J'ai un instant; je vais m'occuper du bébé; j'ai là un peu de linge, des petites brassières, je vais le changer; reposez-vous...

La femme s'étendit, pâle et languissante, sur le lit sans draps.

Prestement, avec des gestes doux, tante Hélène transforma le paquet informe en un bébé propre et soigné.

Mais combien cette heureuse transformation durerait-elle?...

Le père allait rentrer, ivre-mort, sans doute, et s'il rapportait quelques sous, ils seraient employés à acheter « un petit pot » au cabaret voisin.

Quelle misère, et comment en sortir?...

Des pas lourds et heurtant chaque marche firent prêter l'oreille à tante Hélène, qui acheva sa besogne charitable.

La porte chavira sous une poussée brutale, et le père Lemouton, le regard abruti, la casquette en arrière, fit une entrée titubante, en murmurant d'une voix épaisse :

— J'vous salue bien, M'sieu dame...

Il ne voyait plus clair.

M^{me} de Villarmé reprit son sac, et, s'approchant de la femme qui s'était levée, elle demanda :

— C'est donc toujours la même chose?... Vous ne pouvez pas lui faire entendre raison, pour vous, pour vos enfants?...

La femme eut un regard oblique du côté de la table, où l'homme venait de déposer un petit flacon rempli d'alcool, et répondit sans conviction :

— Pus qu'y boit, pus qu'y veut boire...

Et M^{me} de Villarmé descendit les quelques marches de bois vermoulu, sans voir que, derrière la porte fermée, sa protégée, en souriant, vidait le carafon d'un seul trait...

En rentrant chez elle, tante Hélène n'avait pas eu la précaution de dissimuler son grand sac vide. L'œil inquisiteur de Nathalie eut tôt fait de tout comprendre.

D'un pincement de lèvres significatif, elle blâmait sa maîtresse :

— Ah! Madame a encore été voir c'te Mouton?...

— Nathalie, elle vient d'avoir un bébé; elle est dans la misère...

— Et puis dans la boisson, et elle y sera toujours, et puis ses petiots y z'y viendront à leur tour...

— Oh!... protesta M^{me} de Villarmé.

— Mais oui, et je suis bien sûre que Madame aura des ennuis avec c'te femme-là... Ça, une femme?... Peuh!...

Sa harangue finie, Nathalie regagna sa cuisine d'un pas solennel.

Au loin, sur la route de Presville à Luc, l'auto de Bob arrivait en vitesse; folle randonnée, qui ramenait jeunes gens et jeunes filles à *l'Hermitage*, où l'on devait laisser Nicole...

Leur arrivée était prévue; un goûter abondant les attendait.

Quand les appels de la trompe d'auto traversèrent la place déserte de Presville, tante Hélène jeta un dernier coup d'œil à la salle à manger, et Nathalie servit thé et chocolat.

Après un virage adroit, Bob stoppa devant la maison; la porte était grande ouverte; les excursionnistes étaient attendus.

— Nous ne descendons pas, Nicole..., dit tout d'abord Bob, qui détestait les ordres.

Mais Nicole avait insisté, et d'autant plus insisté que Suzanne était d'avis que l'on reparte immédiatement.

La rage au cœur, Nicole était descendue de la voiture, au moment où sa tante venait décider les jeunes gens à goûter avant de repartir.

Jacques et Monique acceptèrent; Bob et Suzanne cédèrent à leur tour.

Tous firent honneur au goûter, mais pas un ne songea à remercier tante Hélène de son aimable accueil. On ne songeait qu'à une chose : repartir bien vite, pour être à Lisieux de bonne heure.

Bob et Jacques s'extasiaient sur la marche de l'auto qui avait « gazé ».

Monique et Suzanne, en termes brefs et précis, contaient à tante Hélène ce qu'elles avaient vu de Bayeux.

Nicole, sous son air désinvolte, était plus silencieuse.

— Ah! mes petits,... c'est pas tout ça, mais faut partir, et vivement...

Bob s'était levé; Suzanne, Jacques et Monique avaient fait de même; Nicole et tante Hélène les accompagnèrent jusqu'à la porte. Brièvement, ils remercièrent, sans même s'excuser de ce brusque départ.

Jacques et Monique à l'arrière, Suzanne tassée tout près de Bob.

— Allez, oust, Suzanne, pas si près; je ne peux pas tenir le volant...

Suzanne se recula un peu en riant; et Jacques, toujours philosophe, dit entre ses dents, en regardant Nicole :

— Il est de mauvais poil, le chauffeur...

La voiture, mise en marche, emporta les quatre voyageurs, qui saluèrent une dernière fois de la main.

— Ils n'arriveront pas de bonne heure..., dit M^{me} de Villarmé, en refermant la porte.

Nicole montait l'escalier; elle ne se retourna même pas, pour répondre, et jeta seulement du bout des lèvres :

— Oh! qu'ils arrivent à n'importe quelle heure, cela m'est bien égal...

Vraiment, Nicole, est-ce que cela vous était bien égal?...

Dans sa chambre, elle s'assit sur le bord de son lit...

Son regard distrait suivait les arabesques confuses du tapis étendu sous ses pieds...

Ce crépuscule d'automne lui parut si insupportablement triste qu'elle refit en hâte une toilette pour le dîner, redonna un pli gracieux à ses cheveux courts, et descendit au salon retrouver tante Hélène...

La clarté de la pièce lui remit un rayon de lumière au cœur, une lourde angoisse l'oppressait. Elle était irritée de quoi?... de rien,... de tout... Cette journée était manquée...

Elle vint s'asseoir près de la grande table où les journaux, les revues étaient éparés.

Elle feuilletait d'un geste distrait, et, sur chaque page, elle voyait une torpédo qui s'estompait, em-

portant dans un rêve flou Bob à son volant et Suzanne rieuse et narquoise...

Un peu de colère contre elle-même l'énervait; mais, heureusement, quelques instants après, Nathalie vint annoncer le dîner.

Cette randonnée rapide avait mis Nicole en bel appétit; elle faisait honneur à l'excellente cuisine de *l'Hermitage*, et rien ne calme mieux les nerfs qu'un dîner savoureux.

Tante Hélène, toujours distraite, n'avait rien vu du nuage qui avait assombri le regard de sa jolie nièce; mais, comme elle avait toujours accoutumé de dire ses pensées, elle parla tout naturellement des amis de Nicole.

Elle les connaissait un peu, pour les avoir vus à Paris chez sa cousine; mais jamais elle ne les avait vus ainsi livrés tout à fait à eux-mêmes.

— Sais-tu, Nicole, que je trouve tout à fait déplaisant ce Bob Laurentville... Entre nous, il n'a aucune éducation, mais je sais bien que c'est une grosse fortune..., dit-elle en souriant.

Nicole n'avait ni rougi, ni tressailli; très maîtresse d'elle-même, elle poursuivit la conversation :

— Que lui reprochez-vous, tante Hélène?...

— Tout...

Nicole leva la tête, avança les lèvres comme pour dire : « Cela n'a aucune importance », et répondit avec simplicité :

— Il est pourtant très bien, il a du chic; c'est un garçon intelligent, travailleur, et une très grosse fortune, comme vous le dites...

— Je le sais; mais est-il si intelligent que tu le crois?...

Péremptoire, Nicole assura d'un ton bref :

— Il est très intelligent...

— Pour ma part, dit tante Hélène, je ne m'en suis jamais aperçue; pas plus chez toi, où je l'ai

rencontré, que chez les autres, ni chez moi, je ne l'ai entendu avoir la moindre conversation... Et puis, encore une fois, il n'a aucune éducation...

— C'est un danseur des meilleurs, je vous assure,... et une raquette avec laquelle on n'aime pas se mesurer...

— Une raquette, peut-être;... un danseur, je n'en doute pas;... mais un homme bien élevé, ça, je le conteste...

Après un silence où tante et nièce poursuivaient chacune le fil de leurs pensées, Nicole reprit, comme pour convaincre M^{me} de Villarmé :

— Tante Hélène, je vous assure que, parmi nos danseurs, Bob Laurentville est un des plus appréciés; toutes mes amies sont du même avis. Si vous voyiez les autres...

Ce mot, les « autres », était dit par la jeune fille d'un ton si désenchanté qu'elle dut en rire la première, et tante Hélène fut gagnée par sa gaieté.

— Je crois, Nicole, reprit M^{me} de Villarmé, que tu englobes les frères de tes amies et tes danseurs dans un jugement qui ne me semble pas très flatteur...

— Mais si, ma tante, voulut expliquer la jeune fille, toute rose d'animation soudaine. Ils sont comme nous tous, je le sais bien. On nous reproche d'être pratiques, sans idéal, âpres à conquérir la vie; mais comment ne serions-nous pas ainsi, nous qui sommes passés d'une enfance tourmentée à une jeunesse sans rêve, obligés d'être pratiques trop tôt, en face des questions d'argent...

Elle disait vrai, cette jolie fille à la voix décidée, aux courts cheveux et aux gestes précis.

— En souffres-tu?... demanda tante Hélène, curieuse de voir tout à coup se révéler cette mentalité nouvelle qu'elle soupçonnait, sans la connaître bien.

Mais, là, Nicole se raidit; ayant repris possession d'elle-même, elle répondit sincèrement :

— Non, bien au contraire, et la connaissance que nous avons de la vie, notre compréhension rapide des nécessités de l'existence, nous sont de sûrs garants de sagesse et de bonheur. Nous savons préparer notre avenir, nous l'examinons sans emballement; à l'imagination, nous avons heureusement fait succéder la raison; aux rêves, la réalité...

Et tante Hélène écoutait toujours...

Le dîner se prolongeait, car, emportées par le sujet de leur entretien, les deux femmes parlaient, apportant une lenteur distraite à achever leur dessert...

Nicole sentait le regard de tante Hélène chercher au fond de sa pensée, attendait que celle-ci lui posât des questions...

Ce petit duel intime les intéressait toutes deux; cependant Nicole était distante et savait ne dire que ce qu'elle voulait bien faire savoir d'elle-même. M^{me} de Villarmé était trop fine pour chercher à en savoir plus qu'on ne voulait lui en dire...

Nathalie semblait rôder autour de la table en désordre; ses pas sans but signifiaient qu'elle voulait la salle à manger libre, pour desservir et achever son travail.

M^{me} de Villarmé et Nicole plièrent leur serviette et passèrent au salon.

Silencieuse, tante Hélène suivait la marche folle des flammes léchant les bûches avant de s'élançer dans le trou noir de la cheminée.

Ce fut Nicole qui, la première, demanda, peut-être avec cette sorte de sécheresse qui rendait son ton désagréable :

— Je crois, décidément, tante Hélène, que vous

ne comprenez pas du tout notre génération; nous sommes des phénomènes pour vous?...

M^{me} de Villarmé hésita avant de répondre :

— Des phénomènes?... non, Nicole; je ne vous comprends pas, voilà tout...

— Oui, évidemment, nous ne sommes plus de votre époque, nous méprisons le rêve, nous sommes pratiques; nous en sommes fières; nos frères veulent arriver, et arriver très jeunes. C'est la lutte pour la vie; nous avons enfin compris que, avant de vivre pour les autres, il fallait vivre pour soi...

Tante Hélène n'était pas convertie, c'était visible...

— Eh bien! ma petite Nicole : j'ai un neveu, moi, un travailleur, certes; il a lutté les quatre années de lutte patriotique, et il lutte encore; cependant je t'assure qu'il pense au moins autant aux autres qu'à lui; mais faut-il que j'e t'avoue, Nicole, qu'il aime les arts autant que l'auto, et que, tout en étant pratique, il aime aussi tout ce qui embellit l'esprit; il est musicien, cultivé, et s'intéresse aux progrès de la vie moderne... Enfin, pour tout dire, je crois bien que c'est un... rêveur...

— Ah! tante Hélène, ne me le faites jamais connaître, votre neveu..., je me le figure assez bien; il a une raie sur le côté et porte une barbe soyeuse, sans doute?...

Et toutes deux riaient de ce rire clair si féminin.

— C'est vrai, Nicole; il n'est pas rasé comme un œuf, et se contente d'une courte moustache; mais il suit le progrès et admire l'époque magnifique dans laquelle il vit. Il garde au cœur un bel idéal, il est capable d'enthousiasme, et pourtant il sait être plein de sagesse; il a un but, et ce but le dépasse lui-même... C'est rare aujourd'hui de ne pas penser qu'à soi... Mais sois tranquille, tu ne le rencontreras sans doute jamais, car il vit en Morvan, un pays

bien beau, mais rude et sauvage, où la terre est dure à cultiver.

« Là, dans un joli manoir, il garde le souvenir de ceux qui l'ont précédé; il se fait aimer des fils de ceux qui aimaient ses parents; et ce n'est pas chose facile, aujourd'hui, quand on possède, que de garder la confiance de ceux que l'on commande... »

— Brrr... Le Morvan,... que c'est loin de Paris! fit Nicole avec un geste d'effroi; sa main finement soignée semblait écarter une vision d'horreur, et son rire fusa de nouveau.

Ce soir-là, malgré tout, tante Hélène devinait mieux sa nièce... Le croyait-elle, du moins, car, à chaque question posée, la réponse soulevait un nouvel étonnement chez l'une ou l'autre des deux femmes.

Comme la soirée s'achevait, M^{me} de Villarmé s'approcha de la grande table ronde, pour y mettre un peu d'ordre; Nicole s'était levée et, d'un geste charmant, étirait son corps souple.

— Petite tante, dit-elle en souriant, j'ai toujours voulu vous poser une question, depuis que je suis arrivée...

— Pose ta question, Nicole...

— Eh bien! voilà : je commence par vous dire que je trouve votre installation charmante, le pays intéressant; mais comment, oui, comment pouvez-vous vivre ici sans mourir d'ennui?

Un franc éclat de rire lui répondit.

— Je me plais beaucoup en Normandie, encore plus dans mon *Hermitage*, et je ne m'ennuie pas du tout..., dit tante Hélène, sans vouloir expliquer à sa nièce que sa vie intérieure était assez intense pour combler ses rêves déçus.

Il était trop tard pour s'étendre longuement sur

ce sujet... Un autre jour, peut-être...; mais Nicole comprendrait-elle?...

Alors M^{me} de Villarmé et sa nièce quittèrent le salon. Toutes deux, arrivées sur le haut du palier, se souhaitèrent le bonsoir, et bientôt, dans la grande maison, ce fut le silence de la nuit...

Déjà un mois que Nicole était arrivée à Presville...

Un mois loin de l'agitation de Paris; la jeune fille n'aimait pourtant guère quitter la grande ville. Elle s'étonnait elle-même des jours passés si vite, sans avoir ressenti cette impatience du retour qu'elle éprouvait à chacune de ses absences hors de la capitale...

M^{me} Millières avait bien voulu prolonger les vacances tardives de Nicole, et puis surtout cette dernière avait écrit qu'elle resterait encore, et Nicole savait vouloir...

Un matin, dans son courrier, elle trouva une lettre de Monique qui lui apprenait le mariage de leur amie Suzette Rambert. Elle épousait son flirt; le mariage était fixé entre Noël et le Jour de l'An.

Par ce même courrier, M^{me} Millières demandait à sa fille de rentrer assez tôt, non seulement pour assister au mariage, mais pour essayer les toilettes qu'il lui fallait à cette occasion.

Nicole fit la grimace, parce qu'il lui semblait recevoir un ordre; puis, le premier mouvement de mauvaise humeur contradictoire passé, elle sentit monter en elle une joie amusée et curieuse, à l'idée de retrouver Suzette fiancée à ce grand et fort Jean Jacquet, sportif enragé, qui clamait toujours qu'il n'épouserait jamais Suzette.

Tante Hélène ayant aussi, dans son courrier, une longue lettre de sa cousine, en vint tout naturellement à parler mariage à Nicole.

Et, comme elle avait accoutumé de le faire, elle lui posa tout à trac la question banale :

— Et toi, Nicole, as-tu envie de te marier?...

Nicole parut réfléchir, afin de faire une réponse très précise; mais on sentait qu'elle avait sur ce sujet une opinion arrêtée, et qu'elle ne la livrerait pas tout entière.

— Eh bien! tante Hélène, je ne sais pas bien au juste ce que vous entendez par là; non, je n'ai pas envie de me marier; je me trouve très bien comme je suis;... je ne sais même pas si je me marierai...

— Oh!... protesta tante Hélène, j'en suis sûre, moi, et tu attends tout simplement d'avoir rencontré celui qui te plaira...

Nicole sourit à peine, mais ses yeux regardèrent au loin, par la fenêtre, bien au delà des grands arbres du jardin.

— Enfin, demanda-t-elle, vous voulez des confidences?...

— Non; les confidences ne se recherchent pas; on les reçoit sans les demander...

— Mais si je ne vous dis rien, vous allez en conclure mille choses, tout à fait inexactes...

— Je ne conclus rien... Mais si nous allions nous promener? Je vois ce joli soleil qui veut bien sourire encore...

Toutes deux prirent de chauds manteaux et partirent jusqu'à la côte de Presville, pour ne rentrer qu'à l'heure du déjeuner.

En traversant la place, elles croisèrent Marceline qui donna de mauvaises nouvelles de M^{me} de Longpré, puis M^e Lecoq, toujours alerte, qui proposa sa voiture pour le jeudi suivant; il y avait un concert à Tournebec.

M^{me} de Villarmé accepta, puisque Nicole ne parlait que le samedi matin.

L'air vif avait mis Nicole en charmante humeur;

elle allongeait son pas gracieux, martelant la route sèche de son bâton normand qui ne la quittait pas en promenade.

Elle reprit d'elle-même la conversation interrompue :

— Voilà, tante Hélène, mes idées sur le mariage : Je suis heureuse, je n'aime personne, j'ai bien le temps...

— Oui, mais, vienne le Prince charmant, ma Nicole?...

— Oh ! je n'attends pas le Prince charmant ; je vis dans la réalité, et je sais très bien comment je me marierai...

— Alors, tu as un idéal?... demanda, intéressée, tante Hélène.

— Pfft ! un idéal... Enfin, je tiens absolument à certaines qualités ; d'abord, je me marierai à Paris, je ne veux pas le quitter ; je veux épouser un homme très jeune, occupé, et très riche. Je ne veux pas quitter ma vie facile de jeune fille pour une vie moins aisée de jeune femme.

✓ « Et puis, enfin, je veux trouver un camarade et non un maître... »

— Tiens-tu, au moins, à rencontrer l'amour sur le chemin du mariage?...

— Mais certainement, j'aimerai celui que j'épouserai... Oh ! je ne vous dis pas que ce sera la romance à deux sous,... c'est périmé... Pourtant j'ai une pauvre amie, un peu plus âgée que moi, qui a fait un mariage uniquement d'amour ; vous l'avez connue, du reste : c'était Simone Terien ; pas de fortune, et déjà deux enfants...

— Et bien ! est-elle heureuse?...

— Mais oui, elle le dit, et elle en a l'air ; c'est ce que je ne peux pas comprendre...

— Tu comprendras peut-être un jour, qui sait?...

Et peut-être riras-tu, la première, d'avoir prédit tant de choses...

— Oh! ça non, chère petite tante; je sais d'avance que, si je ne trouve pas toutes ces qualités, je refuserai net...

Mais tante Hélène n'était pas convaincue; elle garda le silence quelques instants, et comme, au loin, la cloche d'un couvent sonnait midi moins le quart, elle reprit, avec Nicole, le chemin du retour...

A peine rentrées, ce fut le déjeuner, car Nathalie, qui s'impatientait, laissa à peine le temps à sa maîtresse d'enlever son chapeau.

La veille du jeudi où avait lieu le concert, tante Hélène et Nicole durent aller à Tournebec passer la journée. Elles avaient à faire différentes emplettes, de ces mille riens indispensables à une femme lorsqu'elle va en soirée.

Et puis Nicole devait passer chez le coiffeur; elle doutait un peu de son savoir, mais elle fut rassurée lorsqu'elle prit place dans les petits salons élégants, et qu'elle vit ses cheveux aussi bien taillés que par « Mady », à Paris.

Tandis qu'elle était emprisonnée dans le peignoir blanc, tante Hélène, dans le salon voisin, se faisait faire une ondulation.

Puis elles regagnèrent la gare, les mains encombrées de menus paquets.

Le lendemain, Nicole regarda attentivement la robe qu'elle devait mettre. Ne sachant trop quelle tenue était exigée dans ces sortes de réunions en province, elle hésitait entre une longue robe de tulle rose, et une autre plus simple, d'un bleu si franc et si doux que, à la regarder, les yeux se reposaient.

Tante Hélène entra pour donner son avis; après

avoir admiré la première de ces deux toilettes, elle dit sans hésitation :

— Mets la robe bleue, Nicole ; l'autre serait beaucoup trop habillée.

— Pourtant, ne m'avez-vous pas dit que cette soirée devait réunir toutes les élégantes de la ville?...

Tante Hélène fit une vilaine moue, cligna ses petits yeux moqueurs ; son silence en disait long.

— Alors, conclut Nicole, en recouvrant la robe de tulle rose qu'elle ne mettrait pas, entendu pour le crêpe de Chine bleu ; je l'aime, du reste, cette robe...

L'ayant prise par les emmanchures, elle la contemplait, la tenant devant elle à bout de bras... Et la robe inerte semblait garder un peu de vie jusque dans le volant léger, qui palpitait au moindre souffle d'air...

— Elle te rappelle des souvenirs?... demanda M^{me} de Villarmé, qui examinait avec bienveillance de forts jolis petits souliers d'argent.

— Ah ! oui, dit Nicole en riant, elle me rappelle même un bien amusant souvenir, car elle n'est pas neuve, ma robe ; elle a fait ma saison de printemps... Au bal où je la mettais pour la première fois, bal superbe, où je retrouvais quantité d'amis, arrive vers notre groupe un danseur... C'était bien le « danseur inconnu », personne de nous ne savait son nom. Trop grand, trop large ; enfin chacune de nous murmure à sa voisine : « Je te le laisse... »

« Il s'incline devant Monique, et s'apprête à danser ; le jazz jouait un blue ; il écoute, regarde sa danseuse et dit :

« — Un boston?...

« — Mais ce n'est pas un boston, c'est un blue... », répond Monique en étouffant sa déconvenue.

« — Alors je suis désolé, Mademoiselle, je

vous fais toutes mes excuses; je serais un déplorable cavalier; voulez-vous que nous causions cette danse?...

« Monique et son danseur s'éloignèrent, mais nous la rejoignîmes lorsque le jazz se fut calmé...

« — Nos compliments, ma chère; tu as un descendant de Vestris.

« — Sais-tu que c'est un homme tout à fait dans le mouvement...

« Bob Laurentville vint nous rejoindre; il avait vu la scène...

« — Chiche, Monique : c'est un Parisien de Paimbœuf ou de Lure?...

« Nous avons deviné juste : il était de je ne sais plus où, un coin reculé de province... »

Tante Hélène, amusée, écoutait le récit et la mimique de sa nièce; elle voyait en pensée ce paysan du Danube, tombé dans ce salon de raffinés :

— Était-il ridicule en tout, ce sauvage?...

— Non pas; Monique nous a dit qu'il était spirituel et n'avait pas l'air trop bête; il était, du reste, bien physiquement... Il habitait..., je ne sais plus où, et faisait je ne sais plus quoi...

— C'est vague..., dit tante Hélène, en ouvrant la fenêtre pour recueillir les rayons du soleil...

— Tout ce que je puis vous dire, tante Hélène, c'est qu'un mari comme cela..., ah! non...

— C'est vrai, Nicole; un mari qui ne sait pas danser un blue ou la huppa-huppa,... pouah!... Enfin il y aura toujours des Bob, n'est-ce pas?...

— Et c'est bien heureux!... répondit Nicole d'un petit ton sec...

Dans l'après-midi, M^e Lecoq vint sonner à l'Her-

mitage, pour convenir de l'heure du départ pour Tournebec.

Il ne voulut pas accepter à dîner, préférant reviser sa machine; il repartit, trottinant, les coudes au corps, son petit chapeau melon posé sur le haut de sa tête maigre.

M^{me} de Villarmé et Nicole s'étaient habillées avant le dîner, et s'amusaient de se retrouver en tête à tête en si grande toilette.

A huit heures, très exactement, l'auto de M^r Lecoq stoppa devant *l'Hermitage*.

Nathalie, qui n'aimait certes pas le bruit des moteurs, avait une sympathie déférente pour le notaire abandonné par cette « pas grand'chose ».

Elle ouvrit la porte, et lui annonça qu'il n'attendrait pas longtemps. En effet, dans l'escalier bien éclairé, M^{me} de Villarmé et sa nièce descendirent, chaudement enveloppées de lourds manteaux épais.

La nuit était fraîche. Tante et nièce se tassèrent à l'arrière, au fond de la voiture de forme un peu désuète.

Le moteur était bon, mais la carrosserie était un laissé pour compte d'une maison secondaire.

Le trajet était relativement court; mais, pour de moins prudents que M^r Lecoq, il eût été bien plus rapide.

A l'heure exacte, il déposa les deux voyageuses à l'entrée de la salle des concerts, où déjà les autos s'alignaient.

Sous un porche glacial, les arrivants se succédaient, pour se diriger tous à la fois dans le vestiaire agencé de façon rudimentaire.

Ayant enlevé son vêtement, Nicole ouvrit son petit sac, en tira sa glace, redonna un pli gracieux à ses cheveux, fit courir son doigt sur ses sourcils fins, cligna des yeux pour en mieux mesurer le regard, et sortit sa houppette qu'elle promena sans

aucune gêne sur son gracieux visage; puis, avec des gestes mesurés, elle sortit son bâton de rouge, dont elle frotta ses lèvres.

De droite et de gauche, elle sentait des regards féminins, qui n'étaient pas tous remplis de douceur; elle voyait dans cette foule beaucoup de personnes qui se connaissaient, se saluaient, se demandant des nouvelles de leur grippe, de leurs enfants; les hommes, en tendant leurs vestiaires, regardaient à la dérobée cette jolie inconnue, sans en avoir l'air, et par-dessus la tête de leur femme.

On chuchotait un nom, mais des mines interrogatives faisaient comprendre à Nicole qu'elle intriguait et ne plaisait guère.

Dans la salle, déjà très garnie, on entendait le brouhaha des chaises qui s'abaissent dans un bruit sec.

L'orchestre grinçait pour l'accord des instruments; les nouveaux arrivants saluaient de droite et de gauche.

M^{me} de Villarmé sourit à ses amis, gagna sa place du milieu, suivie de Nicole, élégante, tout heureuse, quoiqu'elle voulût paraître indifférente, de pouvoir se dire : « Je suis la mieux... »

Avant de s'asseoir, toute l'assemblée se retournait et examinait la tribune qui s'élevait au fond de la salle; dans les places de choix s'exposaient celles auxquelles on avait fait une réputation de beauté et d'élégance.

L'ante Hélène les indiqua du regard à Nicole, qui, sans grande attention, les déclara médiocres.

La jeunesse est impitoyable dans ses jugements catégoriques...

Les trois coups frappés, le concert débuta par une symphonie, fort bien exécutée.

Une artiste, célèbre par un rôle fameux qu'elle avait créé à Paris, donna quelques fragments.

Nicole, qui l'avait entendue, crut de bon goût de faire des restrictions, de ménager ses applaudissements, et décréta, assez haut pour être entendue de ses voisins :

— Elle n'est pas dans un de ses bons jours; je l'ai entendue à Paris, c'était autre chose...

Avec cette petite phrase, Nicole était sûre de son effet, mais elle se trompait; on était venu là parce que la meilleure société devait y être représentée, et les auditeurs n'entendaient pas être pris pour des béotiens.

La critique de Nicole tomba silencieusement, comme un petit caillou au fond d'un puits.

Après trois heures de musique, la soirée était terminée. Les fauteuils claquèrent d'un même bruit sec, tandis que, en foule, le vestiaire était envahi.

Quelques regards, peu habitués aux veilles, se voilaient de sommeil; la poudre était tombée des joues, maintenant congestionnées; on remettait en hâte les lourds manteaux; les femmes enveloppaient leur tête d'une écharpe de dentelle, ou s'en allaient nu-tête; les hommes enfouaient leurs mains dans les poches, courbaient le dos, et se composaient un visage de bonne humeur pour affronter le temps maussade qui faisait la rue noire, le sol boueux et le ciel sans étoiles.

Les autos attendaient le long du trottoir, puissantes machines aux phares mis en veilleuse.

Des phrases se croisaient, des rires se répondaient au milieu des bruits de moteurs en marche; des appels de trompe, de klaxon, indiquaient à chacun où stationnait sa voiture.

Tante Hélène et Nicole eurent quelque peine à s'habituer à cette obscurité épaisse; mais, près du porche d'entrée, ce bon M^e Lecoq les attendait, pour les guider dans la nuit.

En route, tante Hélène et Nicole échangèrent leurs impressions.

Nicole voulut bien concéder que c'était une assez jolie soirée, mais... qu'il y avait micux; et comme M^{me} de Villarmé savait qu'une grande part de snobisme entraînait dans les dires de sa nièce, elle ne s'attarda pas à discuter et avoua simplement qu'elle avait goûté franchement ce beau concert très artistique.

Comme une heure du matin tombait du clocher de la basilique, M^e Lecoq stoppait devant *l'Hermitage*.

Nul bruit dans la petite ville... Au loin, un chien hurlait; un autre lui répondait, là-bas, dans quelque ferme du côté des Dunes.

Une fenêtre était allumée sur la place; une autre, là-bas, derrière l'église... Et toute la pensée s'en allait fouiller derrière ces rideaux, pour y chercher la vie cachée.

Dans *l'Hermitage*, le silence, car Nathalie était montée de bonne heure; M^{me} de Villarmé n'aimait pas la tenir éveillée pour ces longues attentes du soir.

Au haut du palier, Nicole souhaita une bonne nuit à sa tante, et, peu à peu, tout s'apaisa dans la grande et calme demeure.

Ainsi qu'il avait été convenu avec sa cousine Jane, tante Hélène devait laisser Nicole partir le samedi, pour regagner Paris.

La veille de ce départ, la journée fut exceptionnellement belle; une dernière fois, la jeune fille voulut revoir la plage, la mer et son horizon sans bornes.

De bonne heure après le déjeuner, tante et nièce reprirent le chemin de Luc.

Nicole était particulièrement affectueuse; elle

avait passé son bras sous celui de sa tante Hélène et crispait sa main gantée sur sa canne rustique.

Elles traversèrent le vieux Luc d'un pas rapide, pour arriver plus tôt sur la plage déserte. Personne :... rien que l'immensité bleu sombre, frangée d'argent ; le soleil semblait descendre dans la mer qui balançait ses rayons dorés ; pas de hautes vagues, ... à peine un frémissement qui s'achevait en petites crêtes aiguës.

Les deux femmes regardaient au loin, devant elles, bien au delà de l'horizon, et leurs pensées trouaient le ciel bas qui rejoignait la mer.

Quelque temps elles furent silencieuses ; puis, d'un même pas régulier, elles parcoururent la grève, faisant lever des mouettes qui s'envolaient sur la mer...

— Ah ! tante Hélène, c'est vraiment beau, cette immensité...

— Oui, mais que ces heures sont brèves où l'on peut la contempler sans être gelé...

Un vent léger qui semblait traîner avec lui toute la fraîcheur du soir, s'accrocha aux épaules de tante Hélène et de Nicole ; leurs petits feutres, rudement enfoncés, le laissèrent passer sans lui donner prise.

— Rentrons, Nicole ; il fait nuit bien vite...

Elles reprirent le chemin déjà parcouru, et Nicole avoua se sentir toute renuée par ce spectacle nouveau pour elle.

— Pour un peu, je vous comprendrais, tante Hélène, et qui sait si je ne me mettrai pas, un jour, à aimer la campagne, en hiver?..

— Nicole, et le dancing?...

— Ah ! ça, c'est vrai, et vous n'en avez pas, à Presville?...

— Et nous n'en avons pas !...

— Alors !... en route pour Paris...

Et toutes deux poursuivirent leurs gais propos, sans s'apercevoir que la nuit était tout à fait venue...

C'était la dernière soirée de Nicole; il lui restait à finir sa malle; elle le fit hâtivement avant le dîner...

Un peu de mélancolie, dans ce dernier repas; on ne passe pas six semaines d'intimité avec une jeune nièce charmante, sans qu'il vous en coûte de la voir partir.

La soirée était lente à s'achever; Nicole revoyait déjà Paris, pensait aux amis qui l'attendaient... Et puis, partir,... n'est-ce pas toujours l'inconnu qui vous ouvre les bras? Tandis que, pour ceux qui restent, c'est une impression de vide, de silence, de vie qui se referme.

Enfin, c'était décidé : le lendemain, Nicole prenait l'express.

Pour ne pas attendre à Tournebec et y passer des heures inoccupées, M^{me} de Villarmé se fit conduire en auto, avec sa nièce, seulement à l'heure du train.

Nicole quitta *l'Hermitage*, jetant un dernier regard sur le jardin endormi sous la gelée blanche; elle salua Nathalie, sut la remercier de ses soins fidèles, mais n'emporta ni ses regrets, pas même son admiration.

Elle ne vit pas le pincement de lèvres de la vieille Normande, qui pourtant voulait dire tant de choses...

Ayant surveillé avec méthode le chargement de sa malle, Nicole prit place dans l'auto, qui démarra sans bruit.

Quelques commères, qui digéraient sur le pas de leur porte, regardèrent les voyageuses; mais, à cette heure, Presville était déserte.

— Eh bien ! tante Hélène, dit spontanément Nicole, j'y reviendrai, au printemps, peut-être...

— Choisis un meilleur moment, Nicole. Le printemps pleure trop, en Normandie ; attends que mes lilas soient en fleurs, ce sera bon signe...

— Oh ! des lilas, c'est vrai, vous en avez ; je viendrai les cueillir, avec Bob et mes amies...

Au nom de Bob, tante Hélène hocha la tête...

— Quoi, tante Hélène, vous ne voulez pas de Bob ? Il a pourtant une belle voiture, je vous assure, et qui marche bien...

— Je ne dis pas, acquiesça M^{me} de Villarmé ; mais il n'y a pas que la belle machine : il y a Bob, et tu sais, ton Bob... !

Le fin visage de Nicole s'était empourpré ; elle répondit :

— Mon Bob !... Tante Hélène, comme vous dites ça !...

« Hé ! hé ! pensa M^{me} de Villarmé, Bob est un sujet qu'il ne faut aborder qu'avec circonspection. »

Elle fit adroitement dévier la conversation, mais elle vit bien que les yeux de Nicole n'avaient plus leur sérénité...

A la gare de Tournebec, il y avait ce jour-là beaucoup de voyageurs ; la tante et la nièce se hâtèrent de prendre le billet, de faire enregistrer les bagages, pour se réfugier dans une grande salle d'attente, malpropre et mal chauffée.

Elles y furent quelques instants à peine ; brusquement, un employé annonçait l'express de Paris.

Tout aussitôt, ce fut la ruée : soldats, civils, paysans avec de larges paniers encombrants ; robustes Normandes empanachées, la mine rouge, l'air effaré, le chapeau en bataille, voulaient passer, bousculant pour arriver les premières.

Cette masse vivante traversait les rails, d'un air

apeuré, gagnant le quai comme des naufragés qui abordent.

Les employés, excédés de questions, de renseignements, dirigeaient chacun sur la voie qu'il devait prendre, et c'était des appels, des gestes ronds de parapluie déplié, dont on faisait des signaux.

On montait, sans savoir, dans les premiers compartiments ouverts, se dirigeant sur Paris, alors qu'on cherchait la ligne de Vire.

Alors c'était des cris, des rires, des colères, des gros mots; une descente échevelée de paquets mal ficelés, de paysans et de grosses bonnes femmes.

Tante Hélène et Nicole, distraites d'abord par ce brouhaha, avaient repris leur entretien devant le compartiment ouvert, dans lequel Nicole avait déposé sa mallette, son parapluie et son manteau de voyage.

Elle allait repartir pour Paris, heureuse de retrouver sa vie, et puis sa mère aussi, son père, et tout cet intérieur quiet et doux de belle aisance confortable.

— Vous allez venir bientôt, tante Hélène?... demanda Nicole en montant dans son compartiment.

— Oh! je n'irai à Paris qu'après Noël; j'aime passer cette jolie fête à l'ombre de notre basilique...

— Et le réveillon?... demanda Nicole d'un air mutin.

— Oh! le réveillon! tu sais...

Tante Hélène fit la moue.

— Ça ne vous amuse pas?... C'est pourtant ce qu'il y a de mieux, dans la fête de Noël.

— Oh! tu es une parfaite parpailote, ma Nicole...

Sous l'injure, Nicole rit franchement.

— Non; mais, à vous dire le fond de ma pensée, je trouve, tante Hélène, que ces messes de minuit

n'ont rien de religieux ; on pense beaucoup plus au réveillon qu'à prier...

— C'est justement pour cela, ma charmante nièce, que je préfère les vraies messes de minuit, dans les églises de village. Cette nuit de Noël doit être ou folle, si l'on ne croit à rien, ou très recueillie, si l'on a gardé sa Foi...

Sans plus écouter, Nicole, distraitement, ajouta :

— Je crois que nous ferons réveillon chez les Laurentville ; on en a parlé...

— Avec Bob?... ajouta tante Hélène...

— Naturellement !...

— En voiture !... cria l'employé qui fermait les portières. Nicole, penchée par la fenêtre, donna une poignée de main à sa tante, la remercia sans effusion bruyante, car elle était toujours mesurée dans ses démonstrations.

Un sifflement, un peu de fumée grise, et le train glissa sur ses rails.

Au loin, une courbe ; le convoi dessinait un long ruban, et les derniers wagons disparurent.

Lorsque, après le départ du train, M^{me} de Villarmé se retrouva seule sur le quai, elle regagna en hâte la sortie, fuyant cette impression de solitude que laisse toujours un départ.

Elle revint à pied jusqu'au cœur de la ville ; les rues étaient désertes et ne reprenaient leur animation qu'après le déjeuner, lorsque les employés et travailleurs retournaient en hâte à leurs affaires.

Elle passa l'après-midi à faire quelques courses, puis, vers le soir, elle regagna la gare pour rentrer à l'Hermitage.

Comme elle arrivait chez elle, elle vit, sur la porte, Nathalie qui, d'un geste lointain, lui tendait un télégramme.

Elle entra vivement dans le vestibule, et, sans

même prendre le temps de déposer son parapluie et son menu bagage, déchira fiévreusement le message.

Elle le fit avec cette hâte angoissée que l'on a pour ouvrir une dépêche, croyant toujours y trouver la mauvaise nouvelle, le malheur soudain.

Mais le visage de tante Hélène s'éclaira d'un tranquille sourire. Elle releva la tête et dit à la vieille servante, qui était calme, mais le visage figé :

— Nathalie, c'est M. Henry qui s'annonce...

— Ah ! bien, c'est bien tant mieux...

— Mais voilà : il ne me dit pas l'heure de son arrivée ; ce sera dimanche, c'est tout ce que je sais...

Que ce fût demain, le matin ou le soir, peu importait à Nathalie : son visage mobile disait la satisfaction : elle retourna, tranquille et rassurée, dans sa cuisine, tandis que M^{mo} de Villarmé remontait dans sa chambre.

Elle était si contente de cette prochaine visite que le vide laissé par le départ de Nicole était comblé par cette attente ; tant de plaisir allait lui être apporté par l'arrivée de ce grand neveu Henry.

Fils d'une cousine de tante Hélène, morte peu avant la guerre, Henry Sabrès s'était fixé dans la propriété qui lui revenait à la mort de son père, qu'il avait à peine connu.

Là, il faisait de l'élevage ; mais sa vie de campagnard lui laissait assez de loisir pour n'en pas faire un sauvage.

« Tout de même, pensait M^{mo} de Villarmé, en quittant ses vêtements contre sa confortable toilette d'intérieur, je me demande bien ce qui peut amener Henry dans mes parages... »

Elle songeait à ce neveu avec une évidente satisfaction.

Non seulement elle l'aimait à cause du souvenir

affectueux qu'elle portait à sa mère, mais parce qu'elle avait de l'attirance pour son caractère sincère, si peu fait au dur réalisme d'après-guerre.

Tout en rangeant lentement les menus objets qu'elle avait éparpillés sur le large guéridon situé au milieu de sa chambre, elle laissait sa pensée revenir à Nicole.

Elle s'étonnait de ne pas sentir davantage l'absence de sa jolie nièce. Et pourtant elle l'aimait, elle la trouvait charmante, point sotte... Mais pourquoi son passage ne laissait-il pas ce souvenir vivant qu'on a accoutumé de garder de ceux qui séjournent quelque temps sous votre toit ?

Impression étrange qu'elle ne s'expliquait pas, et qui venait peut-être de ce que Nicole, comme ses charmantes contemporaines, n'avait aucune personnalité.

Tante Hélène le regrettait, et, s'accrochant à ce regret, le comblait par le souvenir d'autres qualités que possédait la jeune fille.

C'était l'heure de philosopher ; le feu de bois jetait ses hautes flammes ; M^{me} de Villarmé vint s'asseoir, frissonnant de bien-être et de contentement aussi ; car nous sommes ainsi : une bonne nouvelle suffit à mettre tant de joie dans nos pauvres cœurs que, tout aussitôt, la vie semble rayonner autour de nous, dans un halo de sérénité...

Courts passages, dont il faut saisir la radieuse brièveté, sans espoir de les retenir ; les heures douces passent, rapides, et le cœur se crispe de n'être pas assez fort pour arrêter leur course fugitive.

En faisant son service ponctuel, Nathalie, quand elle était de bonne humeur, donnait d'amples détails sur les événements du jour ; ses réflexions ne manquaient pas de sagesse, mais l'aménité en était absente... Elle gardait en elle une amertume qui

enlaidissait à ses yeux le long chemin de la vie qu'elle parcourait sans ferveur.

Cependant la venue de M. Henry lui était agréable, c'était visible... Elle l'avait vu tout jeune... et puis « Madame l'aimait bien, ce neveu-là », et c'en était assez pour que le jugement de Nathalie se fût heureusement fixé sur l'opinion de sa maîtresse.

Il fut décidé que l'on préparerait, pour le voyageur attendu, la grande chambre qui se trouvait « en par devant », comme disait la haute Normandie.

Effectivement, cette chambre, qui était tout à fait à l'extrémité de la maison, était visitée par le soleil aussitôt qu'il daignait paraître.

Dès le matin, Nathalie fit le branle-bas ; elle voulait que tout fût très bien.

Tante Hélène entra dans le vaste appartement pour y mettre ce je ne sais quoi d'indéfinissable, qui est la grâce et l'intelligence de la femme, dans un simple bouquet, dans un bibelot bien placé, dans une draperie aux plis heureux...

Puis, comme la matinée s'était écoulée sans que ni lettre, ni nouvelle dépêche ne vint annoncer l'arrivée de son neveu, tante Hélène, voyant que la journée s'annonçait belle, s'en fut jusqu'à une propriété voisine de trois kilomètres, où elle savait retrouver de fidèles et bons amis : le colonel et M^{me} Thierry, qui s'étaient retirés là depuis que la guerre leur avait pris leurs trois fils.

En accédant au château par l'allée verte qui contourne la pelouse, tante Hélène ressentait toujours une sorte d'angoisse à se retrouver en face de ses amis, pour qui la vie n'avait plus désormais ni présent ni avenir.

Un silence poignant régnait dans cette demeure où deux cœurs déchirés essayaient de vivre en se cachant leur douleur.

Un chien noir dormait sur le perron; il reconnut la visiteuse et gronda doucement, pour avertir seulement. Voilà une visite, semblait-il dire, et il se soulevait, flairant, soufflant un peu aussi, car il se faisait vieux.

M^{me} de Villarmé entra dans le hall; tournant à droite, elle vit la porte du fumoir ouverte; ses amis n'y étaient pas...

On se connaît si bien, entre voisins de campagne, que l'on arrive rapidement à savoir les habitudes de chacun.

Tel jour, ils sont ici; par la pluie, ils sont là; le soleil les chasse de chez eux; à telle date, ils s'absentent; et de cette vie commune au grand jour naît une intimité point gênante, mais pleine de bonhomie.

Il faisait un beau soleil, la porte était ouverte, le colonel et sa femme étaient au fond du jardin, regardant les espaliers qui étendaient leurs rameaux contre le mur.

— Vous voilà, gentille amie, dit le colonel, en baisant la main de tante Hélène.

Et comme sa femme disait sa joie de la voir, elle leur annonça la bonne nouvelle que lui avait apportée la dépêche.

— Comme vous devez être contente!... dit M^{mo} Thierry.

— Je suis très heureuse, répondit M^{mo} de Villarmé; j'aime beaucoup ce grand garçon, dont ma pauvre cousine était si fière et qu'elle a si bien formé. Depuis un an j'attendais sa visite...

— Vous nous l'amènerez?... demanda le colonel.

— Oui, si toutefois il reste plusieurs jours, car ce voyage doit être un voyage d'affaires, sans doute...

En causant, les trois promeneurs contournèrent l'allée du fond qui démarquait le potager du jardin

d'agrément; et M^{me} Thierry regardait ces bois morts que le printemps ferait bientôt revivre.

Après être rentrée quelques instants au salon, tante Hélène quitta ses amis; elle voulait rentrer avant que le jour ne baissât.

D'un pas vif, elle reprit le chemin déjà parcouru; mais le vent soufflait, et le froid pénétrant rendait la marche pénible. A côté d'elle, de petits bambins, le nez rouge et les doigts gonflés, regagnaient une ferme voisine.

Ils s'arrêtèrent sur la route pour la regarder passer, et, sans mot dire, se sauvèrent à toutes jambes, en éclatant de rire.

— Petits sauvages! murmura tante Hélène, en souriant.

La porte de *l'Hermitage* était entr'ouverte; M^{me} de Villarmé n'eut qu'à la pousser... Nathalie était sans doute en face, à l'épicerie du coin.

Dans le vestibule, un grand chapeau noir et un lourd pardessus d'homme étaient accrochés... Sans même les apercevoir, tante Hélène allait jeter un regard dans le petit salon, lorsqu'une double exclamation arrêta sa surprise :

— Henry!...

— Tante Hélène!...

— Quand es-tu arrivé?...

— Il y a un instant...

— Mais tu n'avais rien mis sur ta dépêche?...

— Non, et je suis très coupable; mais, avec une auto, est-on jamais sûr, non seulement du lendemain, mais de l'heure suivante?... Un éleveur avec qui je suis en relations m'a conduit jusqu'à votre porte...

— C'est vrai, il faut que je t'embrasse, mon grand...

— Très volontiers... Il pencha sa haute taille, et le neveu et la tante s'embrassèrent avec effusion...

M^{me} de Villarmé, se reculant de quelques pas; regardait son neveu avec une orgueilleuse satisfaction.

A mi-voix, comme pour elle, elle murmura :

— Non, décidément, tu es mieux que Bob...

— Bob?...

Henry Sabrès leva les sourcils, attendant une explication.

— Tu ne le connais pas; c'est un sauvage de l'espèce moderne...

Et tous deux, s'étant compris, rirent franchement...

— Maintenant, dit M^{me} de Villarmé, viens que je te conduise dans tes appartements...

Elle monta, le précédant de quelques marches. Sur le palier du haut, elle lui indiqua sa chambre, et, tournant le commutateur, il revit avec plaisir la grande pièce confortable qu'il occupait chaque fois qu'il venait voir sa tante.

Il lui semblait retrouver tous les souvenirs laissés ici.

— Trois ans déjà... Comme le temps passe ! dit-il. Car, se voir à Paris, ce n'est pas se voir, et notre dernière rencontre fut si brève...

— Tu te souviens, Henry?...

— Si je me souviens, tante Hélène...

Ils évoquaient ces deux journées exténuantes, sous un soleil de plomb, pour aller enterrer une vieille tante de quatre-vingt-sept ans, que l'on croyait ne devoir jamais mourir. Acariâtre, mauvaise, ayant toute sa tête, elle était la terreur de tante Hélène et d'Henry qui allaient la voir par respect pour le passé et pour la famille qu'elle représentait.

Comme elle avait craint, dans son égoïsme de vieille fille, que l'on ne vînt à elle que pour soigner sa succession, elle avait prévenu Henry et sa tante,

un jour que tous deux lui faisaient visite, qu'elle était libre de tester en faveur de qui il lui semblait bon.

Cette déclaration, sans ambage, avait ravi de joie les deux visiteurs; ils n'en avaient point été surpris et avaient continué leurs devoirs respectueux envers elle.

A sa mort, la vieille demoiselle avait fait de sa bonne sa légataire universelle.

Tous ces souvenirs revenaient à la mémoire de tante Hélène et d'Henry.

Mais ils avaient tant de choses à se dire que les questions se pressaient sur leurs lèvres avec cette rapidité qui semble jeter la pensée pêle-mêle.

En descendant pour le dîner, tante Hélène, soudain, interrogea :

— Mais, au fait, Henry, quel bon vent t'amène en Normandie, à cette époque?...

— Je vais à Troarn acheter des chevaux...

— Peste!... dit tante Hélène...

— Je suis agriculteur, l'oubliez-vous? et, dans notre rude Morvan, nous n'avons que de beaux bœufs...

— Et de belles nourrices!...

— Oh! dit-il en riant, les belles nourrices, ça tend à disparaître, avec la crise de la natalité...

Ils étaient assis en face l'un de l'autre et causaient à bâtons rompus; tante Hélène posant des questions à Henry qui avait à peine le temps d'y répondre.

Elle l'interrogea sur la vie là-bas, sur les voisins qu'elle avait connus autrefois; et c'étaient des nouveaux noms qui lui étaient inconnus et qui étaient les intimes d'Henry.

Il lui parla de la vente du manoir des Vieilles Roches, situé à quelques kilomètres de sa propriété.

— Comment, demanda tante Hélène, ces pauvres

de Durand n'ont pas pu garder leur vieux domaine?...

— C'est plutôt la vie qui ne les a pas gardés, parce que tous deux sont morts...

— Mais quand ça?...

— Il y a déjà deux ans...

Un silence sépara tout à coup tante Hélène de son neveu, parce que sa mémoire cherchait les lointains souvenirs.

Elle revoyait le château des Vieilles Roches, si haut perché, là-bas, près de la Montagne Noire, et le vieux ménage qui recevait avec tant de sereine bonté. Morts sans enfants, pas d'héritiers proches, le château vendu; quelques pages de la vie effeuillées;... et maintenant de nouveaux venus vivaient à cette même place, refaisaient de la vie, du mouvement à leur tour... Ainsi s'enchaîne le ruban de la vie.

Henry poursuivait, donnant des détails sur tout le voisinage. Que de changements partout, jusque dans le village où des maisons nouvelles s'élevaient, où d'anciennes étaient tombées d'abandon et l'usure.

— Vois-tu, dans ton voisinage, des jeunes filles susceptibles d'être épousées?...

Le grand garçon fit la moue : pas une ne lui plaisait.

— Mais, à Paris, tu sors beaucoup quand tu y vas?...

— Ah! Paris..., dit-il, en s'arrêtant au milieu de la pièce; parlons-en, tante Hélène; écoutez-moi bien : j'ai fait le serment de ne jamais épouser une Parisienne...

— Serment bien imprudent, mon neveu!...

— Serment très sage, fait après mûre réflexion; et ceci demande des explications; je vais vous les donner...

Henry arpentait maintenant la pièce; il riait de son beau rire franc, sain et vigoureux...

— Savez-vous, tante Hélène, que je fais figure de sauvage, quand je vais à Paris?...

— Sauvage?... un sauvage civilisé..., dit-elle.

— Non, non, un vrai sauvage; je suis démodé...

— Le mot est charmant, il te convient, en effet...

— J'ai tous les défauts d'avant-guerre...

— Mais pas ceux d'après, heureusement!... dit tante Hélène, en se levant pour préparer le thé que Nathalie apportait.

Tout en procédant à ces menues occupations, elle avait songé tout de suite à Bob... Poursuivant tout haut le fil de ses pensées, elle demanda à Henry ce qu'il pensait de ses « cadets », qui comptaient quelques années de moins que lui, et étaient bien ceux d'après-guerre.

Il eut la sincérité de reconnaître qu'ils avaient de l'énergie, qu'ils étaient travailleurs et bien plus tôt mûris que ne l'avait été la génération précédente.

— Mais..., ajouta-t-il.

— Mais?... demanda tante Hélène, tandis qu'elle lui offrait du sucre.

— Eh bien! voilà: ils ont fait trop complètement table rase de tout ce que nous aimions, de tout ce que nous respections...

Puis Henry s'arrêta brusquement, pour achever sa grave pensée par une boutade:

— Tante Hélène, n'insistez pas; du reste, vous me comprenez, je le sais, et puis, que diable, vous savez bien que je n'ai pas les cheveux calamistrés, vernis, laqués, que j'ai gardé un peu de moustache, et que...

Non, décidément, Henry ne voulait pas se raconter; tante Hélène le comprit, elle le connaissait si bien!...

Après un court silence il reprit cependant, de lui-même, le sujet que tous deux avaient à peine effleuré :

— Tante Hélène, à vous dire vrai, les jeunes filles modernes...

— Quoi? les jeunes filles modernes, elles n'ont rien d'effrayant...

Ce disant, M^{me} de Villarmé avait pris un tricot laissé là, sur le guéridon de chêne; et, recomptant les mailles qu'une aiguille tombée avait laissé échapper, elle attendit le procès de Nicole et de ses amies.

Henry voulut bien reconnaître qu'elles étaient jolies, mais sans charme; décidées, intelligentes, pas plus que leurs mères, et que surtout leur intelligence avait remplacé le cœur; il ajouta que, à son avis, leur esprit de décision leur enlevait de leur féminité...

A ce mot désuet, tous deux éclatèrent de rire.

— Ta, ta, ta..., dit tante Hélène avec sagesse, je reste convaincue que tout cela n'est que façade, et que nos jeunes filles restent, pour la plupart, toutes prêtes à faire des femmes exquisés;... nous en parlerons...

Là-dessus, les douze coups de minuit sonnèrent; Henry s'excusa d'avoir prolongé la soirée, mais c'était par pure forme, car M^{me} de Villarmé n'aimait pas à écourter l'après-dîner, le meilleur moment de la journée, disait-elle.

Ils se séparèrent au haut du palier et ne devaient se revoir que le surlendemain, car Henry passait la journée à Troarn...

Les jours devenaient de plus en plus courts, à l'approche de Noël; la vie se couvrait de mystère, de silence et de brume.

M^{me} de Villarmé faisait de grands rangements,

en vue de son départ prochain pour Paris, après les fêtes qui finissaient l'année.

Lorsque son neveu revint de sa courte absence, il annonça de nouveau son départ, cette fois définitif...

— Déjà!... dit M^{me} de Villarmé.

— Mais oui, ma tante, car vous savez que je suis fidèle à mon pays sauvage, pour y célébrer les fêtes de Noël...

Tante Hélène regarda Henry qui traversait le hall, après avoir accroché son pardessus et son large chapeau.

Elle ne répondit rien, car elle avait compris que son neveu, comme elle, avait le culte du terroir.

Ils se quittèrent donc le lendemain, pour une longue séparation; cependant Henry répéta la phrase qu'avait prononcée Nicole le jour de son départ :

— Chère tante, je reviendrai au printemps...

Et tante Hélène sourit en disant :

— Eh bien! tu rencontreras ma bien jolie nièce Nicole, la fille de Jane Millières.

Le grand neveu leva les sourcils, fit la moue, et demanda en se retournant :

— Jeune fille moderne?...

La tante hésita; de la crainte passa dans son regard :

— Oui et non..., dit-elle.

— Vous répondez comme une Normande..., insista-t-il.

— Eh bien! voilà : elle est moderne,... oui; elle a les cheveux coupés;... mais elle est charmante, et je la crois...

— N'insistez pas, tante Hélène; je la connais sans l'avoir vue. Elle a son bachot, se croit une intelligence, n'a pas de finesse, aucune sensibilité, et peu de cœur...

— Comme tu as la dent dure, mon neveu...

— Oh ! non... Seulement...

Comme il avait déjà la main sur la porte pour l'ouvrir, tante Héléne, qui avait ce jour-là l'humeur taquine, reprit :

— Reviens au printemps...

Il fit une moue qui ne voulait dire ni oui ni non...

Ayant pris sa valise, serré la main de Nathalie, qui, pour lui, adoucissait son regard, lui souhaitant bon voyage et prompt retour, il laissa passer tante Héléne qui tenait à l'accompagner.

Comme ils étaient partis en avance, ils allèrent jusqu'à la halte voisine pour attendre le train de cinq heures.

Un sifflement aigu annonça le convoi presque tout de suite; M^{me} de Villarmé conduisit son neveu jusqu'à son compartiment, et, pour cacher l'émotion qui la gagnait, à ce nouveau départ, elle détourna la tête, regarda la pendule, et dit une phrase banale :

— Le train est à l'heure...

Henry ne fut pas dupe de cette supercherie; il connaissait le cœur de tante Héléne; il ne répondit rien; mais, dans l'encadrement de la porte, il passa son large buste, fixant le regard affectueux qui voulait se dérober, et dit en manière d'au revoir :

— Alors, tante Héléne, au printemps, n'est-ce pas?... avec ou sans Nicole...

Sur cette ironie, il remonta la glace de la portière; le temps était humide et froid, et la nuit était noire...

Les journées finissaient maintenant avant quatre heures, et l'on était à la veille de Noël.

En sortant, M^{me} de Villarmé alla sonner chez la comtesse de Longpré, qui s'affaiblissait de jour en jour.

Marcelline lui donna des nouvelles et lui fit promettre de revenir, tout de suite après les fêtes.

Pour la veillée, tante Hélène recevait ses bons amis, le colonel et M^{me} Thierry, qui passaient avec elle ces heures calmes précédant le doux mystère.

Le temps s'était mis au sec, et la gelée avait durci le sol. C'était vraiment Noël. Le clair de lune était si beau qu'il faisait l'ombre des choses nette et comme en relief.

Les magasins de la place étaient tout illuminés; les gamins, le nez rougi de froid, écrasaient leurs faces violacées aux vitrines brillantes de sucreries, de surprises et de décorations scintillantes.

Dans la nuit calme, le premier tintement de l'office résonna; un vent léger en emporta l'écho jusqu'à Luc et Langrunc, qui répondirent par la voix de leurs clochers.

La sonnerie des couvents se mêlait timidement à celle de la basilique, et cette harmonie sereine faisait descendre dans les cœurs la paix mystérieuse et l'espérance vague de joies infiniment douces.

Nathalie, ayant préparé un excellent et fin réveillon, était partie la première, sa chaufferette à la main, afin de prendre sa place, non loin de la chaire, d'où elle voyait la statue miraculeuse.

M^{me} de Villarmé et ses amis allèrent la rejoindre, pour occuper les chaises qu'elle leur avait gardées.

L'église était pleine; les hommes indifférents restaient près des portes; les femmes, emmitoufflées dans leurs fichus et leurs chauds vêtements, gagnaient leur place à petits pas, apportant avec elles l'odeur froide d'une nuit d'hiver.

Les enfants ouvraient des yeux émeuillés que l'envie de dormir agrandissait encore.

Les cierges brûlaient à profusion, les ornements brillaient sous le jeu des lumières.

On toussait, on se mouchait; de tout petits mar-

mots que leurs mères tenaient sur le bras, s'endormaient, puis se réveillaient en criant; les chaises étaient remuées, changées de place.

Dans le bas de l'église, les hommes, massés, chuchotaient, élevant la voix par moments.

A minuit, un cantique s'éleva, le Noël, invitant les chrétiens à se souvenir de l'heure solennelle.

C'était une belle voix d'homme, fruste, non éduquée, mais d'un timbre chaud, dont certaines notes avaient des sonorités émouvantes.

Modeste travailleur qui s'ignorait lui-même et chantait pour rendre service à la paroisse.

Fête paisible et douce, fête des tout petits.

L'office terminé, Nathalie était rentrée vivement préparer le petit souper que M^{mo} de Villarmé devait partager avec ses amis.

Les domestiques de M^{mo} Thierry les attendaient, en réveillonnant avec Nathalie...

Peu à peu, tous les bruits du dehors s'apaisèrent les uns après les autres; derrière les fenêtres, les lumières s'éteignirent; le silence enveloppait la ville et la campagne; la lune large et claire se jouait dans les carreaux obscurs.

C'était vraiment la Paix du ciel descendue sur la terre...

Durant ces quelques jours qui séparaient Noël et le Jour de l'An, tante Hélène alla revoir ses bons amis de Tournebec. Elle avait noué des amitiés sûres et durables.

Le caractère fermé, un peu défiant des Normands l'avait surprise, tout d'abord, autrefois; mais, peu à peu, elle avait appris à connaître les cœurs qui se donnent difficilement, peut-être, mais qui, après s'être donnés, ne se reprennent pas...

Le premier jour de l'année, qui est le plus cruel à vivre lorsqu'on n'a personne autour de soi, lors-

qu'on n'a ni enfant à gâter, ni affection proche, est le jour entre tous où l'on a besoin d'être heureux.

Tante Hélène ne voulait pas s'arrêter à ce tourment du cœur; elle passait ce jour-là chez ses amis Thierry. Dans l'après-midi, elle s'arrangeait pour distribuer bonbons, jouets et vêtements à ses nombreux protégés.

Comme à l'ordinaire, elle voulut, en rentrant, monter l'escalier noir et branlant de la famille Lemouton... Nathalie n'en saurait rien.

Mais, en heurtant discrètement à la porte, elle entendit des cris d'enfants, un juron, des grognements et un ronflement sonore; de la porte disjointe s'échappait une odeur âcre de mauvaise eau-de-vie...

La famille Lemouton avait fêté le Jour de l'An.

Le soir, M^e Lecoq vint offrir ses vœux à M^{me} de Villarmé, et un bouquet de fleurs de Nice, dont l'odeur grisante parfumait le studio.

Le notaire, qui n'avait plus de famille proche, restait à Presville pour les fêtes, et chaque année, depuis son malheur, il acceptait de dîner chez M^{me} de Villarmé, le soir du Jour de l'An.

L'année nouvelle s'était ouverte sous une pluie fine qui ne cessa de tomber pendant trois jours.

Mais la pluie est si fréquente dans ces régions qu'elle n'est plus un désagrément mais une habitude.

Il fallait bien partir quand même, et, dès la première semaine, M^{me} de Villarmé fit ses préparatifs immédiats pour aller à Paris.

Nathalie restait garder *l'Hermitage*, et prenait plus de temps pour voir sa compatriote Marcelline et bavarder avec M^{lle} Germaine, la chaisière.

En arrivant à Paris, tante Hélène ressentit, comme toujours, cette sorte d'épanouissement qu'elle éprouvait au sortir de ses longs séjours à la campagne.

Elle était reprise par la vie animée, trépidante, qui ne lui déplaisait point.

N'ayant pas gardé de pied-à-terre, elle descendit chez une de ses amies qui avait, au lendemain d'une ruine soudaine, monté une pension de famille, dans le quartier de Passy.

Fréquentée surtout par des étrangères, le milieu avait une note d'exotisme des plus séduisantes.

A peine arrivée, tante Hélène se trouva prise dans le tourbillon mondain de M^{me} Millièrès et de toutes les relations qu'elle conservait fidèlement à Paris.

Elle allait le plus souvent chez sa cousine qui l'accueillait comme une sœur.

Elle revit avec joie Nicole dans son cadre mondain, tout uniquement occupée de thés, courses innombrables chez ses amies, à travers Paris.

Toujours jolie, quoique un peu distante, elle parut contente de revoir tante Hélène; elle lui demanda des nouvelles de tous les visages entrevus lors de son séjour en Normandie.

Et puis, sans presque attendre d'être renseignée, elle sortit du salon, prévenant sa mère qu'elle ne rentrerait que pour le dîner.

M^{me} de Villarmé regarda la porte se fermer, puis tourna la tête du côté de M^{me} Millièrès. Celle-ci sourit, en sentant les yeux de sa cousine qui cherchaient les siens :

— Ça t'étonne, Hélène?...

— Non; je sais que tu as élevé ta jolie Nicole avec une liberté dont je ne crois pas qu'elle abuse...

M^{me} Millièrès, heureuse de cet hommage rendu à sa fille qu'elle chérissait, voulut expliquer :

— Tu comprends, il faut bien que cette petite soit élevée comme toutes ses amies, autrement elle souffrirait d'une éducation un peu surannée, soit dit entre nous.

Tante Hélène s'était rapprochée du radiateur ; mais comme elle ne prétendait pas commencer une tirade et la critique de l'éducation moderne, elle conclut sans malice :

— J'aurais mauvaise grâce à parler d'éducation, moi qui n'ai pas d'enfants. Mais, pour en revenir à Nicole, quand vas-tu la marier, ta charmante fille?...

Comme M^{me} de Villarmé prononçait ces derniers mots, la porte du bureau s'ouvrit, et M. Millières parut. Il avait entendu les dernières paroles de sa cousine, et dit en riant :

— Hé quoi ! Hélène, êtes-vous venue nous enlever Nicole ? Vous voulez la marier?...

— Non, non, dit-elle ; vous savez que je ne me mêle jamais de questions aussi redoutables...

M. et M^{me} Millières se regardèrent en riant :

— Oh !... redoutables..., dit cette dernière. Et son mari vint près d'elle, lui prit la main avec ferveur, y mit un baiser, et répéta en écho :

— Redoutables...

Tante Hélène esquissa un geste pour se voiler la face, et, leur tournant le dos, dit avec malice :

— Continuez, ne vous gênez pas, mes enfants...

Alors, en effet, M^l Millières ne se gêna pas et embrassa tendrement sa femme.

— Et voilà ! dit-il, en regagnant la porte de son bureau. Continuez toutes les deux à marier Nicole si cela vous amuse, mais ne l'ennuyez pas.

La porte fermée, Jane avait rapproché d'Hélène la banquette sur laquelle elle était assise.

— Au fait, Hélène, je suis assez liée avec toi pour te parler à cœur ouvert. Je crois que, parmi les danseurs de Nicole, il y en a un auquel ell

n'est pas indifférente, et maintes fois, dans nos réunions, je me suis aperçue que ce grand garçon brun, séduisant, ma foi, et très riche, semblait ne pas quitter Nicole; du reste, tu le connais : c'est...

La porte du salon s'ouvrit pour laisser passer M^{me} Bertrand-Thomas, une amie de M^{me} Millières; elle précédait deux autres relations qui ne pouvaient retenir tante Hélène; elle prit alors congé de sa cousine, en lui promettant de lui téléphoner.

Vers la fin de février, les Millières donnèrent une soirée, pour rendre les politesses qu'ils avaient reçues, et puis aussi pour faire voir aux amis malveillants que leur situation était fort enviable.

On retint tante Hélène qui se laissa facilement convaincre, et courut les magasins et les salons d'essayage avec sa cousine et Nicole.

La veille du jour où devait avoir lieu la soirée, tante Hélène, arrêtée en pleins boulevards, attendant l'autobus, ne fut pas peu surprise de s'entendre appeler à mi-voix :

— Tante Hélène, à Paris, si loin de *l'Hermitage!*...

L'autobus arrivait, elle le laissa passer, car elle venait de reconnaître la voix d'Henry.

— Et toi, mon grand neveu si loin du Morvan?..

— Il y fait si froid, en hiver...

— Oui, mais ce paysage austère ne manque pas de grandeur..., répondit-elle avec ironie.

Car elle savait bien qu'Henry n'était pas de ces fervents campagnards qui ont un certain goût pour mener la vie de vrai paysan.

Ils restaient là tous les deux, sans se soucier du remous vivant qui les entourait.

Paris s'illuminait de tous les feux du soir; une débauche de lumière mettait de l'éclat partout; une vie intense régnait dans ce quartier où le luxe des

magasins, la beauté des femmes, l'élégance du goût se trouvent réunis pour former un ensemble incomparable, que le monde entier nous envie.

Il semble, à voir ce mouvement, que la vie n'est pour tous que richesse, luxe, bonheur;... et pourtant, dans cette foule avide de vivre, que de misères, de désespoirs et de hontes!...

Henry ayant sa soirée libre, tante Hélène l'emmena dîner à Passy, à la pension de famille.

— Tu verras de charmantes Anglaises, une Belge qui ne parle pas beaucoup, enfin...

— J'accepte, tante Hélène, et sans vous dire bêtement : « Je vous verrai, cela me suffit », je le pense...

M^{me} de Villarmé aimait cette spontanéité qu'Henry gardait, en dépit de son âge — plus de trente ans déjà —; cela ne l'empêchait pas cependant d'avoir de la maîtrise de lui-même et une belle énergie.

Comme l'heure ne les pressait pas, ils descendirent la rue Royale, pour jouir du spectacle de Paris à la fin du jour.

Le métro, sa cohue montante et descendante, les amusait, car ils étaient là en flâneurs.

Mais, cependant, ils goûtèrent tous deux une vive satisfaction à se trouver dans le quartier aéré et calme de Passy.

L'amie de tante Hélène, M^{me} Vilbert, s'était trouvée veuve au début de la guerre, et sans grandes ressources; elle avait monté cette pension de famille, qui maintenant était prospère, ayant une clientèle de choix, recrutée parmi de jeunes étrangères de bonne famille.

M^{me} de Villarmé, et surtout son neveu, furent accueillis avec joie, et le dîner fut plein de gaieté.

Il y avait, ce soir-là, cinq jeunes Anglaises et trois Écossaises. Elles avaient le teint clair, les yeux suaves, et une façon charmante de dire :

« Aôh!... » à tout ce qu'elles ne comprenaient pas.

Mises en gaieté par la séduction naturelle d'Henry, elles l'entourèrent après le repas, fumant avec grâce, et lui apprirent des jeux d'esprit qui n'étaient amusants que parce qu'ils étaient expliqués dans un mauvais français.

Ces petits cris d'oiseaux effarouchés, ces exclamations sur un ton aigu, donnaient à cette soirée une charmante note d'intimité et de jeunesse, tout à fait séduisante.

Comme Henry prenait congé, les jeunes misses voulurent le retenir; mais, sur la douce objurgation de M^{me} Vilbert, elles le laissèrent se retirer, gardant la promesse qu'il reviendrait, si son séjour se prolongeait.

Il allait quitter tante Hélène, lorsqu'elle se souvint fort à propos de la soirée de sa cousine Millières.

— Au fait, Henry, tu viens au bal demain?...

— Au bal?... dit-il en poussant légèrement la porte, pour empêcher le froid de pénétrer.

— Mais oui; ma cousine Jane donne une soirée demain, elle sera enchantée d'avoir un danseur de plus...

— Un danseur comme moi n'est pas une grande ressource..., dit Henry, en relevant le col de son pardessus pour affronter le froid de la rue.

Mais tante Hélène était tenace; elle fit si bien qu'il fut convenu que, le lendemain soir, à neuf heures et demie, il viendrait la prendre.

S'étant invitée à déjeuner chez sa cousine, elle la prévint qu'elle lui amènerait son neveu.

Nicole, qui venait de se lever pour chercher ses cigarettes, revint prestement et, curieuse, demanda :

— Qui nous amenez-vous?...

— Mon neveu Henry...

— Ah! ce fameux neveu qui habite le Morvan?...

— Lui-même, Nicole...

Nicole ne répondit rien, alluma sa cigarette et passa du feu à son père.

Tante Hélène la questionnait des yeux, sachant bien que Nicole se méfiait d'avance du danseur annoncé; pour prévenir une critique possible, elle dit :

— Je ne vous amène pas un danseur émérite, peut-être, mais, en tout cas, un charmant garçon...

— C'est vrai..., se souvint M^{me} Millières, j'ai gardé un excellent souvenir de lui; mais mon souvenir remonte à plusieurs années déjà; il venait d'être reçu à l'Agro...

M^{me} Millières, toujours très femme du monde, sut dire un mot charmant sur Henry, qu'elle n'avait pas revu depuis longtemps.

Interrompant la conversation générale, le timbre d'entrée résonna par deux fois, sous une pression impatiente.

Nicole se leva si vivement que l'on entendit à peine ce qu'elle disait.

— C'est Bob,... sans doute..., murmura M^{me} Millières.

En effet, comme pour répondre, Bob Laurentville entra sans façon, serra vigoureusement des mains, avant même que l'on ait eu le temps de les lui tendre, et s'assit près de la table, puisant à même la jatte où reposaient des bananes et des mandarines.

Nicole lui donna une assiette, et, s'étant assise en face de lui, prit un fruit, pour que le geste désinvolte de Bob parût un peu moins choquant.

Lui ne paraissait nullement embarrassé.

— Je venais voir Nicole..., dit-il sans façon.

— Alors nous vous gênons?... dit en plaisantant M^{me} Millières.



Bon garçon, l'autre répondit :

— Non pas..., mais enfin...

Les deux cousines se levèrent, ainsi que M. Millières; et les jeunes gens restèrent seuls dans la salle à manger.

— Nico, dit familièrement Bob, cette rosse de Suzanne est furieuse...

Nicole mordit sa lèvre inférieure, sans répondre.

— Savez-vous pourquoi?...

— Non, mais ça m'est égal...

— Oh! la! la! vous êtes de mauvais poil, ma petite!...

Pour empêcher l'entretien de tourner à l'aigre, Nicole cacha son impatience et reprit avec plus de calme :

— Non, mais, Bob, que voulez-vous que me fasse la colère de Suzanne? Elle en a si souvent; une de plus, une de moins...

— Eh bien! voilà : elle a su que vous aviez une robe rouge, elle s'en était commandé une aussi...

— Elle a bien fait,... c'est la teinte à la mode...

— Oui, oui, chinez-la tant que vous voulez, parce que vous savez bien que cette couleur vous va mieux qu'à elle.

Malgré sa sourde rancœur, Nicole goûta le compliment, aussi mal exprimé qu'il fût.

Elle n'essaya pas de protester : elle savait que Bob disait vrai, elle savait aussi que Suzanne avait le teint fade, même à la lumière, que son cou était trop anguleux, et qu'elle, Nicole, était infiniment plus jolie.

Le jeune homme, qui venait d'achever une mandarine, accepta la cigarette que lui tendait Nicole, et, plus adouci, il reprit :

— Eh bien! voilà, mon petit Nico : je suis venu pour vous demander...

— Me demander quoi?... interrogea Nicole qui croyait deviner.

— Vous demander de ne pas mettre votre robe rouge...

La surprise la laissa interdite.

— Ma robe que j'ai fait faire exprès pour ce soir?...

— Oui,... car... — il hésitait — Il faut que je vous dise tout. Il paraît que votre robe est épatante; Maryse était à votre dernier essayage et l'a dit à Suzanne...

Si Nicole n'avait pas été aussi maîtresse d'elle-même, elle aurait éclaté en sanglots; elle se contenta de sourire, sans même desserrer les lèvres; mais, au coin de sa bouche, sous l'aile frémissante de son nez fier, un léger pli d'amertume parut, sans qu'elle puisse le dissimuler.

Le jeune homme, pensant sa mission terminée, se leva et, quittant Nicole après une vigoureuse poignée de main, lui dit :

— Alors, c'est entendu; mettez votre petite robe bleue que vous aviez chez la mère Berthevite; elle fait encore très bien aux lumières, et Suzanne, au moins, ne sera pas embêtée, car elle était d'une humeur de chien, dès ce matin. Je me défile; vous saluerez les « ancêtres » pour moi.

Sans se retourner, Bob ouvrit la porte et disparut dans l'escalier. Nicole regarda cette porte qui venait de se refermer, un léger soupir frissonna sous sa robe souple, ses petites mains délicates se refermèrent, comme des roses au soir d'un jour de printemps, et elle regagna sa chambre.

Sur son lit, elle regarda longuement l'exquise toilette de crêpe rouge que son père lui avait offerte, payant généreusement pour qu'elle fût la plus jolie.

Deux fins souliers de même teinte attendaient

d'être chaussés, et jusqu'à l'éventail assorti, dont les plumes palpitaient au souffle le plus léger. Tout l'ensemble de la toilette était un chef-d'œuvre d'harmonie de tons, de ligne gracieuse, de coupe parfaite.

Combien dura cette muette contemplation? Nicole seule aurait pu le dire; elle aurait pu dire aussi les mouvements si divers qui se disputaient son cœur.

Alors cette Suzanne craignait d'être moins jolie que Nicole?... Et Bob? voulait-il donc que Suzanne fût la plus jolie?... Pourquoi?...

Elle eut un sourire triomphant : elle mettrait sa robe, ses jolis souliers, et serait jolie comme jamais elle ne l'avait été.

Oui, mais Bob?... Elle rencontrerait son regard dur et froid, et, après, il était bien capable de passer de longs mois sans revenir... Êt alors?...

Mettre la robe bleue?... Elle la sortit de l'armoire où elle était précieusement enveloppée d'un sac de cretonne.

Elle l'étendit sur son lit;... mais, à côté de la toilette neuve, fraîche, dernier modèle de la haute couture,... la comparaison était insoutenable...

Pourtant...

Dans le regard de la jeune fille passa soudain une résolution bien nette, et, dans un effort de rapide volonté, sans presque savoir quelle force commandait à ses gestes, elle prit la petite bouteille d'encre à stylo, posée sur la table, et en versa quelques gouttes sur la robe toute neuve...

Sur l'étoffe brillante et légère, l'encre tomba; les gouttes s'élargirent sur le tissu, formant un halo délavé, comme sur un papier buvard.

La jolie robe était perdue...

A peine son geste accompli, Nicole en comprit

toute la folie; elle reposa la bouteille sur sa table, et, tombant assise sur sa chaise, elle pleura, la tête dans son bras replié, comme une toute petite fille qui a un gros chagrin.

On frappa à sa porte; elle releva la tête, tamponna rapidement ses yeux et dit :

— Entrez.

M^{me} Millières parut; tout d'abord, elle crut que Nicole écrivait, et, s'étant approchée pour lui dire que tante Hélène partait, elle vit les jolis yeux de sa fille tout pleins de larmes.

— Ma petite Nicole, mon chéri, qu'as-tu?...

D'un geste très doux, Jane Millières retrouva celui qu'ont toutes les mères pour adoucir une peine, consoler un chagrin : elle ouvrit les bras, et Nicole vint tout naturellement poser sa tête sur l'épaule maternelle et achever, dans ce tendre refuge, de pleurer ses dernières larmes d'enfant.

— Maman...

— Mais dis-moi, ma petite Nicole... Et déjà la voix de Jane Millières était toute émue.

Nicole essuya ses yeux, hésita un peu; mais, soudain, refoulant au fond de son cœur la vraie peine secrète qui venait de lui faire si mal, elle expliqua, en s'excusant de la maladresse qu'elle avait eue. Voulant remplir son stylo, elle l'avait fait trop près de sa robe; des gouttes d'encre étaient tombées, et la robe était perdue...

Une mère ne se trompe pas et connaît bien les secrets détours d'un cœur d'enfant qui souffre...

Mais M^{me} Millières ne voulut bien savoir que ce que Nicole voulut bien lui dire, et, pour lui enlever jusqu'à l'ombre d'un regret, elle la rassura, feignant de se réjouir que ce ne fût qu'une question de toilette abîmée qui eût mis tant de chagrin au cœur de sa fille.

— Mais, ma chérie, si ce n'est que cela, je vais te

la remplacer ; elle était fort jolie, c'est évident, mais le mal est réparable.

« Je le craignais de plus grande importance, ma petite Nicole... », dit tendrement Jane, en caressant les cheveux de sa fille.

Gagnée par tant de bonté indulgente, Nicole offrit de mettre sa robe bleue, ... mais sa mère sourit.

— Jamais ton père n'y consentirait, et moi non plus... Regarde : elle a fait sa saison, et cela si voit...

Jane Millières soulignait du doigt la fatigue de la robe que Bob, tout à l'heure, trouvait bien suffisante, pour que Suzanne ne fût plus en colère.

Jane Millières plongea son beau regard dans celui de sa fille ; elle avait mis ses mains sur les épaules encore frêles de Nicole, et, comme une grande sœur qui gronde sa cadette, elle lui dit avec un doux reproche :

— Il ne faut plus avoir de peine, et surtout pas de peine pour une robe ; je vais la remplacer, et, ce soir, ma Nicole sera quand même la plus jolie...

Ce sourire, cette tendresse maternelle, Nicole en subit le charme avec tant de douceur qu'elle ferma les yeux, noua ses jolis bras autour du cou de sa mère, en murmurant :

— Je ne vous aime pas assez...

Lorsque M^{me} Millières revint chez elle, elle trouva son appartement tout disposé pour la soirée qu'elle donnait.

Le tapissier, le fleuriste, le traiteur avaient très bien fait les choses, et Nicole, qui était restée pour remplacer sa mère, n'avait eu qu'à admirer la parfaite ordonnance et le goût délicat avec lesquels ces travailleurs avaient transformé l'appartement.

Tout heureuse de ses emplettes, M^{me} Millières, après avoir donné un rapide coup d'œil aux pièces

décorées, avait entraîné Nicole dans sa chambre.

— Voilà pour transformer ma Nicole en petite fée..., avait dit Jane, en déposant les grands cartons légers... Nous ne dirons rien à papa, tu viendras quand tu seras prête, et toutes deux nous lui ferons la surprise de nos toilettes... Regarde..

Tandis qu'elle parlait, amusée de voir Nicole redevenue petite fille pour ouvrir les paquets, elle les dévoilait un à un...

Une joie heureuse brilla dans les yeux de la jeune fille; ne sachant plus que dire, elle trouva le mot qui, à lui seul, dit tout :

— Oh! maman...

Les lumières du plafond se jouèrent sur les perles de cristal qui couvraient de dessins mystérieux le tulle d'un blanc irréel.

Des volants légers formaient la jupe presque longue. Un superbe éventail de plumes blanches avait remplacé celui qui gardait de trop mauvais souvenirs, et deux mignons souliers d'argent chausseraient, ce soir-là, les pieds de Nicole.

Après un dîner frugal, pris en hâte sur le coin de la table, chacun se retira dans sa chambre pour s'habiller et être prêt rapidement, car l'heure passait vite.

Vers onze heures, tante Hélène arriva avec Henry. Il y avait déjà beaucoup de monde; le grand salon était lumineux et brillant. Un parfum de femme, de fleurs, d'élégance, montait comme un encens léger; on entendait le vague murmure des conversations, et le jazz accordait ses instruments.

Jeunes gens et jeunes filles se retrouvaient, s'appelant familièrement par leurs petits noms; les mères semblaient, pour la plupart, les sœurs de leurs filles; beaucoup s'apprêtaient à danser...

Tante Hélène retrouvait chez sa cousine beau-

coup de ses relations, et tout de suite s'était formé, dans un coin du petit salon, un groupe de trois fidèles amis, auquel était venu se joindre Pierre Lambert, qui tenait, dans le monde littéraire, une place importante.

Entre gens d'esprit, la conversation prend tout de suite un tour si plein de vivacité et de charme que les instants fuient, rapides, sans même qu'on puisse s'en rendre compte.

Henry, qui avait retrouvé avec plaisir M. Millières, venait de causer avec lui; mais, se souvenant de sa fâcheuse équipée de l'an passé, avait négligé de se joindre aux nombreux danseurs.

Ayant aperçu M^{me} de Villarmé et le petit groupe qui l'entourait, il voulut la rejoindre; mais le jazz venait d'attaquer les premières mesures d'une rude sambah; les jeunes filles s'étaient collées étroitement aux jeunes gens, qui les tenaient sans douceur, et ces couples graves se secouaient en mesure, sans grâce, sans joie apparente, sans presque se parler.

Henry se trouva ainsi relégué près d'une encoignure de porte, où trois jeunes gens causaient avec animation, en passant leurs mouchoirs sur leurs cheveux plats.

— Épatante!... disait l'un.

— Oui, c'est vrai... Et puis cette robe a un chic!... disait l'autre. Elle est mieux que Suzanne... Qu'en dis-tu, Bob?...

Bob, après s'être réservé quelques instants, répondit assez sèchement :

— Je ne te dis pas, mon vieux;... mais Suzanne représente huit cent mille, c'est un chiffre... Son frère est près de claquer, et ses « ancêtres » ne jettent pas l'argent par les fenêtres...

— Tu es pratique, décidément..., reprit celui qui, le premier, avait prononcé « épatante ».

— Que veux-tu, ce n'est pas avec la petite Mil-lières que je pourrai facilement me payer un cabriolet; et puis, au fond, tu sais, toutes ces gosses, elles se valent...

L'un d'eux protesta :

— Non, je crois que Nicole vaut mieux que les autres; elle n'a pas la rosserie de Suzanne...

— Je te remercie, reprit Bob; tu sais que, dans six mois, nous serons tout à fait fiancés. Nous attendons que papa ait fait ses comptes de fin d'année et m'ait bien fixé ma situation auprès de lui...

— Ah! pardon, mon pauvre vieux! Alors, Suzanne est charmante...

— Je ne t'en demande pas tant; je sais qu'elle n'a pas beaucoup de cœur, mais elle a de la tête, et nous avons les mêmes goûts, nous ne nous embêtons pas réciproquement... Ça n'empêche, regarde si elle est jolie, ce soir, Nicole...

Les trois jeunes gens tournèrent un peu la tête et Henry suivit leurs regards. Il vit, en effet, Nicole radieusement jolie, scintillante, blanche, sa fine tête aux cheveux coupés ramenés en boucles blondes au-dessus de ses yeux.

Le jazz terminait son chant rauque et brutal; à ce moment, il y eut du mouvement dans le salon, et Henry put se dégager pour rejoindre M^{me} de Villarmé, qui, là-bas, dans la douceur calme du petit salon, regardait, avec ses amis, la fête élégante qui se déroulait sous ses yeux.

Comme Henry pénétrait dans cette pièce, une jolie voix, au timbre clair, saluait tante Hélène d'un ton légèrement ironique :

— Ah! tante Hélène, je vous trouve enfin!... Et, sans façon, Nicole prenait sa tante par les épaules et l'embrassait en riant.

— Et moi?... demanda Pierre Lambert.

Henry, qui n'avait pu encore placer un mot, espérait que la jolie Nicole allait savoir se défendre; mais elle dit négligemment :

— Si vous voulez;... ça n'a aucune importance...

— Alors, reprit celui-ci, ne m'embrassez pas, vilaine poupée, du moment que cela n'a aucune importance.

Sa vieille amitié avec les Millières autorisait ces escarmouches; mais tante Hélène, voyant Henry, eut une joie très vive.

— Nicole, dit-elle, voici mon neveu; viens vite que je te le présente, quoique vous vous connaissiez déjà, j'imagine...

Henry s'inclina, serrant dans sa main la toute petite main qui semblait fondre dans la sienne.

Et Nicole baissa légèrement la tête en rougissant.

M^{me} de Villarmé, à laquelle rien n'avait échappé de ce bref incident, en était stupéfaite. Eh! quoi..., Nicole rougissante, parce que ce grand diable la saluait?... Et son émoi ou son trouble la rendait plus jolie encore.

Pierre Lambert en avait fait la réflexion, et tous les quatre, ayant reformé leur groupe, tandis que Nicole et Henry se parlaient sans aucune gêne, maintenant, décidaient, non sans raison, que, ce soir, Nicole éclipsait toutes ses amies.

Et puis on lui trouvait un éclat particulier dans le regard; les indifférents pouvaient attribuer cela à l'animation de la fête; mais n'était-ce pas, plutôt, parce que, aujourd'hui, Nicole avait pleuré ses premières larmes de femme?...

Lorsque tante Hélène s'avança vers Nicole et Henry, elle les entendit qui riaient et semblaient évoquer déjà de multiples souvenirs.

Nicole ne lui laissa pas le temps d'être surprise,

et, la prenant familièrement par le bras, elle lui dit :

— Je connaissais votre neveu, M. Sabrès...

Elle ajouta, non sans malice :

— C'est lui qui, l'an dernier, était à cette soirée où...

— Ah ! je comprends..., dit tante Hélène, prise à son tour de fou rire.

Et, se tournant du côté de son neveu, elle acheva :

— Tu es ce fameux danseur que toutes les jeunes filles se passaient poliment, et qui ne sait que la polka...

« Alors, c'était lui, Nicole?... »

— Oui, oui, tante Hélène..., dit-elle en souriant et à mi-voix.

— C'était moi!... acheva triomphalement Henry, qui ne semblait nullement humilié par cette infériorité.

— Il n'y a pas de quoi être fier, tu sais...

Nicole voulut protester, mais Henry, ne se trouvant point offensé, se contenta de proposer à Nicole, pour effacer cette mauvaise impression, d'aller au buffet ; il lui offrit le bras, à la mode ancienne, au lieu de la pousser par le dos, comme le faisaient les petits jeunes gens qui entraînaient leurs danseuses vers les rafraîchissements, quand ils ne les y précédaient pas, pour être bien sûrs d'être servis eux-mêmes.

En les regardant quitter le petit salon, Pierre Lambert dit ce que chacun pensait tout bas :

— Ça ferait un joli couple...

— Oui... mais...

M^{me} Fleury-Herpin, dont la fille était aussi l'amie de Nicole, prit un air avisé pour confier :

— Je crois que Nicole est à peu près fiancée...

Et comme seul Pierre Lambert interrogeait, elle continua :

— Comment, vous ne le savez pas?... mais on ne parle que d'elle et du jeune Laurentville...

— Bob?... le cheveu plat?... Allons donc!... protesta l'homme de lettres avec véhémence, elle vaut mieux que cela!...

Tante Héléne triomphait, mais gardait un prudent silence.

— Peste! continua M^{me} Fleury-Herpin, vous êtes difficile, mon cher! Savez-vous que Bob, comme vous dites, aura un jour six millions?...

Et Lambert, repliant sa haute taille, caressa ses cheveux argentés, fit une moue dédaigneuse, et jeta du bout des lèvres, d'un air goguenard :

— Six millions?... lui,... peuh!... il ne vaut pas six sous!...

— Oh!... oh!... Les protestations de ses trois interlocutrices l'enhardirent dans sa boutade, qu'il se refusa à rétracter; puis tous les quatre se dispersèrent dans les pièces où les couples dansants commençaient déjà à être clairsemés.

Sans même s'en être rendu compte, Henry et Nicole avaient beaucoup plus parlé que dansé; ils s'étaient retirés dans un coin de la salle à manger, qui avait été aménagée de telle sorte que l'on pouvait s'y reposer sans être trop harcelé par les danseurs.

Et Nicole se sentait tout autre près de ce grand garçon qui ressemblait si peu à ses flirts et à ceux de ses amis.

Il disait des choses toutes simples, mais qui lui paraissaient nouvelles, à elle, habituée à n'entendre parler que de carbure, de vitesse ou d'argent.

Elle voulait se défendre de l'attrait soudain qu'elle ressentait en elle, mais à quoi bon?...

Sommes-nous tout à fait maîtres de nos cœurs?...

Henry était pris par le seul plaisir d'avoir à ses côtés cette fine et jolie Nicole qui voulait se donner

des airs de femme, et n'était vraiment qu'une toute petite fille.

La soirée se termina très tard, mais l'aube n'était pas encore venue lorsque les intimes quittèrent M. et M^{me} Millières.

Comme il avait été convenu, Henry devait, avant de quitter Paris, venir dire adieu à tante Hélène, et lui fixer approximativement sa venue à Presville, vers le mois de mai.

Mais, à sa grande surprise, dès le lendemain de la soirée, M^{me} de Villarmé trouva son neveu l'attendant dans le salon de M^{me} Vilbert.

Sans penser à rien, elle lui demanda s'il repartait le soir même, pour qu'elle eût la bonne chance de le revoir si tôt...

Tout d'abord, leur conversation fut peu animée; tante Hélène multipliait les questions, mais il était facile de deviner qu'Henry n'y répondait que distraitement.

Et puis, ainsi que lorsqu'il y a un sujet tout particulier qui vous absorbe et que l'on tait, Henry attendait qu'une question, un mot de sa tante lui permit d'aborder ce sujet.

Celle-ci, tout occupée de son départ, parla de choses insignifiantes... Était-ce involontaire ou non?... elle avait l'air assez inquisiteur, en fixant son grand neveu, qui, là, planté au milieu de la pièce, faisait quelques pas pour s'arrêter de nouveau, puis reprenait sa marche de va-et-vient, comme font les hommes qui ont l'habitude de vivre au grand air.

Alors, voyant qu'il ne pourrait pas parler, ou, tout au moins, que de sujets sans intérêt, Henry demanda, d'un air insignifiant, quelques détails à sa tante, sur son retour à *l'Hermitage*.

Il lui annonça que lui aussi allait repartir pour

le Morvan, et qu'il en avait déjà assez de Paris et de son mouvement trop agité.

Tante Hélène protesta :

— Tu ne vas pas partir sans retourner chez les Millièrès, j'espère bien? dit-elle en relevant la tête. Ils comptent bien te revoir encore et t'inviter de nouveau...

— Oh!... fit Henry.

— Quoi : oh?... Tu ne vas pas me dire que tu ne les trouves pas agréables; ils sont charmants..., dit-elle vivement, tournant une petite clef dans la serrure d'une valise.

— Je ne dirai rien... Oui, je les trouve charmants, aimables, Parisiens, etc., etc...

Et, avec ironie, il ajouta :

— Que faut-il dire encore pour vous satisfaire, tante Hélène?...

— Rien de plus, c'est assez, mon neveu; je sais ce que je voulais savoir.

Et, d'un petit air entendu, elle boucla définitivement sa malle, qui s'en alla rejoindre, dans l'encoignure de la chambre, une valise et de nombreux paquets.

Un silence léger régnait entre eux; chacun semblait indifférent aux pensées de l'autre, et pourtant M^{me} de Villarmé, comme Henry, aurait voulu percer le secret qui demeurerait entre eux...

Tante Hélène s'avança près de la porte-fenêtre, écarta le rideau pour examiner le ciel où traînaient les derniers brouillards de l'hiver.

Le mouvement de la rue fixa un instant sa pensée; mais Henry, qui était au fond de la pièce, parla le premier, et le silence fut rompu.

— Vous quittez Paris demain, définitivement, tante Hélène?...

— Mais oui, Henry... Elle appuyait sur sa réponse avec un peu d'étonnement, car elle lui avait

dit et redit que, sans la soirée de ses cousines, qui l'avait retenue, elle serait déjà rentrée chez elle.

Henry fit un mouvement de la main qui tenait son chapeau, et, de l'autre, il releva sa courte moustache, de ce geste imprécis qu'ont les hommes, et qui semble aussi bien en redresser l'ordre qu'appuyer sur les lèvres des paroles qui ne doivent pas en sortir.

— Du reste,... ajouta M^{me} de Villarmé, que ces silences coupés de phrases indifférentes agaçaient un peu, je suis heureuse, comme dit la chanson, « de revoir ma Normandie... »

« J'aime m'y retrouver pour y vivre les premiers jours de printemps, et je crois décidément que ces mille liens que nous crée la vie quotidienne deviennent bien puissants, quand les années succèdent aux années. Toi-même, n'éprouves-tu pas cela pour ton cher vieux manoir?... »

Elle s'était retournée, et, face à son neveu, regardait, avec ses petits yeux pleins de malice, l'effet de cette phrase banale sur ce grand garçon qui avait l'air, aujourd'hui, un peu désesparé...

Il fit une moue et répondit sans aucun empressement, soulevant le bras dans un geste d'incertitude qui laissait tout supposer.

Tante Hélène allait d'un meuble à un autre, vidant ici un tiroir, déchirant là des lettres et des enveloppes ouvertes, mettant fin aux préparatifs que son départ nécessitait.

Henry fit encore quelques pas dans la pièce, puis s'avança près de sa tante; elle le regarda encore, un sourire relevait légèrement le coin de sa bouche, creusant dans sa joue fine une fossette qui, tout à coup, lui donna une expression de jeunesse exquise... Il prit la main qu'elle lui tendait; elle crut, à son air décidé, qu'il allait parler; il parla, en effet, mais ce fut pour dire, d'un ton résolu :

— Alors, tante Hélène, cette fois je vous dis adieu...

— Oh!... adieu est un bien vilain mot, entre nous; moi, je te dis tout simplement « au revoir », comptant bien que tu viendras d'ici peu à *l'Hermitage*...

Henry se retourna brusquement, comme si sa pensée avait été devinée malgré lui, et, avec la plus mauvaise foi du monde, il répondit :

— Ne comptez pas sur moi, tante Hélène; j'ai un travail fou, et je veux mettre sur pied ce syndicat agricole pour lequel je prévois déjà beaucoup d'ennuis...

Puis, s'inclinant, il s'avança vers la porte qu'il entr'ouvrit sans hâte.

Tante Hélène suivait chacun de ses mouvements; comme il se retournait une dernière fois pour lui dire « au revoir », elle le regarda profondément, et leurs yeux se confièrent un peu de leurs pensées.

Mais elle était trop fine pour le questionner; il était trop ému pour lui en dire davantage, et puis il était mécontent aussi de s'être senti deviné sans même avoir eu à parler.

Alors, sans un mot de plus, il referma la porte, et tante Hélène l'entendit s'éloigner; le bruit de ses pas était assourdi par le tapis qui longeait la galerie;... elle ne perçut bientôt que le choc de la porte d'entrée qui retombait lourdement.

Sans même s'apercevoir des longues minutes qui s'écoulaient, tante Hélène demeura debout au milieu de sa chambre, les yeux fixés sur la porte par où Henry venait de partir; mais sa pensée s'en était allée bien au delà de cette pièce silencieuse.

La nuit était venue, elle donna de la lumière, le plafonnier répandit une joyeuse clarté.

Un peu plus tard, elle recut la visite de M^{me} Millières; elle accourait bien vite, craignant de ne

pouvoir aller le lendemain à la gare pour le départ du train.

Elle confia à sa cousine que cette fin de carnaval, si mondain, la fatiguait; mais sa jolie figure reposée, aux traits calmes, au teint éclatant, démentait ses paroles.

Devant le regard incrédule de tante Hélène, elle sourit et n'insista pas. Elle parla de Nicole, et, tout de suite, tante Hélène demanda sans préambule :

— Alors, à quand le mariage?...

Jane fit l'étonnée; elle releva la tête, fixa un instants la lampe électrique, cligna des yeux et demanda :

— Quel mariage?...

— Celui de Nicole, évidemment, ma petite Jane; ce n'est pas le mien!

Au coin de la joue, sous le sourire à peine esquissé, la fossette de tante Hélène se creusa de nouveau.

Et, comme en sortant d'un rêve, écarquillant les yeux, les fermant tour à tour, M^{me} Millières reprit :

— Le mariage de Nicole... Pauvre petite, elle a bien le temps, et je ne vois pas...

Tante Hélène vint s'asseoir en face de sa cousine et dit, plutôt pour avoir une contradiction qu'en étant convaincue :

— Elle n'est peut-être pas pressée; pourtant, parmi tous ses danseurs...

Mais ces paroles tombaient dans le silence; M^{me} Millières, assise sur le canapé qui se cachait entre les deux fenêtres, eut un geste alangui.

— Dis-moi, Jane, verrai-je Nicole avant de repartir?...

M^{me} Millières hésita; prête à partir, elle se souvint :

— Je crois bien que Nicole ne viendra pas au-

jourd'hui; mais certainement elle ne manquera pas d'aller te dire adieu à l'heure du train.

En ouvrant la porte pour sortir, M^{me} Millières se retourna pour ajouter :

— Tu sais, elle t'aime beaucoup, Nicole...

Les deux cousines traversèrent la galerie où l'ombre du soir mettait de la douceur sur les meubles, sur le tapis clair, autour des ampoules voilées de verres irisés.

Une dernière fois, elles se serrèrent la main avec affection, et Jane Millières, ramenant autour de son fin visage la fourrure tiède qui avait glissé sur ses épaules, disparut en laissant derrière elle son sourire de femme heureuse...

De son pas menu, tante Hélène regagna sa chambre; elle hochait la tête, regardait distraitemment ses ongles brillants, revenait à la cheminée, déplaçait un bibelot, le reposait à côté, puis, une dernière fois, ayant vérifié ses colis et bagages, elle prit machinalement un journal plié, qu'elle avait glissé derrière la pendule, et allait le lire, en attendant le timbre du dîner.

Mais elle lisait si distraitemment que le sens de l'article lui échappait.

Rien n'est insipide comme une lecture faite en pareille disposition d'esprit.

Alors elle abaissa son journal sur ses genoux et laissa sa pensée s'en aller au gré de son désir.

Elle récapitulait les visites qui s'étaient succédées chez elle en un jour, et n'était pas dupe de l'embaras, des réticences, des longs silences qui en avaient fait les frais.

Sa cousine comme son neveu Henry étaient venus et partis sans avoir dit ce qu'ils avaient à dire.

Elle en était là de sa rêverie lorsque, à la porte, elle entendit un léger bruit : on frappait.

Elle dit : « Entrez », et ce fut la radieuse vision de Nicole. Radieuse, en effet, tant de jeunesse heureuse brillait dans ses yeux.

— Qu'as-tu?... demanda tante Hélène, sans préambule.

A peine une hésitation pour répondre :

— J'ai, j'ai que je suis très heureuse de vous trouver encore; j'avais peur de vous manquer ce soir, et demain, à la gare, je vous aurais à peine vu un instant...

Elle s'était assise sur ce même canapé où, quelques instants auparavant, sa mère s'était assise, elle aussi.

Mais quelle vivacité dans le regard! Tante Hélène ne put s'empêcher de le lui redire encore.

La jeune fille détourna habilement la réponse, se retranchant derrière le bonheur inconscient qui, parfois, nous enveloppe sans cause, seulement pour nous donner l'illusion de ce que veut dire ce mot « être heureux ».

Elle racontait à tante Hélène toutes ses menues occupations des jours passés, émaillant d'un mot preste sa conversation vivante et enjouée.

Non, en vérité, jamais tante Hélène ne l'avait vue si joyeuse... Qu'avait-elle donc au cœur? car toute joie féminine vient du cœur.

Elle raconta sa journée, parla de ses projets du printemps; on annonçait des mariages parmi ses jeunes amies.

— Et toi?... dit tout naturellement tante Hélène, quand vas-tu m'annoncer le tien?...

Brusquement, et cette fois sans hésiter, Nicole répondit en souriant :

— Ce ne sera pas encore pour cette année; je vous l'ai dit, tante Hélène : je ne suis pas pressée, j'ai une existence qui me satisfait, je sais ce que je quitterais, je ne sais pas ce que je trouverais...

Comme elle allait partir, parce qu'il était très tard, on frappa assez brusquement à la porte.

Tante Hélène, qui n'attendait plus personne, en fut toute surprise; elle dit : « Entrez ! »

Dans l'encadrement de la porte, la haute silhouette d'Henry apparut. M^{me} de Villarmé eut une surprise non feinte.

— Je te croyais déjà presque parti...

Nicole s'était levée, puis assise sur un pouf, près de la table, et puis s'était relevée encore, en riant aussi bien de la surprise de sa tante que de sa joie à elle. Car si tante Hélène, au lieu de fixer Henry d'un air ironique, s'était retournée du côté de sa nièce, elle aurait pu lire dans les yeux de celle-ci une joie que, malgré elle, Nicole ne pouvait dissimuler.

— Assieds-toi, mon grand neveu...

Mais celui-ci ne voulut pas; il partait définitivement, tout à l'heure; voyant qu'il en avait le temps, il était revenu demander à tante Hélène des papiers de famille, pour une généalogie, et des souvenirs qu'il recueillait.

Prétexte?... mais non; il avait oublié, en effet, le précieux paquet.

Nicole, du coin d'ombre où elle était assise, demanda :

— Il n'y a donc pas que les femmes qui sont étourdies?...

— Si, si,... assura Henry, elles ont tous les défauts...

Et il s'avança jusqu'à la jeune fille, en la fixant :

— Aussi, cette fois, je me sauve jusqu'au bout du monde, là-bas, dans mon vieux Morvan sauvage...

— Merci pour nous deux..., dit tante Hélène. Sauve-toi, en effet, car Paris ne te rend pas galant.

Il salua profondément, en répondant :

— Je suis à la mode du jour...

Mais son amertume était feinte; M^{me} de Villarmé le connaissait bien et donnait à ses répliques le peu de valeur qu'elles avaient...

N'était-il pas son cher grand enfant gâté, auquel elle passait ses sautes d'humeur et ses fantaisies vagabondes?...

A peine avait-il fermé la porte sur lui que Nicole revint s'asseoir près de tante Hélène :

— Quel drôle de garçon..., dit-elle.

— N'est-ce pas? Il est charmant, ne trouves-tu pas?...

— Oh! tante Hélène, charmant est beaucoup dire; il ne ressemble pas aux autres, voilà tout...

— C'est justement ce que je trouve de si plaisant en lui...

La jeune fille fit une jolie moue, qui fit de ses lèvres un fruit rouge; elle hocha la tête pour exprimer sa pensée confuse...

— Je ne suis pas de votre avis, tante Hélène; j'aime bien les gens comme tout le monde...

— Comme tout le monde?... demanda, stupéfaite, M^{me} de Villarmé, en retirant ses grosses lunettes d'écaïlle.

— Eh oui!... La fantaisie, la folie : tout ça ne me plaît guère.

— A ton âge, peut-on dire pareille chose?...

Fort de sa conviction, Nicole fit un petit discours raisonnable à sa tante qui lui semblait l'être si peu.

— Mais oui, ma tante; nous, les jeunes, nous aimons ce qui est cadré, pratique, bien ordonné... Que voulez-vous...

Non,... non;... tant de sagesse alliée à tant de jeunesse dépassait l'esprit de M^{me} de Villarmé... Eh quoi! tout ce qui lui semblait le plus séduisant

dans son neveu, c'était au contraire, aux yeux des autres, son tort le plus grand?..

Elle essaya de lire dans le regard de Nicole si elle était bien sincère en parlant ainsi; mais oui, et, suivant sa pensée secrète, la jeune fille fixait le point lumineux projeté sur la table par l'ampoule irisée du plafond.

Elle consulta son fin poignet où sa montre se cachait, et, voyant l'heure tardive, elle se leva, referma son manteau, et, comme conclusion, dit à sa tante :

— Non, décidément, tante Hélène, votre neveu...!

Comme piquée au vif par la curiosité, celle-ci leva la tête vers sa nièce et, la regardant en souriant, demanda :

— Eh bien! quoi, mon neveu...?

— Eh bien!... eh bien!... La jeune fille hésitait... Eh bien! rien, voilà. Et maintenant je vous dis adieu, ou plutôt au revoir, car j'irai vous voir, petite tante; j'aime votre *Hermitage*, la grand'route de Luc et les petits sentiers qui se cachent autour de Presville.

Tante Hélène attendait la solide poignée de main qui, d'ordinaire, marquait les effusions de Nicole; mais la jeune fille, d'un geste infiniment doux, prit sa tante par le cou, l'embrassa à plusieurs reprises, avec beaucoup de sincère affection, et partit... Et M^{me} de Villarmé sentait le doux parfum qu'elle avait laissé derrière elle...

La rue était sombre, mais, sitôt arrivé à Passy, les magasins jetaient de la lumière; rue Franklin, la jeune fille hâta le pas pour rejoindre, à cette heure fiévreuse, la station du métro.

Devant elle, une haute silhouette qu'elle dépassa, car elle marchait vite; puis, aussitôt, elle entendit derrière elle des pas se hâter; elle se sentit rejointe,

puis dépassée, en même temps qu'elle avait l'intuition qu'on allait lui parler.

— Mademoiselle Nicole...

Elle s'arrêta : c'était Henry Sabrès qu'elle n'avait pas reconnu devant elle.

Tous deux gardaient ce silence émouvant que l'on observe quand trop de pensées vous absorbent.

Ce fut la jeune fille qui parla la première, pour dire des riens, mais pour entendre au moins sa voix et rompre ce silence qui la gênait malgré elle.

Coquette, elle dit :

— On dirait vraiment que nous nous sommes donné rendez-vous, et pourtant...

— Et pourtant quoi?... demanda Henry.

— Pourtant je vous croyais déjà parti, depuis ce matin...

— Oh ! dit-il, le hasard fait quelquefois bien les choses...

Mais à peine avait-il prononcé cette phrase banale qu'il la regretta ; Nicole poursuivait sa marche, et dit seulement :

— Je me sauve, je suis en retard, et je vais me faire arracher les yeux... Mais, vous-même, n'allez-vous pas manquer l'heure de votre train ? Vous n'êtes pas tout près de la gare de Lyon...

Il fit un geste des épaules qui disait son indifférence, et répondit :

— Peu m'importe ; si je le manque, j'en prendrai un autre. Personne ne m'attend là-bas, alors...

— Quelle belle liberté !... dit Nicole d'un ton convaincu. Vous êtes bien heureux...

— Vous aimez tant que cela la liberté?... demanda-t-il, amusé, sachant bien que la jeune fille, élevée de façon toute moderne, n'était astreinte par aucun joug, pas plus celui des usages d'autrefois que celui de l'autorité de ses parents... alors...

Mais Nicole, fidèle à cette allure qu'elle avait

si bien prise, vanta la beauté de la vie libre, sans entrave, guidée seulement par la raison et le vouloir.

Henry regardait la silhouette gracieuse et si souple de sa charmante compagne; il aimait son pas régulier, sa démarche saine, et puis cette élégance parfaite qui la rendait précieuse dans toute sa personne.

Le contour de son fin visage se découpait dans l'ombre projetée par la lumière.

Henry n'entendait rien de la grande dissertation sur l'éducation, la liberté acquise et ses bienfaits; seul le bruit charmant de la voix douce résonnait à ses oreilles comme le murmure d'un vent frais au premier jour de printemps.

D'un petit geste bref, Nicole tendit la main à Henry, lui laissa son sourire dans un adieu, et se perdit dans la foule pressée qui descendait les marches et s'engouffrait sous terre.

Depuis le départ de tante Hélène, M^{me} Millières et Nicole avaient été reprises par la vie mondaine, qui battait son plein. La saison était particulièrement animée dans le cercle étendu de leurs relations.

Et puis il y avait, pour les absorber l'une et l'autre, quelques mariages en perspective, que l'on annonçait officieusement.

Un jour que la mère de Nicole revenait d'un thé, elle ne fut pas peu surprise d'apprendre que Bob Laurentville était à peu près fiancé à Suzanne Vincent.

Sans vouloir paraître mal supporter cette nouvelle, elle se promit d'en parler à sa fille.

Les fiançailles de Bob?... et quoi,... elle n'en savait rien... Décidément, ces Laurentville étaient bizarres,... il fallait l'avouer. Et Nicole?... enfin,

quoi?... ni l'un ni l'autre ne s'étaient jamais rien dit, et pourtant... ces visites constantes, à toute heure du jour, que faisait ce jeune homme?... Alors ça ne voulait rien dire?...

En souriant, M^{me} Millières revint par la pensée à vingt années en arrière... Quel progrès dans les usages, ou quel changement, plutôt!

Elle hésita, se demandant si ce changement était un bienfait ou seulement relâchement de mœurs; et comme elle voulait s'adapter à son époque et vivre selon l'esprit des temps nouveaux, elle conclut que ces relations si libres, de jeunes gens à jeunes filles, étaient un vrai progrès.

Tout en songeant de la sorte, elle était arrivée chez elle, et Nicole, rentrée déjà, était au salon avec son père.

Pendant le repas, M^{me} Millières observait sa fille, se demandant si elle savait, ou si elle devait lui apprendre la nouvelle?...

L'air calme de celle-ci lui fit présumer qu'elle ne savait rien, et, après un peu d'hésitation, elle décida en elle-même de ne parler ni de Bob ni de ses fiançailles.

Après le dîner, du ton le plus naturel, Nicole raconta qu'elle avait vu Maryse qui lui avait annoncé les fiançailles officielles de Bob.

A cette nouvelle, M. et M^{me} Millières parurent étonnés, mais bien plus encore lorsque leur fille, en souriant, leur dit :

— Ça vous étonne?... Moi, pas; Bob est bien assez mal élevé pour nous avertir les derniers...

— Pourtant..., insinua M^{me} Millières, qui rêvait, nonchalamment assise près du guéridon.

— Il n'y a pas de pourtant..., riposta vivement Nicole, mais sans humeur; Bob synthétise l'égoïsme et le sans-gêne... Lui seul, et c'est assez.

La jeune fille parlait avec calme en glissant ses doigts fins sur sa nuque rasée.

Puis elle sortit de la pièce. Ses parents se regardèrent avec la plus profonde stupéfaction.

— Comment?... dit Jane,... c'est ainsi qu'elle parle de Bob Laurentville?...

— Oui...

— Et moi qui m'imaginai que Nicole...

M. Millières sourit et ajouta avec un peu de mélancolie :

— Tu t'imaginai très bien connaître Nicole et Bob,... et tu vois que tu les ignorais l'un et l'autre, ta fille autant que ce grand garçon, pourtant de nos intimes...

Un silence les sépara un instant ; mais, reprenant tout haut le fil de leurs pensées, ils conclurent, de la conversation de Nicole, qu'un flirt n'était décidément qu'une distraction sans importance.

L'évaluation de la grosse fortune des Laurentville ne leur laissa pas même de regrets.

Et puis, avec un peu d'égoïsme, ils eurent une petite satisfaction à songer que Nicole n'allait pas encore leur être enlevée par le mariage.

— Pourtant, elle a vingt ans..., dit M^{me} Millières en souriant. Et, comme en écho, son mari répéta : « vingt ans », et sa pensée remontait le cours de ces vingt années écoulées.

Henry Sabrès ne se rappelait pas s'être jamais autant ennuyé au manoir que depuis son retour de Paris.

La grande avenue de buis, qui montait jusqu'à son domaine haut perché, lui semblait insupportablement longue, et l'immense terrasse qui dominait la campagne d'une solitude navrante.

Il s'était assis sur le mur bas qui retenait des arbres fruitiers collés aux pierres séculaires :

Il avait allumé sa pipe; son vieux chien *Tom* sommeillait près de lui, contre sa jambe haut guêtrée, qu'il agitait d'un balancement désœuvré.

Le jour tombait là-bas, très loin, derrière les Monts du Forez, et, dans un brouillard bleu, on distinguait encore la forme imprécise du Puy de Dôme.

A perte de vue, les champs sombres, les prés verts, la masse compacte du bois de Serlay, les toits rouges et bleus du hameau de Semilly, et, serpentant à travers ce vaste paysage, la grand'route solitaire. Ça et là, la tache claire des lourds bœufs blancs ruminant dans les prés; d'un chemin creux s'éleva le chant tranquille d'un paysan rentrant au logis.

— Bonsoir, monsieur Henry...

Cinq petits garçons revenant de l'école passaient en bas, au pied du mur sur lequel Henry Sabrès était assis.

Les gamins avaient pris le chemin le plus court, soulevant la barrière du verger, traversant l'herbe humide et se poussant gaiement.

On sentait l'ardeur secrète du printemps qui allait éveiller la nature. Une langueur angoissée traînait sur la campagne.

Des bruits insaisissables chantaient l'hymne réchauffant de la terre voluptueuse; les arbres frémissaient.

Mais, le soir, quand tombait le doux crépuscule, toute la désespérance et l'attente vaine écrasaient l'âme inassouvie...

Dans ce Morvan, où les saisons rudes et chaudes demeurent ce qu'elles doivent être, le printemps a des aurores plus douces et des crépuscules troublants...

Aux pieds d'Henry, le chien désœuvré, d'un bond

souple, sauta sur le mur; assis tout près de son maître, il le regardait en ayant l'air de dormir.

Alors Henry se leva, et Tom le suivit; la nuit venait; des points lumineux s'allumaient aux fenêtres des villages lointains.

D'une ferme des Roches-Noires, un chien hurla, et celui du moulin d'en bas lui répondit longuement.

Mauvaise heure!...

Décidément, la nuit chassait Henry de la terrasse; il vida sa pipe contre le rebord de granit de la fenêtre de la cuisine, et, d'un pas nonchalant, il rentra au manoir.

Sa haute taille semblait toucher la porte de fer; en passant, il inclinait toujours un peu la tête.

Il monta l'escalier de pierre; au premier étage se trouvait sa chambre.

C'était une belle grande pièce, dont l'unique fenêtre était si large qu'elle occupait tout un pan de mur.

A travers ses grandes vitres inégales, l'immense paysage se déroulait à l'infini.

Cette pièce, il l'avait voulue intime, comme tout ce château, ancien pavillon de chasse, vieux de trois siècles; et tout ce qui l'entourait gardait les souvenirs de sa famille disparue.

En bas se trouvait le salon où Henry, frileux, aimait voir flamber les grandes branches tordues.

Les soirées étaient encore fraîches, et, pour maintenir une douce tiédeur dans les murs épais, chaque soir il trouvait, au salon, le feu clair aux flammes immenses qui montaient dans la cheminée.

Machinalement, il s'était assis devant le piano, où demeurait ouvert un cahier de musique.

Ses doigts distraits couraient sur le clavier, cherchant un air ou suivant peut-être une pensée, et, sans même qu'il eût feuilleté sa musique, l'air connu d'un jazz lui revint sous les doigts.

Il sourit, haussa les épaules, quitta le piano, et revint s'asseoir près du large guéridon où la lampe donnait sa lumière adoucie.

En vain ses yeux suivaient les lignes du livre qu'il avait entre les mains; mais, devant ces caractères dansants, une forme s'estompait.

Elle avait une ligne féminine, et une petite tête à cheveux courts et blonds se profilait sur la page tremblante.

Il ferma le livre comme il avait fermé le piano, et, d'un geste inutile, l'envoya à l'extrémité de la table, en murmurant pour lui seul :

— Imbécile...

Peu à peu, Henry Sabrès s'était habitué de nouveau à sa vie solitaire. Et puis le moment des grands travaux était venu; il y avait près du manoir une petite maison dans laquelle il logeait la mère Chevette, vieille servante qui ne voulait pas mourir loin du château où elle avait servi pendant plus de cinquante ans.

Le toit de la chaumière demandait des réparations. Au fond de la grande cour, le pressoir était à réparer; il fallait faire vite avant que tout le temps des hommes ne fût pris par les grands travaux de la terre...

Après Pâques... retournerait-il à Troarn?... et s'arrêterait-il à l'Hermitage, chez tante Hélène?...

M^{me} de Villarmé, rentrée en Normandie, préparait son séjour pour la belle saison qui venait.

Pour le moment, elle avait trouvé le froid, la pluie, la boue; et si le printemps était déjà là, d'après le calendrier, elle ne sentait encore que l'hiver gris et sale, avec des matinées incertaines et des soirées hésitantes.

Elle attendait Pâques et laissait Nathalie faire les grands nettoyages.

Il fallait bien qu'elle supportât que sa maison fût bouleversée pendant un mois au moins.

Dans chaque pièce,... le branle-bas.

Les rideaux étaient enlevés des fenêtres, donnant à la maison un air inhabité et hostile.

Les meubles frottés, cirés, battus, passaient, les uns après les autres, quelques heures dans le jardin, sous le pâle soleil de midi.

Nathalie, manches relevées, la tête serrée dans un mouchoir à carreaux, vidait la maison de fond en comble, encomrait les corridors de meubles déplacés, laissait portes et fenêtres ouvertes pour aérer, et, consciente de ses lourdes occupations, était d'une humeur massacante.

C'est en vain que M^{me} de Villarmé retardait chaque année son retour à *l'Hermitage*, espérant que la vieille servante aurait terminé le grand remue-ménage annuel avant qu'elle ne fût là...

Mais, chaque année, sa déception était la même, et, deux jours après son arrivée, Nathalie annonçait d'un air sévère :

— Maintenant que Madame est enfin de retour, on va pouvoir commencer les nettoyages...

Il n'y avait pas jusqu'aux moindres objets qui ne fussent changés de place...

La vaisselle, la verrerie, les moindres vases, la plus petite assiette, passaient à la grande lessive.

Dans les jours qui précédaient Pâques, Nathalie était absorbée par sa rude besogne.

Il y eut encore quelques jours d'effroyables tempêtes... Le vent passait en rafales, couchant les arbres, secouant les buissons, et, sur les routes d'alentour, il était impossible de supporter le froid coupant, qui soufflait avec rage.

La pluie vint. Pâques fut, cette année-là, une fête humide, glacée, et, partant, sans joie.

Mais la maison bien en ordre pouvait attendre le printemps.

Il vint pourtant, et très brusquement, presque au lendemain de la fête.

Un soleil jeune, gai, rayonnant, mit de l'or sur toutes choses; quelques nuages légers se hâtaient de fuir, pour laisser au ciel toute sa couleur de bleu uni.

Aussi tante Hélène fut-elle à peine surprise de recevoir une lettre de Nicole lui demandant de l'accueillir, afin de revoir *l'Hermitage* sous ce soleil radieux.

Refuser, M^{me} de Villarmé n'y songea pas un instant, elle fut elle-même enchantée, et la semaine de Pâques n'était pas écoulée que Nicole s'était installée chez tante Hélène.

Nathalie elle-même l'accueillit avec sympathie.

Nicole apportait tant de vraie jeunesse à retrouver sa chambre, à faire de nouveau les promenades déjà faites, à revivre enfin toute cette vie tranquille qu'elle avait vécue à l'automne dernier, que la maison semblait tout à coup animée d'une flamme nouvelle, par la présence de la jeune fille.

Elle racontait sans effort à sa tante tous les événements qui s'étaient enchaînés depuis son départ de Paris; elle parlait de chacun sans bienveillance, et ses amies n'étaient pas épargnées, à l'exception de Maryse qui poursuivait âprement ses études, ayant passé un carnaval sévère, sans se permettre les fréquentes sorties de ses amies plus fortunées.

— Et Bob?... demanda tante Hélène, en levant les sourcils, avec une ironie mal dissimulée.

— Bob?... Nicole répondit comme si ce nom bref eût rebondi comme une balle de tennis.

— Oui, Bob?... N'a-t-il pas fini par épouser cette maigre Suzanne?...

Mais la réponse fut coupée par l'apparition grave de Nathalie venant annoncer que Marcelline demandait à M^{me} de Villarmé de se rendre immédiatement auprès de sa maîtresse qui se mourait.

Les jours s'écoulaient doucement, et là-bas, au manoir comme à *l'Hermitage*, un chaud printemps hâtait l'œuvre de la nature...

Après un court séjour à Nevers, Henry Sabrès était retourné à Paris; une de ses premières visites avait été pour M^{me} Millières; il y avait été fort bien reçu, invité à dîner, et avait très bien su dissimuler sa déception, lorsqu'il avait appris que Nicole était en Normandie.

Revenu en Morvan, il avait reçu des nouvelles de tante Hélène qui lui annonçait la mort de la comtesse de Longpré, depuis tant d'années impotente.

M^{me} de Villarmé ajoutait incidemment que sa nièce était arrivée depuis peu...

Pourquoi Henry, à quelques jours de cette lettre, se reconnut-il un impérieux besoin de retourner à Troarn?... Eh,... sans doute pour y acheter deux chevaux, encore?... Toujours est-il qu'il partit...

Depuis deux jours, la cloche de la basilique sonnait le glas des morts.

La comtesse de Longpré s'était éteinte dans une quinte de toux. L'enterrement était suivi par de lointains alliés, des amis, car la défunte n'avait plus de parents proches.

Sur la place se rangeait en bordure la théorie des autos, venus de Tournebec et de plus loin encore...

Nicole était restée à *l'Hermitage*, laissant sa tante aller seule enterrer la vieille dame ; et, pensant qu'elle avait plusieurs heures devant elle, elle sortit par la petite porte du jardin, prévenant Nathalie qu'elle allait se promener jusqu'à Luc.

Frileuse, malgré ce beau soleil, elle s'était garantie du froid par un confortable costume de laine hermétiquement fermé jusqu'au cou ; sa tête émergeait, fine et charmante, du col de chaude fourrure, laissant à peine voir ses yeux qu'un amusant chapeau souple, de même laine, couvrait d'une ombre douce.

Elle allait, marchant vite, heureuse de sentir l'air léger à mesure qu'elle approchait de la mer.

Le grand silence de la campagne lui était doux ; à perte de vue, des champs que verdissait le printemps hâtif ; autour d'une meule de paille, des poulets picoraien^t autour de leur mère gloussante ; de lourdes vaches rumaient dans les champs...

Tout à coup, un soleil resplendissant perça le voile léger des gros nuages blancs.

La campagne semblait embrasée, et de la terre montait une odeur chaude qui était l'appel vers la vie, vers la fécondité.

Nicole sourit, malgré qu'elle fût seule, et, prenant le chemin solitaire qui conduit à la mer, elle poursuivit sa promenade.

Elle entendait derrière elle sonner le glas qui marquait la fin de l'enterrement ; elle pensa qu'elle avait encore le temps de flâner le long de la côte ; hâtant un peu le pas, elle traversa les allées plantées, à l'ombre desquelles s'abritaient les villas encore fermées. •

Soudain, un fort roulement d'auto secoua la paix tranquille de la petite ville, et ce bruit venait de la grand'route.

Nicole se retourna et remonta vivement sur le

trottoir, car la lourde torpedo, en voulant stopper, semblait foncer sur elle.

— Nicole!...

Son nom, en ce moment où elle était sûre d'être seule...

— Hé! Nicole!...

Pas de doute : son nom venait d'être répété, et par le chauffeur de l'auto qui, sautant par-dessus la portière, enlevait son casque de cuir pour accueillir d'un rire clair l'étonnement de la jeune fille.

— Bob?... dit-elle, stupéfaite...

— Oui, Bob...

Elle était calme de cette rencontre, et pourtant mille questions se posaient sur ses lèvres...

Le jeune homme fit taire le moteur qui soufflait sourdement, et demanda avec sa belle assurance :

— Nous déjeunons ensemble?... s'pas?...

Nicole se récria :

— Impossible; tante Hélène est à un enterrement; je me promène pendant la cérémonie, mais je dois rentrer pour midi et demi; je vais même prendre le chemin du retour...

La figure du jeune homme marqua une vive contrariété.

— Que c'est embêtant!... dit-il.

Elle rit de le voir tout à coup si maussade, mais lui ne semblait pas partager son insouciance... Il hésita et, relevant la tête, fit demi-tour, décidant de reconduire à pied Nicole jusqu'à Presville.

— Je veux vous parler...

Quand ils eurent traversé l'allée de la mer et qu'ils arrivèrent dans le vieux Luc, Bob se rapprocha de Nicole, baissant un peu le ton de la voix qu'il avait haut et clair.

— Nicole, voulez-vous m'épouser?... dit-il sans préambule, avec un peu de gouaille dans la voix pour cacher son émotion.

Si la jeune fille avait gardé le silence, si elle avait paru surprise, ou que ses yeux se fussent levés sur Bob, peut-être aurait-il eu la réponse qu'il souhaitait, sans qu'elle la formulât; mais elle se contenta d'éclater de rire, d'un petit rire bête, insolent, et qui voulait dire « non ».

Enfin, quand elle put prononcer quelques mots, ce fut pour dire seulement :

— Avez-vous fait le voyage de Paris à Luc pour me demander ma main, Bob?...

— Ah!... allons, ne blaguez pas...

— Je ne blague pas du tout, mais je trouve l'aventure impayable...

Bob écoutait ou n'écoutait pas; les deux poings aux hanches, scandant sa marche souple sur le pas menu de Nicole, il allait, nu-tête, offrant son profil net au vent léger qui soufflait de côté.

— Et quand cela serait?... demanda-t-il avec un peu d'impatience, car il s'irritait de la trouver tout autre qu'il ne s'y était attendu.

Et puis elle était si jolie, cette Nicole, dans la radieuse lumière de ce soleil de printemps; elle regardait si franc, si clair et si droit que Bob entrevit devant lui comme une ombre trop lourde qui tombait sur son cœur.

La jeune fille sentait confusément que ces quelques minutes étaient plus graves qu'elle ne l'avait pensé tout d'abord, et ce court silence devait être interrompu.

Ce fut Nicole qui demanda sans trouble, mais non sans ironie :

— Êtes-vous venu pour m'enlever comme cela, ... sans crier gare?...

Une rage le prit devant cette incompréhension voulue; il eut un léger mouvement pour revenir près de sa voiture :

— Ce serait épatant; vous n'avez qu'à dire « oui », et nous filons.

Il était sérieux et l'eût fait comme il le disait, trouvant tout naturel de n'obéir qu'à lui-même, puisque son enfance et sa jeunesse s'étaient écoulées en toute liberté, sans contrainte, et sans le contrôle ni de sa mère, qui était trop bonne, ni de son père, absorbé par les affaires.

Nicole, d'une main distraite, avait arraché une herbe folle qui frémissait, légère et fine, sur le bord de la route; mais ce geste n'était que pour servir de préambule à la question qui lui brûlait les lèvres.

A ce moment, Bob se rapprocha d'elle et, brusquement, d'une voix qu'il voulait rendre assurée, il demanda de nouveau :

— Alors, Nicole, est-ce oui ou non?...

Sans même lever les sourcils, tant elle était sûre d'elle-même, elle allait répondre, mais ce fut presque malgré elle que de ses lèvres, au lieu d'un acquiescement ou d'un refus, un nom, un seul nom tomba, net, presque cinglant dans sa froide ironie :

— Et Suzanne, alors?...

Le jeune homme, qui, depuis un instant, restait fièrement campé près de sa machine, regarda durement Nicole; lui non plus ne dit pas ce qu'il voulait dire : ni la rupture de ses fiançailles, ni le sentiment complexe de dépit et de satisfaction qu'il en avait ressenti;... mais il releva la tête, devint rouge, et, s'asseyant à son volant, répondit d'une voix cassante :

— Eh bien! oui, c'est raté entre Suzanne et moi, et je pensais que ça aurait pu marcher, nous deux; mais je me suis gouré, puisque vous vous fichez de moi...

Il remit en marche, démarra, et fit un geste de la main à Nicole qui riait en écoutant la dernière phrase que le vent lui apportait :

— Ce n'était pas la peine que je brûle tant d'essence !...

Nicole, après une pirouette qui la remit du côté de Presville, conclut gaiement :

— Non, ce n'était pas la peine d'user tant d'essence, en effet, pour emporter un « non » bien convaincu... Et elle se hâta de rentrer, car cette rencontre l'avait retenue presque une demi-heure.

Au loin, très loin, répété par le bruit de la mer, l'écho du klakson de Bob revenait apporter son cri rauque...

Il filait à toute allure, bêtement, follement, traversant en trombe les rues désertes de Bignon, de Franville, et lorsqu'il fut arrivé à Follegate, la solitude complète de ce coin perdu lui donna envie de stopper.

Il rangea sa machine tout près d'un chemin creux écarté de la route ; puis, lui, qui pourtant n'était jamais indécis, hésita avant de quitter le volant.

Une senteur marine l'accueillit, lui rappelant qu'il était tout près de la mer ; et, de son long pas souple, il marcha jusqu'au bord de la plage, que la vaste étendue d'eau quittait par petites vagues douces.

L'horizon était d'un bleu clair magnifique, dans lequel tombait le ciel plus clair encore.

Un nouveau soleil de printemps mettait de la lumière sur cette immensité ; aussi loin que pouvait regarder le jeune homme, pas un être vivant ne se montrait ; là-bas, très loin, un bateau glissait du côté de l'Angleterre ; des mouettes jouaient au-dessus de l'eau ; leur vol était silencieux...

Ce grand calme émouvant étonnait Bob, lui qui n'avait jamais connu les plages que dans le mouvement de la saison mondaine ; il sentit en lui la sensation de la beauté de la nature.

Son être sain et jeune jouissait de ce spectacle ;

ce fut un instant seulement, et tout aussitôt lui revint la réalité des choses; bras croisés, face à l'immensité, il pensa à la démarche qu'il venait de tenter vainement...

Ses yeux devinrent plus sombres; ils fixaient un point imprécis, là-bas, très loin; mais son regard ne voyait qu'une tête aux contours légers, et une bouche ironique qui murmurait :

— Et Suzanne, alors?...

Oui, Suzanne!... Pour une question d'argent, les fiançailles avaient été brusquement rompues.

Bob n'en avait eu aucune peine, car il savait bien que ce mariage était surtout une belle affaire.

Son indifférence s'était accrue de ce désir qu'il avait eu de revoir Nicole... L'aimait-il?... peut-être!... En tout cas, on pouvait tenter avec elle l'aventure du mariage... Elle lui plaisait plus que toutes les autres.

Alors il était parti, satisfait de lui-même, ne doutant pas de la réponse de la jeune fille; il avait trop conscience de ce que représentait ce nom de Laurentville, riche de tous ses millions.

Il ne pouvait recevoir qu'un « oui » très satisfait.

Et Nicole avait répondu « non » sans même hésiter.

Pour la première fois de sa jeune vie, Bob se heurtait à une autre volonté aussi personnelle que la sienne, et que rien ne ferait céder...

Il demeurait là, en face de la mer immense; le vent qui se levait venait à lui, défaisant l'ordre de sa coiffure. Pour maintenir ses longs cheveux que le souffle du large dérangeait, il croisait ses deux mains sur sa tête, comme ces jeunes enfants qui s'étirent après la fatigue du jeu.

Le jeune homme ne s'éternisa pas à s'interroger lui-même... Son cœur aride n'avait jamais vibré jusqu'à ce jour; mais lorsqu'il se fut répété la ré-

ponse narquoise de Nicole, ses mains se dénouèrent, il laissa ses cheveux en désordre, un soupir souleva sa poitrine, et, les lèvres serrées, retenant toute parole, il apprit à connaître la souffrance d'un regret...

Nicole était rentrée à *l'Hermitage* un quart d'heure avant que tante Hélène ne fût revenue du cimetière.

Le service funèbre avait été fort long, célébré avec pompe, et l'église était pleine...

Aussitôt après l'enterrement, les parents, amis, voisins avaient envahi hôtels et restaurants, en quête d'un déjeuner.

La journée avait été fructueuse pour la petite ville; sur la place régnait un mouvement inaccoutumé : des autos ronflaient, démarraient avec tapage; on se disait « au revoir », « à bientôt »; on sortait de table, ayant d'autant mieux déjeuné que l'on avait attendu plus longtemps...

Trois heures de cérémonie funèbre avaient réveillé les appétits.

Seule, une pauvre petite vieille pleurait de vraies larmes qui venaient du cœur : c'était Marcelline, la servante de la défunte, qui allait fêter son cinquantième anniversaire d'entrée au service de la comtesse de Longpré.

Elle s'attardait pour rentrer dans la grande maison solitaire, et longeait les rues si près du mur que son ombre titubante semblait la devancer.

Lorsque tante Hélène fut assise en face de Nicole, elle conta brièvement les obsèques, passant en revue les nombreux assistants, s'arrêtant à mille réflexions, comme l'on fait sans même s'en apercevoir, pris par l'apparat de la mort, des cérémonies,

pensant à tout excepté à la dépouille mortelle qui repose pour toujours dans le coffre funèbre.

M^{me} de Villarmé, tout à ses souvenirs, s'écoutait parler, sans même chercher une approbation ou une interrogation quelconque de Nicole.

Celle-ci eût été bien incapable, du reste, de formuler une phrase, car elle avait encore devant les yeux la brusque apparition de Bob, et dans les oreilles l'étrange musique des phrases définitives qu'il lui avait dites.

Elle s'interrogeait tout bas, se demandant si elle parlerait de cet incident à tante Hélène.

Elle en avait bien envie, par ce besoin inné que l'on a de se confier lorsqu'un événement inattendu arrive; mais aussi sa réserve et sa sage raison l'invitèrent à se taire, tout au moins pour le moment.

Elle craignait que tante Hélène ne trouvât bien étrange la démarche de Bob, elle qui déjà n'aimait guère le genre du jeune homme.

« Ah!... et puis tante Héléne ne comprendra pas!... » pensa-t-elle.

Les jours passaient; Nicole se sentait heureuse, ivre de ce printemps radieux qui s'affirmait en des journées particulièrement belles.

Elle riait à la vie; tout lui plaisait, chaque heure du jour lui apportait un peu de joie; elle ne savait plus, elle ne pensait pas, elle vivait avec cette douce angoisse de l'attente...

Attente de quoi?... Nicole, résolument, se répondait à elle-même : attente du plein été, des vacances imprévues, des rencontres, joie de retrouver ses amis...

Elle s'en voulait presque de ne pouvoir préciser son attente sur une réalité.

Fidèle à la voie qu'elle s'était toujours tracée, elle écartait le rêve de ses vingt ans déjà passés.

Mais, qu'elle le voulût ou non, parfois il lui revenait un songe imprécis qu'elle chassait avec rage et caressait avec douceur.

Le beau temps se prolongeait, et le séjour de Nicole aussi; mais sa mère écrivait que Paris était épanoui.

La nouvelle de la rupture du mariage de Bob avec Suzanne parut enfin dans une lettre de M^{me} Millières à tante Hélène, et aussitôt celle-ci d'appeler Nicole dans toute la maison, pour lui faire deviner la nouvelle qu'écrivait sa mère.

La jeune fille avait deviné et fut sur le point de raconter à sa tante sa dernière entrevue avec son jeune camarade.

Mais, par un instinctif besoin de garder ce secret et d'avoir quelque chose de caché, elle ne dit rien et se contenta de répondre :

— Cela ne m'étonne guère; il ne sait jamais ce qu'il veut...

Elle ne parlait pas selon sa pensée et savait bien que, pour une misérable question d'argent, les parents de Suzanne avaient rompu; que, d'autre part, Bob savait très bien ce qu'il voulait, puisqu'il avait fait deux cents kilomètres pour le lui dire.

Nicole avait senti, malgré qu'elle ne voulût se l'avouer, une joie toute féminine à savoir que Suzanne ne triompherait pas définitivement, et pourtant, si elle s'interrogeait, elle savait qu'elle n'éprouvait aucun regret à avoir renvoyé Bob, l'autre jour, sans un mot d'espoir.

Après quelques jours d'un froid subit, qui soudainement arrêta l'essor de la nature, le printemps revint, plus chaud, plus brillant qu'il ne s'était fait sentir depuis bien des années.

... Et ce fut par un ardent soleil qu'Henry Sabrès revint à l'Hermitage.

Il s'était annoncé depuis l'avant-veille, mais sans préciser l'heure, ni même le jour, s'excusant à l'avance de ne pouvoir les fixer.

Aussi tante Hélène partit seule à Tournebec, et Nicole, après le déjeuner, prit sa bicyclette pour aller faire une promenade.

Lorsqu'on apporta la dépêche d'Henry, annonçant son arrivée par Luc, ni la tante ni la nièce n'étaient là...

Ce fut le hasard, assurément, qui fit revenir Nicole par la route qui va de Folgate à Luc; comme elle arrivait sous les arbres de l'avenue, elle regarda distraitemment tourner le train qui s'arrêtait là-bas, devant la gare.

Elle était descendue de bicyclette et la tenait par le guidon; il y avait beaucoup de voyageurs déjà venus pour les vacances.

Elle ralentit sa marche pour se sentir mieux seule, mais le train ralentissait aussi; l'employé, descendu, surveillait la croisée des routes, prêt à arrêter le convoi au premier obstacle.

Nicole s'était arrêtée tout à fait; elle eut soudain l'intuition que, parmi ces voyageurs inconnus qui défilaient devant elle, quelqu'un qu'elle connaissait allait descendre... Mais qui?...

Elle n'attendait personne;... mais elle attendait tout de même avec cette mystérieuse certitude qui absorbe notre pensée, notre vouloir, quand une autre pensée pèse sur la nôtre.

Devant elle, sous l'allée bordée d'arbres, Henry Sabrès s'avavançait avec calme, sans hâte, la fixant avec sérénité.

La main fine de Nicole se crispa imperceptiblement, mais elle ne songea même pas à prendre la

fuite sur sa bicyclette, et pas même à rire, comme l'autre jour à l'approche de Bob.

Elle attendait...

Un peu de colère hâtait les battements de son cœur... Colère contre elle-même... Pourquoi?... mais parce que Nicole sentait bien... qu'elle était heureuse...

Hé quoi! n'allait-elle pas accueillir le neveu de tante Hélène comme elle avait accueilli Bob?...

Mais non, elle n'y pensait même pas... Pourquoi?...

Elle ne voulait pas s'interroger; il lui suffisait de se répondre à elle-même, secrètement...

Elle ne s'analysait pas; elle fixait Henry qui venait à elle, et qui lui dit avec raillerie :

— Vous êtes bien aimable d'être venue au-devant de moi...

Tant de suffisance remit à l'aise la jeune fille, qui, contente de dire une insolence pour reprendre sa supériorité, d'un ton cassant et sans gaieté, répondit :

— Me déranger pour venir vous attendre?... Merci, j'avais mieux à faire...

— Je n'en doute pas..., continua Henry sur le même ton.

Et, pour que toute erreur fût dissipée, Nicole reprit, tandis que tous les deux marchaient côte à côte :

— Personne ne vous attendait aujourd'hui à *l'Hermitage*; la meilleure preuve en est que tante Hélène passe la journée à *Tournebec*...

— Mais vous?... demanda Henry, en se tournant vers Nicole. Et il avait mis, lui aussi, un tel doute dans sa question qu'il eut hâte de dissiper l'équivoque.

— Moi?... j'ai profité de cette chaude journée pour aller faire une ballade, là-bas, du côté de

Folgate, et c'est un pur hasard si j'ai allongé mon retour par Luc...

— Un hasard?... demanda Henry, qui s'amusait à feindre l'incrédulité.

— Oui, le hasard..., répondit-elle avec une légère impatience, en appuyant pour redire « le hasard ».

Et, comme ils étaient restés quelques instants silencieux, Nicole dit très vite :

— Mais, ah ! ça, que croyez-vous donc?...

— Mais je ne crois rien du tout...

Ils s'engageaient maintenant sur la grand'route.

Comme, une ou deux fois, Nicole, distraite, avait donné un mauvais coup de guidon, Henry se recula de côté, et, s'arrêtant tout à coup, il dit simplement :

— Surtout, ne vous gênez pas ; continuez votre promenade...

Comme Nicole semblait hésiter, il ajouta méchamment :

— J'adore la solitude, jamais je ne m'ennuie avec moi-même...

Voulant rivaliser de mots désagréables, Nicole prit un petit air désinvolte, et, relevant la tête crânement, elle dit :

— Cela ne m'étonne pas, vous y êtes habitué dans votre pays de sauvages... Alors je vais en avant prévenir Nathalie, et tante Hélène, si elle est rentrée...

Légère et souple, Nicole appuya son pied menu sur la pédale, et, s'asseyant sans effort, partit à tour de roue, en murmurant à peine :

— A tout à l'heure.

Henry, la regardant s'éloigner rapide et gracieuse, s'arrêta, sachant bien qu'elle ne se retournerait pas.

Il était content de lui ; une joie malicieuse, surprenante sur son visage sérieux, s'épanouissait tandis qu'il monologuait :

— Ah... vous aimez les mufles, ma petite Nicole...
Eh bien! vous voyez que je sais l'être tout aussi bien que les moins de vingt-cinq ans...

Et sa phrase s'acheva dans un mouvement d'épaules, tandis que, d'un grand pas régulier, il poursuivait sa route.

Là-bas, sur la route de Presville, Nicole pédalait, puis se laissait aller au repos de la roue libre.

Elle était mécontente de tout et de rien; un mal de tête, qu'elle attribuait au vent, lui serrait les tempes; elle se hâtait encore, voulant devancer Henry qu'elle sentait se rapprocher d'elle, bien qu'elle n'eut point détourné la tête.

En descendant devant la petite porte basse de *l'Hermitage*, elle souhaita, tout à coup, que tante Hélène ne fût pas encore là, et qu'Henry revienne bien vite avant le retour de M^{me} de Villarmé; et puis, refermant la porte derrière elle, elle eut soudain un grand désir de ne plus le voir, de ne plus l'entendre, enfin qu'il ne fût jamais venu...

A pas très lents, s'arrêtant au milieu du jardin pour écouter encore si le pas d'Henry se rapprochait, Nicole alla jusqu'au hangar où elle remisait sa bicyclette.

Pleine de sollicitude pour sa machine, elle prit un chiffon qui était posé sur un tonneau vide, et, s'étant baissée, elle essuya soigneusement la poussière qui ternissait le vernis des rayons.

Puis, certaine que, pendant cet arrêt, Henry était rentré à *l'Hermitage*, en faisant le tour derrière la basilique, elle traversa tout le jardin et rentra dans le vestibule, d'un pas qu'elle croyait indifférent.

Mais, au porte-manteau, pas de chapeau, pas de vêtement d'homme; le silence dans toute la maison;... les bruits familiers de deux assiettes que Nathalie entrechoquait, le charbon qui tombe dans le fourneau, le batteur à œufs qui tourne...

Nicole remonta dans sa chambre, enleva son chapeau de laine qui lui prenait la tête de si amusante façon, et le jeta à la dérive, le laissant tomber mollement au hasard, comme un chiffon qu'on délaisse.

Par la fenêtre grande ouverte, elle entendit, très loin, le sifflet assourdi du train; elle regarda, à son poignet, l'heure que marquait sa petite montre d'or, et elle eut soudain l'idée d'aller à la rencontre de tante Hélène pour lui aider à porter ses paquets, et pour lui dire aussi l'arrivée d'Henry.

Toujours coquette, soignée, pour le plaisir d'elle-même, elle changea sa coiffure, enfonça sur sa tête menue un feutre souple qu'elle releva d'un doigt habile, en un pli amusant.

Puis sur sa robe simple, mais de forme heureuse, elle mit la tiédeur d'un élégant manteau de laine aux dessins bizarres, qu'une fourrure bordait...

L'ensemble, d'une tonalité douce, était parfaitement assorti à l'heure, à l'ambiance, comme à la personne de Nicole elle-même, car elle avait un rare bonheur dans le choix de sa toilette.

Tout en se dirigeant vers la station-halte, Nicole, curieuse et très femme, se demandait, amusée et un peu déçue tout à la fois :

— Mais où a-t-il pu passer?...

En pénétrant sous le hangar, abri de la salle d'attente, elle dut bien s'avouer qu'elle éprouvait une certaine surprise à ne pas retrouver là le neveu de tante Hélène...

Mais personne... Le pas feutré d'une religieuse d'un orphelinat voisin, et la démarche épaisse d'une grosse fille affolée qui venait jeter quelques lettres à la boîte, se faisaient seuls entendre dans le silence de la petite gare.

De nouveau, Nicole s'en voulut d'être surprise...

Que pouvait bien lui faire la présence du jeune homme?...

Mais, avec cette hypocrisie que nous mettons à ne pas nous avouer nos propres sentiments, la jeune fille n'aurait jamais reconnu simplement, sincèrement, qu'elle était déçue de ne pas retrouver Henry.

Pour masquer en elle-même ce sentiment, elle pensait qu'elle eût aimé à effacer la mauvaise impression qu'elle avait dû lui faire à son arrivée, et que, pour cela seulement, elle était ennuyée qu'il ne fût pas, comme elle, au-devant de tante Hélène.

A ce moment, le train, en sifflant, s'arrêta à la station; trois voyageurs en descendirent...

Une vieille fille de Tressons, qui venait chaque semaine faire de la couture à *l'Hermitage*, et deux prêtres...

Pas de tante Hélène,... c'était inutile d'attendre plus longtemps, et, cette fois, Nicole marquait une surprise non feinte.

Alors, M^{lle} Lepain — c'était la couturière, — serrant au corps ses coudes pointus, un chapeau noir orné de pampilles de jais, salua Nicole d'un mince sourire, plein de douceur résignée, et, dans une inclinaison de la taille, elle s'avisa de dire à la jeune fille :

— M^{me} de Villarmé est descendue à Presville-gare; elle vient par la route avec M. son neveu...

— Merci, mademoiselle Louise!... répondit Nicole, en fermant le col de son manteau...

Le train était reparti; au loin, derrière les lacets de la route, on entendait le bruit poussif de la locomotive...

Nicole traversa les rails, remontant la route; mais, au moment de prendre une décision, elle ralentit sa marche derrière la basilique, et pensa :

« Oh! oui, je vais rentrer tout de suite; s'il a encore son air rogue de tout à l'heure et sa voix moqueuse... J'ai bien le temps de le voir ce soir... »

En même temps, un souvenir de politesse lui faisait appréhender de n'être pas allée, elle aussi, au-devant de tante Hélène.

Avec cette bonne raison, elle reprit sa marche plus rapide, et son frais visage fut soudain calme, heureux, et d'une jeunesse charmante...

Elle n'avait plus d'hésitation, hâta le pas, et arriva devant la mairie au moment où M^{me} de Villarmé et son neveu arrivaient de la gare.

— La voilà !... s'écria tante Hélène, avec sa spontanéité coutumière.

La jeune fille s'excusa d'avoir attendu à la halte, et regarda Henry qui riait d'avoir si bien deviné que tante Hélène descendrait à Presville-gare.

Hasard, peut-être,... mais hasard heureux qui le rendait triomphant...

Lorsqu'ils rentrèrent tous trois dans la jolie demeure, le soir glissa lentement sans atténuer la clarté du jour, mais une indicible quiétude descendait sur la terre...

C'était un soir de printemps si doux et si tendre que les oiseaux semblaient eux-mêmes en goûter le charme infini.

Le soleil, en disparaissant, avait doré toutes choses.

Le bonheur sans objet, sans but, sans raison, se cachait au cœur de chacun.

— Henry, venez-vous avec moi?...

Henry Sabrès, penché sur sa bicyclette dont il resserrait un écrou, se redressa vivement...

C'était la première fois, depuis qu'elle le connaissait, que Nicole l'appelait par son nom.

Il s'appuyait de la main sur la selle de sa machine, et regardait Nicole, à quelques mètres de lui, dans une souple toilette sportive, près de la porte

basse du jardin, par laquelle elle allait sortir pour une promenade à bicyclette...

Un feutre vert comme les feuilles naissantes abritait ses cheveux dorés et mettait de l'ombre sur le haut de son fin visage...

A chacun de ses mouvements, sa jupe finement plissée, et du même vert que son chapeau, tressaillait comme un souple voile balancé par le vent.

Sous le pull-over collant, on devinait ses formes juvéniles et robustes...

— Mais oui, je viens, Nicole...

C'était la première fois, lui aussi, qu'il prononçait tout haut le petit nom charmant,... et il avait répondu cela sans hésiter, sans quitter des yeux l'image délicieuse qui, devant lui, s'encadrait sous la porte basse.

Avant de la franchir, elle eut un mot tout simple, net, qui venait du cœur :

— Attendez-moi, je vais prévenir tante Hélène; je ne pars jamais sans lui dire où je vais...

Et, de son pas cadencé, elle traversa la longue allée qui contournait la pelouse, entra dans la maison, et appela du bas de l'escalier :

— Tante Hélène, nous allons nous promener à bicyclette, Henry et moi...

— Bien..., répondit une voix lointaine; puis M^{me} de Villarmé ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin; elle vit Nicole rejoindre Henry, tous deux se retournèrent pour lui faire un signe de la main; elle sourit sans qu'ils pussent s'en apercevoir et resta à la fenêtre longtemps après que les jeunes gens eurent refermé sur eux la porte du jardin...

Huit jours déjà qu'Henry Sabrès avait débarqué à *l'Hermitage*; huit jours que, à cette même heure, il arrivait inopinément à Luc, où il avait la surprise de rencontrer Nicole.

Qu'était-elle, au juste?... Que pensait-elle, cette jolie Nicole si moderne, si sûre d'elle-même, ne laissant deviner de ses pensées et de son âme que ce qu'elle voulait bien en dire.

Pourtant, elle avait par moments des éclats de franche gaieté si juvéniles qu'elle semblait abandonner sa raideur, sa sécheresse, et être tout à fait elle-même.

Ah!... Nicole, jeune fille moderne, comme vous perdiez votre temps à être si peu vous!... Mais, comme toutes vos pareilles, vous vous étiez fait une seconde nature, et vous aviez cru résoudre en vous tout le problème féminin.

Que pensait-elle, Nicole, pédalant sans effort sur la route balayée par le vent frais du large, à côté de ce compagnon si différent des jeunes hommes qu'elle avait accoutumé de fréquenter?...

Ils allaient tous les deux, silencieux d'abord, comme lorsqu'on part sans but précis, à l'aventure, tout au plaisir d'être guidés seulement par la fantaisie.

Au lieu de suivre la côte, ils s'étaient écartés dans les terres, quittant la grand'route pour des chemins plus resserrés, car le soleil donnait toute sa chaleur, déjà forte, du mois de mai.

En remontant la vallée de la Mienne, ils descendirent de bicyclette, heureux de mettre pied à terre après un si long parcours.

Nicole s'étonnait de ne pas entendre Henry signaler au passage les autos qu'ils croisaient; d'ordinaire, avec ses amis, la conversation roulait toujours à peu près sur les mêmes sujets sportifs.

Mais, aujourd'hui, celui-ci parlait de sa vie de là-bas, au manoir, de ses occupations, ajoutant à ses entretiens des réflexions imprévues sur toutes choses... Il l'interrogeait sur sa vie à Paris,... à l'Hermitage,... sur ses goûts et ses idées; et, sans

même s'en apercevoir, elle répondait, livrant ainsi beaucoup d'elle-même.

Arrivés à un petit village, ils s'arrêtèrent devant un très modeste café, qui s'intitulait pompeusement : *Café des Voyageurs*.

Ils entrèrent et se firent servir une vraie dinette.

Nicole s'amusait franchement de ce fruste décor : longues tables, sous lesquelles s'alignaient des tabourets de paille ; aux murs, sur un papier jauni, l'inévitable portrait d'un des derniers Présidents de la République ; au milieu de la pièce, le tuyau d'un poêle éteint.

Les deux jeunes gens mangeaient de bel appétit ; cette longue course les avait mis en heureuse humeur ; et lorsque la servante vint passer son gros nez par la porte entr'ouverte, espérant les surprendre, ils furent pris d'un fou rire devant son air hébété.

Qui de l'un d'eux fit la réflexion que Paris était bien éloigné de ce petit café, au bord de la grand-route?... Je ne sais... Mais ce fut bien certainement Nicole qui, parlant pour elle-même, dit à mi-voix :

— Oh !... moi, je me passe très bien de Paris...

— Vous?... De temps en temps, peut-être?...

Henry l'avait regardée d'un air si surpris qu'elle devina sa secrète pensée, et, reprenant l'offensive :

— De temps en temps, bien entendu, parce que je suis sûre d'y retourner le jour où je voudrai...

Henry tourna légèrement la tête, fixant son regard du côté de la fenêtre, et Nicole, se levant, laissa tomber le silence qui était descendu entre eux...

Sans rien dire de plus, la jeune fille passa dans la cour vérifier sa bicyclette, tandis qu'Henry, arrêté près de la grande femme qui tenait également épicerie, se faisait indiquer un chemin nouveau pour rentrer à Presville.

Mais Nicole s'impatientait; elle était déjà sur la route et roulait doucement en faisant des zig-zags, comme avant de prendre une direction déterminée.

En quelques coups de pédale, Henry l'avait rejointe, et, sans même lui demander son avis, la prévint qu'ils devaient retourner, car ils rentreraient à Presville par un autre chemin.

Nicole fit un tournant qu'elle prit un peu court, et faillit tomber tout à fait.

Au même instant, une auto, plutôt un bolide, soulevait un nuage de poussière et fonçait sur elle.

Henry, dont le regard suivait la course folle de la lourde machine, devina l'horrible catastrophe possible; son geste fut rapide, irraisonné : il rejoignit Nicole, et, l'enlaçant sans tendresse, la poussa brusquement sur le bord de la route...

— Et ma bicyclette?... cria-t-elle dans son émoi.

Mais il avait agi si vite que sa bicyclette était à côté d'elle avant qu'elle ait eu le temps de la lui demander.

L'auto passa...

Henry se tenait écarté de Nicole; sa lourde mâchoire, dont on voyait les muscles saillir sous les joues, marquait par un mouvement frémissant le trouble de sa pensée.

Il aurait voulu n'être plus là, mais loin, là-bas, dans son manoir, dans son Morvan dont il comprenait mieux l'âpre nature que celle de cette Normandie, épanouie à tout venant.

Et puis, quoi, il ne savait pas ce qu'il aurait voulu à cette minute même, ou bien le savait-il?... et ne voulait-il se l'avouer?...

Une voix claire, jeune et futée se fit entendre :

— Alors, nous repartons? Nous n'allons pas rester là?...

Nicole appelait Henry.

C'était une voix douce et charmante, dont il avait trop le souvenir...

Il remonta sur sa bicyclette, comme Nicole l'était elle-même; mais elle lui trouva un visage si différent, si inconnu d'elle, qu'elle ne trouva plus rien à dire, et tous deux, silencieux, continuèrent leur promenade côte à côte.

Il faisait presque nuit lorsqu'ils arrivèrent à Presville; ils contournèrent *l'Hermitage* pour entrer par le jardin.

Nicole ne sentait pas la fatigue de cette longue excursion; souple, bien portante, sportive, cette grande promenade ne l'avait pas atteinte.

Ce fut d'un pas régulier et gracieux qu'elle entra dans la propriété, précédant Henry qui, derrière elle, fermait la porte pour la nuit.

— Ah!... la jolie promenade!... dit-elle en s'étirant, alors qu'elle venait de caler sa bicyclette contre un tas de bois.

Henry mit la sienne à côté, et, comme il se retournait, Nicole se trouva devant lui; elle leva les yeux, cherchant sa pensée sur son visage, plus calme maintenant; et, soudain, elle comprit pourquoi il était grave.

Elle hésita, donnant à sa phrase, sans qu'elle le voulût, un accent nouveau :

— Henry, je crois bien que vous m'avez sauvé la vie?...

Elle remuait la tête d'un geste interrogateur, et son sourire était mutin, pour cacher son émoi.

Elle tendit ses deux mains au jeune homme; il les prit, mais les écarta, voulant passer, et répondit avec indifférence :

— Oh! j'ai eu un mouvement instinctif; vous mettiez si longtemps à ramasser votre bicyclette!...

Puis, après un bref silence, il ajouta :

— Rentrons, maintenant ; tante Hélène sait bien que nous sommes exacts...

Il quitta le hangar le premier, et Nicole le suivit.

Comme l'allée qui rejoignait le milieu du jardin était très étroite, ils marchaient l'un derrière l'autre.

Devant eux, la masse sombre de la maison s'éclairait à travers les fenêtres.

Nicole, en sentant tout à coup l'impérieux besoin, se mit à courir, ombre claire sur la pelouse foncée, et, brusquement, elle fit irruption dans le vestibule, criant :

— Nous voilà !...

Tante Hélène, qui venait de refermer la porte sur sa triste protégée, la femme Lemouton, accueillit le riant visage de sa nièce avec toute la joie reposante que lui permettait la comparaison.

Henry arriva peu d'instants après, tandis que Nicole refermait là-haut la porte de sa chambre où elle allait refaire en hâte sa toilette avant le dîner.

Nicole eut, ce soir-là, une animation particulièrement joyeuse, comme si le grand air avait secoué ses nerfs.

Par contre, Henry n'était pas dans un de ses bons jours où la sérénité et la paix semblaient habiter son âme.

Tante Hélène ne le remarqua pas, ou feignit l'indifférence ; elle se fit conter l'excursion avec mille détails.

— Rien de saillant..., avait dit Henry, d'un seul mouvement de lèvres, négligeant de raconter l'incident de l'auto...

Comme le dîner s'achevait, Henry, s'adressant à tante Hélène, annonça, le plus naturellement du monde, qu'il repartirait le lendemain.

M^{me} de Villarmé n'en fut pas surprise ; elle savait

qu'il avait prolongé de quelques jours son voyage; elle lui demanda seulement :

— Reviendras-tu avant ton départ définitif pour le manoir?...

On passa au salon; il en profita pour se retrancher derrière son indécision;... la nécessité, l'imprévu,... toutes raisons lui semblaient suffisantes pour ne pas répondre.

La soirée fut assez courte; Nicole, que le grand air avait un peu grisée, prétexta d'un sommeil pesant pour monter de bonne heure.

Tante Hélène regarda la porte se refermer, écoutant le bruit des pas légers monter l'escalier, tourner dans la galerie, pour s'assourdir là-haut, à mesure qu'ils s'éloignaient.

— Alors,... tu pars demain, Henry?... demanda-t-elle, rompant un silence que nul bruit ne venait troubler.

Il ne répondait pas, faisant seulement un signe indécis de la main, et souriant un peu...

M^{me} de Villarmé n'y prit point attention; elle demanda encore :

— Enfin, tu auras mieux fait connaissance avec Nicole dans ce court séjour... En penses-tu du bien?...

Tout de suite sur la défensive, Henry chercha sa réponse, et son hésitation amusa beaucoup tante Hélène.

Cette dernière, involontairement, devenait maladroite :

— Tu sembles revenu de tes préjugés sur nos jeunes filles modernes?

Cette fois, tante Hélène était tout à fait maladroite, comme le sont du reste souvent les femmes ayant vécu sans amour; elle ne savait pas la gravité de certains mots, quand on les prononce devant des cœurs épris.

Henry se leva, esquissa un demi-tour sur lui-même, et fit une réponse évasive :

— Est-ce que l'on est jamais bien convaincu des jugements que l'on porte? Il suffit d'un jour de pluie ou d'un radieux soleil pour changer vos pensées... Et puis vous me l'avez dit : je suis un sauvage; il y a des jours où, vraiment, je crois que l'air du Morvan nous fait une âme rude et des sentiments trop violents... Mais est-ce l'heure de philosopher, tante Hélène? Moi aussi, j'ai sommeil, et je vous demande la permission de me retirer...

M^{me} de Villarmé, ayant fait les gestes quotidiens, tels que ranger les journaux sur la table, détacher la lampe du commutateur, tirer les doubles rideaux, monta quelques instants après son neveu.

Tous les bruits de la maison avaient cessé; les pas résonnaient mieux sous les grands murs endormis; au fond de la maison silencieuse, une chaise que l'on avait remuée, là-bas, dans la chambre d'Henry, était la seule certitude que, à l'*Hermitage*, il y avait de la vie...

Tante Hélène remonta chez elle à pas menus et discrets, ouvrit la porte avec précaution, car non loin se trouvait la chambre de Nicole, dont elle ne voulait pas troubler le sommeil.

La nuit était claire et belle; c'était une de ces nuits de printemps très froide, où la lune met son disque étroit sur toute chose; les ombres nettes se détachaient du sol clair; dans le jardin, les arbres, les buissons et les fleurs semblaient cacher du mystère; le ciel était d'un bleu sombre et limpide, comme une mer très calme avant les lourdes tempêtes.

Aucune lumière dans la maison; mais Henry Sabrés avait ouvert sa fenêtre, buvant à pleines lèvres l'air froid qui venait de là-bas se purifier au-dessus de la plaine.

Et Nicole?... Elle reposait sans doute, toute calme après la longue course du jour.

Henry arrêta sa pensée troublée qui l'emportait, et la retint à cette nuit, la dernière qu'il passait à *l'Hermitage*.

Quand une heure sonna, tout reposait dans la maison de tante Hélène.

Après une nuit si belle, un jour éclatant se leva.

C'était vraiment le printemps dans sa radieuse beauté; le ciel lavé de nuages brillait des reflets d'un soleil très chaud.

Les arbres, les bourgeons, les feuilles et le parfum des fleurs semblaient se grandir, s'ouvrir et s'exhaler dans l'ivresse de la nature en fête.

Tout brillait, chantait, vivait; un oiseau roucoulait en se gorgeant de soleil; un autre minaudait tout au haut d'une branche, et, sur le coin de la gouttière, une mésange rondelette se gargarisait d'un couplet.

De sa fenêtre ouverte, Henry chantait, lui aussi, pour le plaisir de se sentir vivre; et là-bas, dans le parc, la jupe claire de Nicole sautait allégrement, tandis qu'elle jouait avec les chiens.

Le refrain s'arrêta net sur les lèvres d'Henry; il referma sa fenêtre et descendit au jardin, sans vouloir se presser.

Ce soir, il allait partir...

Comme il tournait l'allée, Nicole, qui ne l'avait pas vu venir, avait déjà disparu du côté du hangar, et, soudain, Henry se trouva près d'elle, comme elle ouvrait la porte.

— Vous sortez, Nicole?...

Il fut surpris de s'entendre lui-même.

La jeune fille se retourna; elle ne l'avait pas vu.

Le mouvement vif qu'elle imprimait à son cor

sage fit appliquer sur elle le jersey rose qui l'habitait; elle se retourna; jamais Henry ne l'avait trouvée si jolie.

La surprise, le plaisir,... peut-être, la firent rougir comme une rose délicate.

Elle hésita et, balbutiant :

— Oui,... non,... je ne sais pas...

— Indécise,... vous?... Il jouait l'étonnement.

Elle s'était rapprochée de lui; ses cheveux blonds venaient à peine à la hauteur des lèvres du jeune homme; elle répéta son joli geste de la veille et lui tendit les mains; mais, cette fois, il les garda dans les siennes...

Il fixait cette bouche d'un rouge si plein de santé, et, voyant les lèvres un peu lourdes frémir, il attendit que Nicole parlât :

— Henry, vous partez, c'est bien vrai? vous partez pour tout à fait?

Elle le regardait avec des yeux pleins d'assurance, et si pleins de franchise aussi qu'Henry comprit le grand bonheur qui venait à lui, auquel il n'osait pas croire...

— Petite Nicole chérie!... dit-il.

Il n'avait pas attiré la jeune fille près de lui; c'était lui qui, d'un pas, s'était approché d'elle, et, détachant ses mains des mains fines cachées dans les siennes, il serrait éperdument sur sa poitrine Nicole épanouie de bonheur et qui dans un regard venait de se donner à lui...

Sa bouche s'était fermée sur les yeux de la jeune fille; il n'osait plus rien dire...

La nature en fête semblait chanter leur amour; le soleil venait les chercher à travers les branches.

Nicole se laissait aller; il n'y avait plus ni pose ni geste étudié; il n'y avait plus qu'une simple jeune fille amoureuse et qui venait d'engager librement et son cœur et sa vie.

Petites âmes modernes, semblables à toutes celles qui vinrent avant vous, rien ne saurait troubler l'ordre de la nature qui vous veut prisonnières de l'éternel amour.

Ils vécurent un instant ces minutes qui sont des années dans une vie, et dont le souvenir impérissable marque pour toujours l'existence d'un reflet magnifique.

Ils restaient là, silencieux, étroitement enlacés, comme si leur grand amour allait leur échapper ; et Nicole ne s'interrogeait plus ; il lui semblait que ce jour ne devait jamais finir.

Henry, sans desserrer son étreinte, lisait dans les yeux de sa jolie fiancée la confiance et le don total d'elle-même.

Il murmura :

— Pour le meilleur et pour le pire, ma bien-aimée.

— Pour le meilleur et pour le pire..., répondit-elle tout bas...

Et de tout ce grand abandon il ne craignait ni le lourd esclavage, ni le poids pesant des responsabilités durables ; il se sentait sûr de lui, en face de la vie radieuse dont il voyait en cet instant s'ouvrir le chemin ensoleillé.

Autour d'eux, midi resplendissait ; mais ni l'un ni l'autre n'en craignaient le mirage, car leur amour venait de plus loin que d'un beau ciel sans nuages et d'un jour lumineux de printemps.

Et, soudain, il leur parut que tout prenait un air de fête : les feuillages frémissaient gaiement ; tout le parfum des fleurs venait à eux ; l'ombre que faisaient les grands arbres semblait les accueillir, et, dans l'air léger et nouveau, les cloches de l'Angélus chantaient leur bonheur.

Ils se séparèrent ; Nicole, sans bien discerner la

pâleur trouble d'Henry, lui demanda avec malice, amusée :

— Comment allons-nous annoncer la nouvelle à tante Hélène?..

— Je vous laisse ce plaisir...

Mais, disant non de la tête, Nicole prétendit que c'était à Henry de le dire; et puis elle ajouta en riant, tandis que tous deux reprenaient l'allée du retour :

— Oh! je ne saurais pas comment dire, j'aurais l'air trop bête...

Leur amour les rendait hésitants, et, ne voulant pas prévoir, ils entrèrent dans la maison sans avoir rien résolu.

M^{me} de Villarmé était déjà dans la salle à manger; lorsque les jeunes gens parurent sur la porte, elle feuilletait un prospectus, debout près de la table servie.

Henry et Nicole parurent ensemble dans l'embrasure de la porte; le bruit de leurs pas fit se retourner tante Hélène.

Lorsqu'elle les vit côte à côte, couple radieux sur qui planait un bonheur si neuf et si beau, elle ne put retenir un cri, et, s'avançant vers eux, les bras tendus, elle leur dit spontanément, mais avec une indicible émotion dans la voix :

— Oh! mes enfants, comme votre bonheur m'est doux!..

Tous deux se regardèrent en souriant; tante Hélène avait compris sans qu'ils aient eu besoin de parler.

Après le déjeuner, qui s'était passé plus rapidement qu'à l'ordinaire, Nathalie servit le café au jardin, à l'ombre des grands arbres, près de la pelouse; elle allait s'en aller, lorsque, se souvenant tout à coup, elle demanda si elle devait porter les

valises de M. Henry à la gare, puisqu'il partait aujourd'hui.

Ce mot de départ parut tellement inattendu à Henry Sabrès, aussi bien qu'à Nicole et à leur tante, que celui-ci ne répondit pas tout d'abord, et, regardant tour à tour tante Hélène et sa petite fiancée, il parut surpris, étonné, comme s'il se fût agi d'un autre que de lui-même.

Ce fut M^{me} de Villarmé qui répondit sans suite, au hasard :

— Non, non, Nathalie; M. Henry ne part pas ce soir...

La servante, d'un pas solennel, retourna dans la maison, fermant son visage hermétique dans un plissement de lèvres significatif.

Tante Hélène regardait les jeunes gens qui, tout près l'un de l'autre, formaient un couple ravissant.

Nicole avait glissé sa main fine dans celle d'Henry qui la referma, emprisonnant les doigts fragiles; et M^{me} de Villarmé, avec un peu de malice dans les yeux, mais tant de bonté dans le sourire, aurait voulu demander bien des choses à Nicole...

Mais à quoi bon?... Elle sentit que devant tout ce grand bonheur, toute raillerie, toute parole seraient vaines.

Elle se leva, laissant à leur jeune amour ces deux fiancés d'une heure.

La joie qui les accompagnait chantait dans la maison, entraît par les fenêtres, rayonnait sur toutes choses.

Tante Hélène, un instant rêveuse, évoquait pour elle seule les jugements rapides d'Henry sur les jeunes filles modernes, et de Nicole sur les jeunes hommes; mais elle comprenait aussi que l'amour se plaît à déjouer les calculs, à bouleverser les raisonnements, en apparence les plus sages...

Henry revenait du fond du jardin, pendu au bras de Nicole; elle levait les yeux vers lui, il baissait son regard sur elle; tout semblait aboli autour d'eux, en cet instant radieux.

Nicole, petite fille moderne, qui vous croyiez très forte, vous attendiez seulement, pour être bien vous-même, de connaître enfin le bonheur infini d'un amour triomphant...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET OUVRAGES DE DAMES

modèles en grandeur d'exécution

- ALM N** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37 x 27 1/2.
- ALM N** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44 x 30 1/2.
- ALM N** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44 x 30 1/2.
- ALM N** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37 x 27 1/2.
- ALM N** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44 x 30 1/2.
- ALM N** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37 x 57 1/2.
- ALM N.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALM N.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37 x 27 1/2.
- ALIM N.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37 x 28 1/2.
- ALIM N°.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot* 150 modèles. 100 pages. Format 37 x 28 1/2.
- ALIM N° 1.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37 x 28 1/2.
- ALIM N° 1 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37 x 28 1/2.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 12 albums : 82 fr. ; franco France : 90 fr.

Éditions du 'Petit Écho de la Mode', 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour famille
et pour les jeunes filles par sa *qual morale*
et sa *qualité littéraire*.

Elle publie deux volumes chaqueis.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous *anger*,

ABONNEZ-VOS

SIX MOIS (12 romans) :

France... 18 francs. — Etranger... 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France... 30 francs. — Etranger... 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un *mand-poste*
(ni chèque postal, ni mandat-carte).

à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

